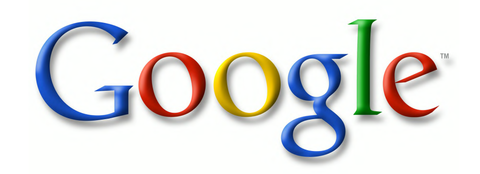


Thos. A. Janvier
New York, June 22, 1888
at [illegible] Sale
30 cts

RECHERCHES
HISTORIQUES
ET GÉOGRAPHIQUES
SUR LE NOUVEAU-MONDE.

. . . . . . Venient annis
Sæcula seris, quibus Oceanus
Vincula rerum laxat, & ingens
Pateat tellus, Typhisque novos
Detegat orbes; nec sit terris ultima Thule.

Seneca, in Medea.

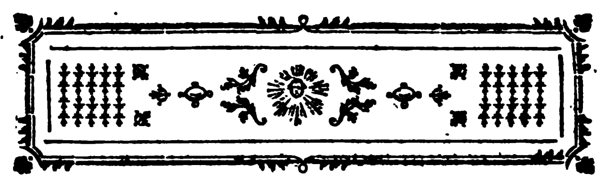
RECHERCHES
HISTORIQUES
ET GÉOGRAPHIQUES
SUR
LE NOUVEAU-MONDE.

Par Jean-Benoît SCHERER, *Pensionnaire du Roi; Employé aux affaires étrangeres; Membre de plusieurs Académies & Sociétés littéraires; ci-devant Jurisconsulte du Collége Impérial de Justice à Saint-Péterſbourg, pour les affaires de la Livonie, d'Esthonie & de Finlande.*



A PARIS,
Chez BRUNET, Libraire, rue des Écrivains.

M. DCC. LXXVII.



A MONSIEUR

ALEXANDRE-CONRAD

GERARD,

Conseiller-Secrétaire du Roi, Syndic de la ville de Strasbourg, premier Commis des affaires étrangeres, Seigneur d'Enfweiler & autres lieux.

MONSIEUR,

EN vous offrant cet Ouvrage, je remplis tout-à-la-fois les devoirs de la justice & ceux de la reconnoissance : vous y avez toujours pris le plus grand intérêt ; & vous avez même permis que M. votre Neveu en revît le style.

Jaloux de votre suffrage, Monsieur, je serai flatté que vous jettiez les yeux sur

ces Recherches, & qu'elles aient l'avantage de vous plaire.

Que je serai glorieux si je vous en parois plus digne de cette amitié & de ces bontés dont vous m'avez toujours honoré, & qui m'ont attaché pour la vie à une personne qui ne se plaît qu'à faire des heureux!

Pénétré, attendri de vos bontés, l'expression me manque pour peindre ma reconnoissance & mes vœux; & je ne puis que vous demander la continuation d'une amitié si précieuse, & que je mérite par les sentimens avec lesquels je serai jusqu'au tombeau,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
SCHERER.

PRÉFACE.

LA découverte de l'Amérique a donné lieu à deux grandes questions : si les Anciens connurent cette moitié de notre globe, & quelle fut l'origine de ses habitans. On s'attacha d'autant plus à les résoudre, qu'on en espéroit de grandes lumieres sur le commerce & sur la constitution des anciennes nations ; mais ce qu'on a écrit jusques à présent sur ce sujet est si insuffisant, que je n'ai pas hésité à mettre sous les yeux du Public ce que des recherches pénibles m'ont fait découvrir pour la solution de ces objets. J'ose me flatter qu'en faveur des lumieres qui en sont la suite, & de mon ardeur pour découvrir la vérité, on usera d'indulgence au sujet des défauts que je n'aurai pu éviter, & sur-tout en écrivant dans une langue qui n'est pas ma langue maternelle.

Quant au plan & à la méthode que

j'ai suivis dans la composition de cet Ouvrage, mon premier soin a été de rassembler tous les témoignages que les plus anciens Géographes nous ont transmis. En rapprochant ce qui nous reste de ces différens ouvrages, on est tenté de croire que les Anciens ont connu l'Amérique ; mais ce sont plutôt des probabilités que des démonstrations. L'insuffisance de ces secours & les idées singulieres que les Anciens se sont formées de la terre, ont donc été un double motif pour ne pas m'abandonner entiérement à leur conduite ; & après en avoir donné des exemples, j'ai cru être en droit d'en tirer ces conséquences : que les découvertes géographiques, ainsi que la connoissance de l'origine des peuples, peuvent se perdre, & qu'après un espace de plusieurs siecles elles peuvent être retirées de l'oubli où elles étoient plongées.

L'insuffisance de ces mêmes témoigna-

ges m'a conduit à embrasser une autre méthode pour découvrir l'origine des Américains. J'ai fait ces trois suppositions:

Que les Américains sont des Autochtones, ou des habitans originaires, qui ont été de tout temps en possession de l'Amérique ;

Ou des Colonies qui y ont été transplantées des autres parties du monde ;

Ou des peuples qui ont eux-mêmes fait passer des Colonies dans l'Ancien-Monde.

Après avoir constaté l'improbabilité de la premiere & de la troisieme, j'embrasse la seconde supposition, & je rapporte tout ce qui peut contribuer à la prouver. Pour ne pas m'égarer dans une route aussi difficile, j'ai recours, 1°. à la langue ; mais comme par malheur tout ce que nous avons dans ce genre ne consiste que dans des prieres remplies de termes mystiques, & autres nouvellement fabriqués, pour exprimer dans leur

langue des idées qui leur étoient inconnues, je me vois obligé d'adresser à ceux qui sont en état de le faire, la priere de nous donner un alphabet avec quelques centaines de mots originaires des langues des peuples américains, pour les comparer à ceux des peuples du continent de l'Asie dont j'ai donné plusieurs vocabulaires.

En second lieu, je rapproche toutes leurs coutumes, je les compare à celles de l'Ancien-Monde, & je prouve particulierement la conformité qui se trouve entre celles des Péruviens & des Chinois, des Américains en général, & des Africains orientaux. Après avoir mis en évidence la conformité qui se trouve à cet égard entre ces différens peuples, je jette un coup d'œil sur le commerce qui s'exerçoit dans l'Antiquité la plus reculée, & j'en tire une troisieme preuve en faveur de mon opinion.

Enfin j'emploie ce que me fournis-

ſent ſur cet objet les nouvelles découvertes faites par les Ruſſes, de Kamtſchatka en Amérique, & principalement ce que nous a tranſmis le fameux M. *Steller*, Membre de l'Académie des Sciences de Saint-Péterſbourg, qui a eu part à ces découvertes; ce qui donne lieu de croire que l'Amérique a été ſurtout peuplée par les nations de l'Aſie limitrophes de l'Océan. La relation de ce Savant m'a mis en état d'indiquer, 1°. d'où vient cette quantité de ſapins & de melezes que la mer du Nord & la mer Glaciale jettent vers les bords de l'Iſlande, &c. Elle m'a mis à portée de faire voir en ſecond lieu que la mer Glaciale diminue, & de quelle maniere cette diminution s'opere; & troiſiémement, que le défaut de métaux dans ces pays éloignés du nord, n'eſt qu'un préjugé que nous avons adopté ſans fondement.

Après avoir rapporté tout ce qui pou-

voit rendre probable mon opinion ſur l'origine & l'antiquité de la population de l'Amérique, j'ai cru qu'il n'étoit pas étranger à mon ſujet de parler de la diſſemblance qu'il y a entre les habitans des différentes parties de la terre, de même que de l'origine & de la génération des animaux qui ſe trouvent en Amérique.

Enfin j'examine l'opinion de M. *de P.* ſur l'origine des Chinois, & je fais voir que cet Auteur n'a rien moins que puiſé dans les vraies ſources.

Tel eſt en peu de mots le plan de tout l'Ouvrage: ſon enſemble intéreſſera ſans doute la curioſité du Public, & lui paroîtra digne d'approbation.

APPROBATION.

J'AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit ayant pour titre : *Recherches Historiques & Géographiques sur le Nouveau-Monde*, par Jean-Benoît SCHERER, *Pensionnaire du Roi*, *Employé aux affaires étrangeres*, &c. Cet Ouvrage annonce beaucoup d'érudition, & présente les conjectures les plus vraisemblables. Je crois que l'impression n'en peut être que très-utile & agréable au Public. A Paris, ce 13 Janvier 1777.

DE SANCY.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le Sieur JEAN-BENOIT SCHERER, notre Pensionnaire, Employé aux affaires étrangeres, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *Recherches Historiques & Géographiques sur le Nouveau-Monde*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Permission pour ce nécessaires. A ces causes, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage au-

tant de fois que bon lui semblera, & de l
faire vendre & débiter par tout notre Royaum
pendant le temps de trois années consécutives
à compter du jour de la date des Présentes. Fai
sons défenses à tous Imprimeurs, Libraires
& autres personnes, de quelque qualité & cond
tion qu'elles soient, d'en introduire d'impressic
étrangere dans aucun lieu de notre obéissance
à la charge que ces Présentes seront enregi
trées tout au long sur le registre de la Com
munauté des Imprimeurs & Libraires de Paris
dans trois mois de la date d'icelles; que l'in
pression dudit Ouvrage sera faite dans not
Royaume, & non ailleurs, en bon papier
beaux caracteres; que l'Impétrant se confo
mera en tout aux Réglemens de la Librairie,
notamment à celui du 10 Avril 1725,
peine de déchéance de la présente Permission
qu'avant de l'exposer en vente, le manuscr
qui aura servi de copie à l'impression dudit O
vrage, sera remis dans le même état où l'Ap
probation y aura été donnée, ès mains de not
très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceau
de France, le Sieur HUE DE MIROMESNIL
qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dan
notre Bibliotheque publique, un dans celle
notre Château du Louvre, un dans celle
notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier
France, le Sieur DE MAUPEOU, & un dans cel
dudit Sieur HUE DE MIROMESNIL; le tout
peine de nullité des Présentes. Du conter
desquelles vous mandons & enjoignons de fai
jouir ledit Exposant & ses ayans cause, plein
ment & paisiblement, sans souffrir qu'il le

ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le onzieme jour du mois de Juin, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-dix-ſept, & de notre Regne le quatrieme. Par le Roi en ſon Conſeil. LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 827, fol. 375, conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes, article IV, à toutes perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs, ou autrement; & à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre huit exemplaires preſcrits par l'article CVIII du même Réglement.

A Paris, ce 21 Juin 1777.

LAMBERT, Adjoint.

Nous ſouſſignés, *Scherer*, Penſionnaire du Roi, demeurant ordinairement à Verſailles, & Pierre-Prudence *Brunet*, Libraire à Paris, ſommes convenus de ce qui ſuit: ſavoir, moi

Scherer, de donner à mondit sieur *Brunet* tous mes Ouvrages & privileges d'iceux, pour être imprimés, & aux prix & aux conditions desquels nous conviendrons; & moi *Brunet*, de recevoir de mondit sieur *Scherer* tous ses Ouvrages & privileges d'iceux, à la charge de les faire imprimer, & de les lui payer le prix que nous arrêterons entre nous; au moyen de quoi, moi *Scherer* ne pourrai prendre d'engagement avec d'autre Libraire; & nous convenons de fixer ce prix après l'impression de la seconde feuille. Fait double entre nous à Versailles, ce 28 Juin 1775.

Jean-Benoît SCHERER.

Pierre-Prudence BRUNET.

Registré la présente Cession sur le Registre XX de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 552, conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Fév. 1723. A Paris, ce 21 Juin 1777.

LAMBERT, Adjoint.

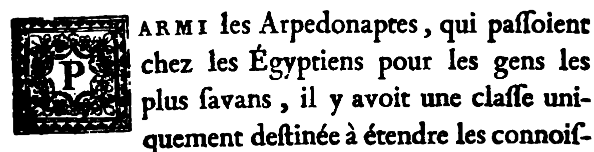
RECHERCHES



RECHERCHES HISTORIQUES, ET GÉOGRAPHIQUES SUR LE NOUVEAU-MONDE.

CHAPITRE PREMIER.

Fragmens géographiques sur la connoissance que les Anciens avoient du Nouveau-Monde.



PARMI les Arpedonaptes, qui passoient chez les Égyptiens pour les gens les plus savans, il y avoit une classe uniquement destinée à étendre les connoissances de la Géographie. Ces Savans connoissoient déjà l'usage des cartes géographiques, dont les Mingreliens firent usage long-temps après; mais leur science en ce genre étoit sans doute

très-bornée : il eſt aiſé de s'en appercevoir, quand on conſidere qu'ils regardoient, comme la carte de l'univers entier, des cartes particulieres qui ne repréſentoient que le plan des conquêtes de leur fameux Roi Seſoſtris.

Quoique leurs Prêtres n'euſſent pas fait de grands progrès dans la Coſmographie, ils avoient cependant quelques connoiſſances ſecretes & approfondies du globe terreſtre : ce ſont eux en effet qui ont parlé les premiers de la grande Iſle Atlantique. Les Prêtres de Saïs ne donnerent pas ſeulement à Solon des notions ſur ſa poſition ; ils ajouterent qu'indépendamment de cette Iſle, il s'en trouvoit d'autres dans la mer Atlantique, & qu'au-delà étoit une terre ferme à l'occident de l'Afrique. Ces Iſles ne peuvent avoir été que la Jamaïque, Cuba, Hiſpaniola, &c., & la Terre-ferme qui eſt au-delà, que l'Amérique ; car il ſeroit impoſſible d'en faire l'application à aucun autre pays.

Les Iſles Fortunées, autrement appellées les Canaries, étoient connues des Anciens du temps d'*Homere* & d'*Heſiode* ; il ſuffit de lire ℣. 169, 172, *oper. & dies*. Il y avoit dans ces Iſles un temple dédié à Saturne, dont parle *Pindare*, *Olymp. od. II.* ℣. 127, &c.

Solon, ce fameux Légiſlateur des Athéniens,

composa un Poëme sur l'Isle Atlantique, après avoir puisé ses recherches à cet égard dans les ouvrages des Prêtres de Saïs.

Platon lui-même, en nous donnant des relations sur cet objet, ne fit que copier les écrits de *Solon*; nous lui avons cependant l'obligation d'avoir décrit particuliérement la position de cette Isle : il dit qu'elle étoit située hors du détroit de Gibraltar, & que c'étoit par ce même détroit que les peuples qui habitoient l'Espagne pouvoient y arriver en peu de jours. Suivant le rapport du même Historien, elle étoit plus grande que la Lybie & l'Asie ; sa puissance étoit telle, qu'elle tenoit sous ses loix toutes les Provinces adjacentes jusqu'à l'Egypte, & toute la partie de l'Europe qui s'étend jusqu'à la mer Tyrrhénienne ; il rapporte enfin que cette malheureuse Isle fut submergée par un déluge, & détruite par un tremblement de terre qui dura vingt-quatre heures.

Diodore de Sicile parle également d'une grande Isle vers laquelle les Phéniciens, qui faisoient voile le long de la côte orientale de la mer Atlantique, firent naufrage dans une tempête : il ajoute que les Tyrrhéniens, qui formoient alors une puissance maritime formidable, voulurent y envoyer une Colonie ; mais que les Carthaginois qui avoient intérêt de se conserver une retraite

dans cet endroit, s'y opposerent constamment.

Aristote, *de Mirabil. p.* 1157, dit que les Carthaginois trouverent au-delà des Colonnes d'Hercule une Isle abandonnée, parsemée de forêts & de rivieres poissonneuses, & où croissoient différentes sortes de fruits ; mais que cette Isle étoit à plusieurs journées de distance de leur pays ; que les Carthaginois alloient souvent visiter cette Isle à cause de sa fertilité & de la richesse du terroir, & qu'ils y avoient formé des établissemens ; mais que le Sénat, pour empêcher que personne n'entreprît de partager les avantages qu'espéroient en retirer les Carthaginois, fit défense, sous peine de la vie, à qui que ce fût, de s'y transporter.

Si *Platon* seul eût parlé de la grande Isle Atlantique, on pourroit regarder ce qu'il nous en dit comme des contes inventés dans l'effervescence d'un enthousiasme poétique, ou comme des allégories ; mais puisque Solon & les Prêtres Égyptiens se sont rencontrés dans les rapports qu'ils nous ont faits de cette Isle, nous devons sans doute y ajouter foi ; car pour ce qui regarde *Diodore de Sicile*, ses récits, à en juger par le simple titre de son Livre, ne sont que des histoires fabuleuses, qu'il avoue lui-même n'être qu'une compilation faite sur des rapports vagues & peu sûrs ; en sorte

que l'Isle contre laquelle il dit que le vaisseau a échoué, pourroit aussi-bien être prise pour l'une des Canaries, que pour l'Irlande ou la Grande-Bretagne. Les Prêtres Égyptiens, Platon & Solon méritent donc seuls notre confiance sur cet objet, d'autant plus que les Géographes & les Historiens les plus expérimentés de l'Antiquité conviennent qu'au-delà de l'Isle Atlantique existoit une très-grande terre qui ne pouvoit être que l'Amérique. C'est ainsi qu'*Elien*, *lib. III. var. hist.* 18, dit, d'après Théopompe, » qu'au-delà de notre hémisphere, il existe un continent d'une grandeur » immense & presqu'infinie ». *Plutarque*, *lib. de facie in orbe Lunæ*, confirme la même chose en disant « qu'au-delà des Isles Atlantiques » on trouve un grand continent ». *S. Jérôme*, *sur le chap. II de l'Epître aux Ephés.*, demande » s'il existe des temps pour d'autres mondes que » celui-ci, pour ceux au sujet desquels Clément » s'est exprimé ainsi dans son Epître: Existe-t-il » un Océan & d'autres mondes au-delà de celui-» ci, ou notre monde est-il unique » ?

Pline, dans son *Histoire naturelle*, l. 4, p. 481, tom. I, semble être de même avis, en rapportant que les Phéniciens, ayant fait un voyage dans ces Isles, en revinrent chargés de tant de richesses & d'argent, que n'ayant point de place

pour les mettre dans leurs vaiſſeaux, ils furent obligés de faire faire en argent maſſif leurs ancres & tout ce qui étoit compoſé autrefois de fer.

Ces Navigateurs cachoient avec le plus grand ſoin la route qu'il falloit tenir pour ſe rendre à ces Iſles ; & ils étoient jaloux de leur ſecret au point de faire échouer leurs propres vaiſſeaux, & de les abandonner ſur le ſable, plutôt que d'en indiquer le chemin aux vaiſſeaux étrangers.

Strabon, liv. III. p. 265, après avoir dit que les Phéniciens faiſoient ſouvent voile de Cadix aux Iſles Caſſiterides, & qu'ils cachoient ſoigneuſement leur route, ajoute qu'un jour un vaiſſeau phénicien s'étant apperçu qu'un bâtiment romain le ſuivoit d'aſſez près pour obſerver ſa marche, & profiter des informations qu'il en pourroit tirer, il ſe laiſſa lui-même engraver, afin que le bâtiment romain échouât ſur le ſable ; & en effet les deux vaiſſeaux périrent ; mais les Phéniciens eurent le bonheur de ſe ſauver par d'autres voies, & furent dédommagés, pour s'être auſſi bien conduits, de la valeur de la cargaiſon qu'ils avoient été obligés de ſacrifier ; & ce dédommagement fut pris ſur le tréſor public de la Patrie. C'eſt par de pareilles récompenſes, décernées au vrai mérite & à l'amour de la patrie, que les anciennes Républiques parvinrent au

point de grandeur qui nous les fait admirer.

On sera sans doute bien aise de voir ici les passages les plus remarquables des anciens Géographes, relatifs à cette Partie du monde, que nous appellons aujourd'hui le Nouveau.

Les Anciens ont parlé beaucoup des Isles Cassiterides & des Isles Hesperides. *Strabon*, l. 3, dit des Cassiterides : « Les Isles Cassiterides sont au » nombre de dix, & peu éloignées les unes des » autres : elles sont vers le nord...... Une est » déserte ; les autres sont habitées par des hommes » de couleur brune. Les Phéniciens seuls y com» merçoient autrefois ; ils s'embarquoient dans » cette vue à Cadix ». Ces Isles Cassiterides sont les mêmes suivant *Denys d'Alexandrie*, ℣. 564, que l'on appelloit aussi les Isles Hesperides.

Pline, l. 6, ch. 31, rapporte ceci au sujet de ces Isles : « On dit qu'au-delà des Gorgades, on » trouve les deux Isles Hesperides ; & que Statius » Sebosus étant parti des premieres de ces Isles, » il arriva à ces dernieres après quarante jours de » navigation ». *Diodore de Sicile*, l. 5, ch. 4, dit : « On assure que les Amazones demeurent dans » l'Isle Hesperus, à laquelle on donna ce nom, » parce qu'elle est située au couchant ». En confrontant ces passages avec *Pline*, l. 5, ch. 5 ; *Solin*, ch. 37 ; *Apollodore*, l. 2 ; *Euripide in Hyp-*

polyt. coron. & in Herc. fur.; *Hygin*, l. 2, *Poet. aſtron.*, on verra qu'il faut entendre par-là les Indes occidentales. A ces témoignages ajoutons-en un plus frappant encore, celui de *Pline*, l. 5, ch. 1, où il dit: « On traverſe la contrée des » Autoles pour arriver au mont d'Afrique, appellé » d'après la Fable, Atlas. On aſſure qu'il s'éleve » au ciel du milieu des ſables; qu'il eſt eſcarpé & » affreux du côté où il s'étend, juſqu'au rivage de » l'Océan auquel il donna ſon nom, tandis qu'il » eſt couvert de forêts, & rempli de ſources & » de fontaines du côté où il regarde l'Afrique, » en ſorte qu'il produit naturellement des fruits » en abondance; qu'on n'apperçoit jamais pen- » dant le jour aucun de ſes habitans; que tout n'y » reſpire que l'horreur de la ſolitude, en ſorte » qu'on y eſt ſaiſi d'une frayeur religieuſe, ſur- » tout lorſqu'on parvient au-deſſus des nuages; » & que la nuit il eſt reſplendiſſant de mille feux; » tandis que l'air retentit du chant laſcif d'Egipan » & des Satyres, qui ſe réjouiſſent au ſon des flûtes, » des trompettes, des tambours & des cymbales ».

La deſcription que ce même Auteur ajoute au ſujet des arbres de coton & de pluſieurs autres ſimples, s'accorde avec celles des Indes occidentales; les inſtrumens même dont il eſt queſtion dans ce paſſage, viennent originai-

rement & doivent leur invention aux Phéniciens. Ce ſont eux, ſuivant le témoignage de *Julius Pollux*, l. 4, c. 10, qui ont inventé les flûtes : « *Eſt quædam*, dit-il, *tibi Gingras lugubrem & » flebilem vocem fundens, Phœniſſa quidem juxta » inventionem* ». La deſcription exacte de ce Pays, qui convient en tout avec les productions de l'Amérique, & la reſſemblance des inſtrumens dont on y faiſoit uſage, qui vinrent originairement des Phéniciens, prouvent, à ce qui me paroît, que les Phéniciens doivent avoir eu connoiſſance de l'Amérique.

Diodore de Sicile nous fournit une autre preuve que les Anciens connurent les Indes occidentales : ce paſſage eſt d'autant plus remarquable, que ſon contenu eſt confirmé par *Strabon* & par *Pline*. Cet Hiſtorien s'exprime ainſi, *liv. 6, ch. 7* : « A » pluſieurs journées de diſtance de la Lybie, on » trouve dans l'Océan une Iſle très-étendue & » très-fertile, parſemée de montagnes & de cam- » pagnes agréables, & arroſée par des fleuves que » les vaiſſeaux peuvent remonter. Cette Iſle ayant » été ſans doute ſéparée du reſte de l'univers dans » des temps très-reculés, & étant demeurée in- » connue, fut découverte ſingulièrement. Des » Phéniciens qui navigeoient dans l'Océan au- » delà de la Lybie, furent pouſſés ſur cette Iſle

» par des vents violens qui soufflerent pendant » plusieurs jours ; ces voyageurs s'assurerent de » sa nature & du bonheur dont jouissoient ses » habitans, & ils en instruisirent leurs contem- » porains ». Ce témoignage considéré en soi-même, & comparé avec la maniere dont les Espagnols découvrirent pour la seconde fois l'Amérique, nous fait voir clairement que ces deux peuples, les Phéniciens & les Espagnols, arriverent aux Indes occidentales par la même voie, par le même passage, par le même hazard: on n'a pour s'en convaincre qu'à lire *Mariana*, *de rebus Hisp.*, l. 26 : « Un vaisseau, dit-il, étant » allé pour son commerce sur les côtes d'Afrique, » fut porté par les vents vers des terres incon- » nues où il aborda. La plupart des passagers & » des matelots étant morts de faim, le Capi- » taine (*), avec trois ou quatre de ses compagnons » de voyage, aborda à l'Isle de Madere, qui ap-

(*) Ce Capitaine de vaisseau, le premier qui après les Phéniciens a été en Amérique, seroit entiérement demeuré en oubli, si Aldrete, *in popularibus Hispaniarum historiis*, n'avoit pas rétabli sa mémoire: « Il est certain, » dit-il, que Christophle Colomb eut la premiere con- » noissance du Nouveau-Monde par Alphonse Sanchez de » Huelva, homme de mer, natif de cette même ville de Huel- » va, qui, ayant essuyé une grande tempête sur l'Océan, &c.

» partenoit déjà aux Portugais, plus ſemblable » à un mort qu'à un vivant. Chriſtophle Colomb, » Génois, ſe trouva alors dans cette Iſle; car il » avoit épouſé une Portugaiſe. C'étoit un homme » d'un génie rare, hardi & très-expérimenté dans » l'art de la navigation, ce qui étoit un grand » point. Il reçut chez lui ce Capitaine, qui mou- » rut bientôt de fatigue, & qui laiſſa à Colomb » le journal de ſes voyages ». Ce même rapport ſe trouve confirmé par *Joſeph à Coſta*, l. 1, ch. 19, & par *Garcilaſſo de la Vega*, *in ſuis Commentariis*, l. 1, ch. 3.

Si un pareil événement fit découvrir aux Eſpagnols les Indes occidentales, ſi nous voyons cet exemple en quelque façon ſous nos yeux, ſi perſonne ne peut le conteſter, pourquoi ſerions-nous aſſez obſtinés pour mettre en doute un pareil événement rapporté par des Géographes véridiques, & arrivé aux premiers peuples de l'Univers, & pour ne pas croire que le même haſard les conduiſit & leur fit connoître un pays auſſi éloigné.

George Hornius auroit donc eu raiſon d'aſſurer dans ſon livre ſur l'origine des nations de l'Amérique, que l'Atlantique a fait partie de l'Amérique: il en ſeroit de même de *Jonas Bircherodius*, qui fit un ouvrage auquel il donna le nom de

ts violens qui ſouf
ırs ; ces voyageurs
du bonheur dont
: ils en inſtruiſiren
'e témoignage co
nparé avec la m
couvrirent pour l
ous fait voir clai
les Phéniciens &
Indes occidental
ême paſſage, par l
'en convaincre qu'
l. 26 : « Un vaiſſ
commerce ſur les
les vents vers d
orda. La plupart
étant morts de
trois ou quatre de
borda à l'Iſle de N

ne de vaiſſeau, le pr
n Amérique, ſeroit e
ete, *in popularibus*
rétabli ſa mémoire
iſtophle Colomb eut
ouveau-Monde par A
de mer, natif de cette
ſuyé une grande temp

pays avoit été englouti sous les eaux de l'Océan; ce qui dut produire nécessairement des défectuosités dans les cartes géographiques des Anciens, de même que dans le rapport des anciens Géographes sur ces objets; car les uns n'ajoutoient point foi à ces récits obscurs: les autres n'étant point en état d'approfondir cet objet, en parlerent aussi vaguement que sans preuves. En effet, dès qu'un peuple qui connoît seul quelque contrée de la terre en dérobe avec soin la connoissance à tous les autres, on n'en parle qu'obscurément. Comment est-ce qu'un Géographe répandra quelques lumieres sur cet objet? Telle étoit cependant la conduite des Phéniciens à l'égard de leurs découvertes. *Strabon*, l. 17, dit expressément « que » les Carthaginois faisoient périr les étrangers qui » navigeoient en Sardaigne & aux Colonnes d'Her- » cule, & que c'est par cette raison qu'on re- » jettoit la plupart des choses qu'on débitoit sur » des contrées occidentales ». Cette incertitude fut donc la cause de la diverse maniere dont on parle de ce pays, en disant tantôt avec *Herodote*, l. 4, que le voyage n'en étoit possible qu'aux Dieux; tantôt que ces terres étoient brûlées par la chaleur, ou glacées par le froid; tantôt que les mers en étoient impraticables à cause des bancs de sable dont elles étoient remplies. Cependant, en

rapportant ces difficultés, les mêmes Géographes ajoutent toujours : « mais les Phéniciens connoiſ» ſent ces terres ».

L'attachement que l'on avoit pour le pays dans lequel on étoit né, fit que nos Ancêtres négligerent de ſe procurer les cartes des peuples anciens, & que nous ſommes ſi peu inſtruits des connoiſſances que quelques peuples s'étoient procurées ſur les différentes parties du monde.

Combien pourroit-on ajouter de réflexions qui démontreroient cette vérité ? mais comme ce n'eſt pas là mon but, je me bornerai à une remarque qui ſemble être la ſuite naturelle de ce que je viens de dire : c'eſt qu'il ne ſeroit pas impoſſible, & qu'il eſt même probable que les anciennes découvertes géographiques ſe ſont perdues ; & qu'après une longue ſuite de ſiecles, l'on a fait ces mêmes découvertes de nouveau.

Quantité de preuves hiſtoriques viennent à l'appui de cette préſomption : l'Hiſtoire nous apprend, par exemple, que, ſur la fin du Royaume d'Iſraël, l'Oracle ordonna au Prince de l'Iſle de Chera, d'envoyer une Colonie en Lybie ; mais celui-ci ne ſavoit comment exécuter cet ordre, ignorant dans quel coin de la terre ce Pays étoit ſitué, quoique les Phéniciens l'euſſent occupé 800 ans auparavant. Il fit heureuſement la rencontre

d'un certain Carobius, qui faisoit le négoce de draps teints en pourpre ; cet homme avoit été jetté autrefois par une tempête sur les côtes de la Lybie : il offrit donc ses services au Prince, & après avoir fait sa convention avec lui, il le conduisit à l'Isle de Platea en Afrique.

Nous lisons également dans l'Histoire des Grecs qu'ils étoient persuadés que la fin & l'extrémité de la terre se trouvoient près du détroit de Gibraltar, que la mer y étoit impraticable, & que plus loin il n'y avoit qu'un chaos & une nuit perpétuelle. C'est en conséquence de cette opinion populaire que leurs Poëtes, en faisant la description du coucher du soleil, disoient qu'il se précipitoit chaque soir avec un grand bruit dans la mer près de Cadix & de l'Ebre. C'est d'après la même idée que Lycophron assigne à l'aurore, comme le point où elle se leve, l'Isle de Crené.

Hérodote, dont les ouvrages nous prouvent qu'il étoit aussi bien instruit de la Topographie des pays soumis à la domination des Persans, qu'il l'étoit peu sur la situation des pays qui se trouvent hors de l'Asie ; *Herodote*, dis-je, nie absolument, d'après les mêmes raisons que nous venons de rapporter, qu'il y ait une mer qui environne tout le globe terrestre ; il se moque même de la confiance que les Géographes de son temps avoient

dans le témoignage des Phéniciens, quoiqu'il avoue lui-même qu'il connoiſſoit peu les frontieres de l'Europe, ainſi que les pays d'où l'on tiroit l'étain & l'ambre, c'eſt-à-dire, l'Angleterre & la Pruſſe.

Ariſtote, qui parut après l'Hiſtorien que nous venons de citer, ignoroit tellement la ſituation des différentes parties du monde, qu'il s'imaginoit que les terres ſituées aux environs du détroit de Gibraltar étoient contiguës aux Indes.

Lorſque les Macédoniens eurent conquis, ſous la conduite d'Alexandre, la Perſe, l'Egypte & une grande partie de l'Aſie, juſqu'au fleuve Indus, ils conçurent le projet de s'emparer du Tanaïs, en ſoumettant les Scythes qui habitoient ſes bords. Cette entrepriſe leur parut ſupérieure à toutes les victoires remportées ſur les Perſans; mais ſi leurs armes victorieuſes mériterent l'admiration des Hiſtoriens, il n'en eſt pas de même de leurs connoiſſances géographiques; car lorſqu'ils furent arrivés aux montagnes de l'Inde, ils les prirent pour le mont Caucaſe des Scythes, & par conſéquent le fleuve Jaxartes, que les Perſans appellent aujourd'hui Sihun, pour le Tanaïs. L'Hiſtoire nous fournit mille exemples de pareilles erreurs.

C'eſt ainſi qu'*Alexandre Beckoviz*, ſous Pierre I, chercha auprès de la mer Caſpienne l'embouchure

chûre du fleuve *Daria*, ignorant que le mot *Daria* n'eſt qu'un nom appellatif, qui, chez les Chinois, forme la terminaiſon de chaque fleuve. Cette faute de géographie coûta cher à *Beckoviz* : il en fut ſa victime, ainſi que tout ſon équipage. Mais nous-mêmes, combien y a-t-il de temps que nous ſommes en état d'affirmer que les Groënlandois & les Eſquimaux ſont originairement le même peuple ? Il n'y a que quelques années que nous ſavons avec certitude qu'il y a entre ces peuples un parfait accord pour le langage, les mœurs, la religion & les cérémonies, puiſqu'ils s'appellent freres. Les Groënlandois ſe nomment entr'eux, comme les Eſquimaux, *Innuit*, c'eſt-à-dire, hommes ou habitans. Afin de diſtinguer leur nation des autres, ils lui ont donné le nom de *Karalit* ou *Karlik*, & au pluriel, *Kalalit*, *Karait* ; or, dans l'Hiſtoire généalogique des Tatares, écrite par Abul-Gaſi-Bayadour-Chan, il eſt queſtion de ce même peuple long-temps avant l'ere chrétienne.

A s'en rapporter au témoignage des Groënlandois & des Eſquimaux eux-mêmes, on en acquiert une nouvelle preuve, puiſqu'ils diſent que leur premier fondateur s'eſt appellé *Kallak*, & que c'eſt de lui qu'ils s'appellent encore aujourd'hui *Kalalit*, *Karalit* ou *Karait*. Ces peuples, connus du temps d'Abul-Gaſi, tomberent enſuite dans

l'oubli; & ce n'eſt que depuis peu que nous ſavons que les Groënlandois, ſortant de la terre de Labrador & du pays des Eſquimaux, vinrent s'établir dans le Groënland, en traverſant, entre le 66ᵉ & le 69ᵉ degré de latitude ſeptentrionale, le détroit qui ſépare l'Aſie ſeptentrionale du nord de l'Amérique, & en faiſant le tour du détroit de Davis ou de la baie de Baffin (1).

La preuve la plus convaincante qu'on puiſſe donner de leur origine commune, eſt celle qui ſe tire de la conformité de leur langage. On verra par la table ſuivante que celui des Eſquimaux ne

(1) Suivant le rapport des Groënlandois de la baie de Diſco, ſous le 69ᵉ degré, le Groënland eſt une Iſle; ce que leur a fait conclure le grand courant qui vient du nord, & qui tient le milieu de la mer, dégagé de glaces: ils rapportent auſſi qu'étant d'un côté du Golfe, ils ont parlé à des gens qui étoient de l'autre côté; que leur langage étoit le même; mais que les bêtes du pays différoient de celles du Groënland: ils ajoutent qu'il n'y a qu'un petit détroit qui fait la ſéparation du Groënland & de l'Amérique; que ce détroit eſt ſi étroit, que ceux qui ſe tiendroient ſur les deux bords pourroient harponner le même poiſſon; que la Terre-Ferme vers le nord eſt entiérement couverte de glaces, de ſorte qu'il n'y a que les Iſles qui ſoient découvertes; & qu'on trouve dans ces Iſles des Rennes, des Oies, des Canards, &c. en ſi grande quantité, qu'elles en ſont couvertes.

differe presque point de celui des Groënlandois.

FRANÇOIS.	ESQUIM.	GROENLAND.
La Renne.	Caribu.	Caribu.
L'Isle.	Kikertak.	Kekertak.
La Barriere.	Stuiktok.	Stuiktok.
Le Rendez-vous des Baleines.	Arbaktok.	Arbaktok.
Une place propre à jetter l'ancre.	Kissekfakut.	Kissekfakut.
Un Étranger.	Kablunæt.	Kablunæt.
Comment t'appelles-tu ?	Kena evlet ?	Kina ivlit ?
Deux.	Marguk.	Marlukou, Mardluk.
Le Péché Originel.	Tekelarpok.	Tikerarpok.
Une chose percée, un Fusil.	Auleisiut.	Putusiut.
Le grand esprit.	Torngarsuk.	Torngarsuk.
L'Air, l'Esprit, le Monde.	Silla.	Silla.
Il voit.	Tekkoa.	Tekkoa.
Le Tonnerre.	Kallek.	Kallek.
Des Harengs.	Angmarset.	Angmarset.
La Mer.	Efaro.	Efaro.
Un Homme.	Angut.	Angut.

Se seroit-on jamais avisé de chercher dans les gorges du mont Caucase (1) les restes infortunés

---

(1) Telle est l'étymologie du mont Caucase : *Kouh* signifie en Persan une montagne, & *Cas* ou *Kesch* est un nom commun à plusieurs montagnes connues sous le nom de *Casius*; ainsi de ces deux noms se forme le nom de *Kouh-Kesch* ou Caucase. Cette étymologie répand du jour sur ce que dit Ptolomée, qui place les monts Caucasiens dans l'endroit où est l'*Hindou-Kesch*, c'est-à-dire, la

des Hussites chassés de leur ancienne demeure, si les freres Moraves, qui se sont établis depuis quelque temps près de Zarizin ou d'Astrachan, après y avoir bâti la ville de Sarepta, ne nous en eussent donné des témoignages irrévocables? Croiroit-on que les Lapons, les Finlandois & les Hongrois ont été originairement le même peuple? Cependant nous allons en donner une preuve des plus authentiques, par l'analogie frappante qui se trouve dans leur langue.

FRANÇOIS.	HONGROIS.	LAPON.	FINLANDOIS.
Branche.	Aagh.	Akse.	Oxa.
En bas.	Ala.	Vuollen.	Alla.
Plus bas.	Alah.	Vuollehin.	Alamhs.
Face.	Artza, Ortza.	Arodea.	Ortza.
Aride.	Azzu.	Azzok.	Asnet.
Sauter.	Beszokolom.	Soskelam.	Soskelam.
Malade.	Beteg.	Buotsek.	Buotsek.
Planche.	Deszka.	Tjæskes.	Tjaskes.
Integre.	Eep.	Abb.	Abb.
Forêt.	Erdeü.	Ordà-radde.	Orda-radde.
Ceinture.	Euw, ew.	Auwe.	Vyo.
Sur	Fel.	Pajel.	Pæcel.
Oreille.	Fettl.	Pelje.	Pelje.
Nuée.	Folhos.	Palwos.	Pilwes.

montagne d'où prend sa source le célebre fleuve Indus. Voyez *Éclaircissemens Géographiques sur la Carte de l'Inde*, par M. d'Anville; Strahlenberg, *partie du nord & du levant de l'Europe & de l'Asie*, p. 327; M. Bayer, *Historia Regni Græcorum Bactriani*, p. 8.

FRANÇOIS.	HONGROIS.	LAPON.	FINLANDOIS.
Neige.	Fonni.	Podnet.	Ponoa.
Bain.	Fordo.	Parta.	Pirti.
Percer.	Furo.	Perits.	Puras.
Jetter.	Hagitom.	Haiketam.	Heiten.
Inclination.	Haylas.	Hallot.	Heilu.
Beau-pere	Ip.	Wuoppa.	Appi.
Manchon, Gant.	Keſztw.	Kiſta.	Kinta.
Chacun.	Kiki.	Kaik.	Kaiki.
Pareſſeux.	Laibat.	Laike.	Laiſka.
Sauce.	Lew.	Lahma, Lama.	Liemi.
Gâteau.	Malom.	Mylla.	Mylly.
Terme.	Megye.	Mokke.	Mokka.
Départ.	Ment.	Mannet.	Mennyt.
Belle-fille.	Meny.	Mangie.	Miniæ.
Quoi.	Mit.	Maite.	Mitæ.
Mode.	Mod.	Muddo.	Muoto.
Belle-mere.	Napad.	Næpat.	Næpain.
Courage.	No.	Nau, Nou.	No.
Vomir.	Okadni.	Vuokſot.	Oxentna.
Saleté.	Pot.	Puoskes.	Paſca.
Antique.	Regio.	Rakeje.	Rakeje.
Vîte.	Reuvid.	Rouves.	Rouwa.
Gale.	Senyedek.	Sanjitet.	Sanghats.
Nombreux.	Sok.	Suggai.	Sangæn.
Donc.	Tahat.	Tieti.	Tæhden.
Epaule.	Vaal.	Alge.	Olca.
Chercher.	Vadaſzom.	Wuottam.	Wuotteſtam.
Ou.	Vagi.	Waj.	Waj.
Corneille.	Varya.	Vuorats.	Varis.
Porter.	Viſzom.	Veſtam.	Vettæzen.
Verge.	Veſzſzo.	Biaſſo.	Vilza.
Tache.	Zeplo.	Tehle.	Tæhle.

On peut encore aſſocier les Mæſo-Goths aux Finlandois, aux Lapons & aux Hongrois; ſans

parler des coutumes & des usages communs à tous ces peuples, la conformité de leur langage fait connoître l'identité de leur origine.

FRANÇOIS.	FINLANDOIS.	MÆSO-GOTH.
Etroit.	Ængæn.	Aggvus.
Paille.	Æana.	Ahana.
Penser.	Ahjan.	Agjan.
Unique.	Ainoa.	Ainoha.
Légat.	Airuns.	Aihruns.
Mere.	Aeitin.	Aitei.
Si ce n'est.	Elle.	Alja.
Office.	Ammatti.	Ambahti.
Poutre.	Ansas.	Anz.
Avoir pitié.	Armo.	Arman.
Gratis.	Arvjo.	Arujo.
Vaste étendue.	Autio.	Authid.
Mérite.	Ansio.	Azneis.

Cette analogie se trouve encore entre les peuples dont je viens de parler & les Islandois.

FRANÇOIS.	FINLANDOIS.	ISLANDOIS.
Onde de la mer.	Alto.	Alda.
Mine de fer.	Bauta.	Raud.
Péril.	Hætæ.	Hæta.
Luxe.	Hecuma.	Hægoma.
Gosier.	Curcku.	Curcku.
Coutume.	Adun.	Æde.
Intelligence.	Æly, Ælyn.	Eljon.
En-pente	Callas.	Hallas.
Borne.	Mæræ.	Mære.
Pain.	Leipæ.	Leif.
Noir.	Ruma.	Romur.
Epée.	Miecka.	Mækir.
Chaumiere.	Kota.	Kot.
Chemin bordé de haies.	Kuja.	Kui.

Ces exemples démontrent que les découvertes géographiques, aussi bien que l'origine des peuples entiers, peuvent se perdre, & se reproduire quelques siecles après.

Ce principe, une fois posé & reconnu, me servira dans la suite de fondement & de base, pour en déduire les faits & les opinions que l'Histoire semble autoriser.

CHAPITRE II.

De la conformité des Langues, 1°. entre les extrémités de l'Amérique & celles de l'Asie; 2°. entre les Peuples de l'Amérique & de l'Afrique.

LES connoissances géographiques des Anciens ne nous apprennent rien de précis sur la question dont il s'agit. Il faut donc recourir à la conformité des langages & à celle des coutumes. Si nous trouvons ces rapports entre l'Ancien & le Nouveau-Monde, on en pourra conclure que la population de ces deux hémispheres a une origine commune. Mais l'Ancien-Monde a-t-il peuplé le Nouveau, ou le Nouveau a-t-il peuplé l'Ancien? Telle est la question qu'il faut consulter.

Il ne peut s'élever que trois opinions pour savoir de quelle maniere s'est peuplée l'Amérique, & de quelle région vinrent ses habitans.

1°. Que les Américains sont des Autochtones, c'est-à-dire, des peuples nés dans leur pays, & qui n'y sont pas venus d'ailleurs.

2°. Qu'ils sont des Colonies qui s'y transporterent des autres Parties du Monde.

3°. Que ce sont eux-mêmes qui on fait passer des Colonies dans l'Ancien-Monde, & qui l'ont peuplé. A l'égard de la premiere & de la troisieme opinion, on pourroit se permettre quelques légers argumens en leur faveur, si la révélation ne s'accordoit avec une saine physique, pour élever contr'elles un mur indestructible. En vain les Philosophes de l'ancien Continent ont-ils essayé de soutenir l'éternité du monde; leurs paradoxes sont retombés dans la nuit d'où ils avoient été tirés. En vain plusieurs peuples, & les Athéniens sur-tout, se sont épuisés en raisonnemens sur une origine sans génération; les différentes opinions que le siecle actuel a vu naître sur ce sujet n'ont pas eu plus de succès, & n'ont pu ébranler l'autorité de l'Écriture-Sainte.

Quant à ce qui regarde la troisieme supposition, les Mexicains, dit-on, étoient dans la persuasion que les Rois d'Espagne étoient des descendans

de leur premier Souverain Quezalkoal, & que par conséquent ils avoient été maîtres de l'Espagne plusieurs siecles avant la découverte de l'Amérique. Mais cette prétention, lors même que les Mexicains auroient été assez vains pour l'avoir, est trop opposée aux faits pour être admise un instant. Les Mexicains étoient à cet égard dans les mêmes préjugés que la plupart des peuples qui s'imaginent que les autres nations leur doivent leurs sciences & leurs connoissances, & qu'ils sont les inventeurs de tout ce qu'on trouve chez les autres. C'est par un préjugé à-peu-près de la même espece que tant de Savans pensent que Pythagore fut le premier qui dut aux Égyptiens la doctrine de la Métempsycose ; cependant nous savons, à n'en pouvoir douter, que déjà avant la destruction de Troye, le philosophe Mochus soutint la doctrine des atômes ou de la matiere premiere, qu'il avoit puisée dans la même source.

Sanchoniaton, Historien célebre dans l'Antiquité, qui vécut après Mochus, nous donne une grande idée de son savoir par les précieux fragmens qu'il nous a laissés, & qui nous ont été conservés par les Grecs.

Phérécyde, le premier Philosophe grec, trouva les principes de la sagesse dans la lecture des livres phéniciens.

Dracon, Législateur des Athéniens, forma ses loix d'après les connoissances qu'il tira des Écrivains phéniciens.

Pythagore, ainsi que les autres Philosophes grecs, n'apprit pas les principes de la sagesse & de la morale dans sa patrie, mais chez les Phéniciens & chez les Indiens; c'est une erreur de dire qu'ils les ont transmis aux Indiens.

Si j'ai rapporté la premiere & la troisieme supposition, ce n'est pas parce que j'y trouve quelque vraisemblance; mais pour faire voir qu'une opinion, quelque fausse qu'elle puisse être, trouva toujours un défenseur prêt à lui donner les couleurs de la vérité, & à la présenter sous un point de vue propre à séduire. Il ne me reste donc qu'à examiner la deuxieme proposition, savoir, que les Américains ont été transplantés des autres Parties du Monde dans leur Continent.

Jamais nation au monde, eût-elle habité sous le ciel le plus rude ou sur le sol le plus ingrat, ne quitta sa patrie de bon gré; elle l'a toujours préférée à tout autre pays, au climat le plus serein, au sol le plus fertile. L'expérience nous fournit des traits si singuliers à cet égard, qu'en examinant mille fois ce je ne sais quoi qui nous attache au lieu de notre naissance, on est toujours obligé de convenir qu'il est impossible de donner

une raiſon qui caractériſe cet effet de la nature. Entre cette multitude de faits, je me contenterai d'en rapporter un ſeul: Les Eſquimaux, quoique fort à plaindre dans leurs propres foyers, conſervent le plus grand attachement pour leur patrie. L'on en a vu pluſieurs, après avoir été faits priſonniers dans leur jeuneſſe par les Indiens méridionaux, & après avoir été tranſportés aux factories angloiſes, regretter encore leur pays natal, quoiqu'ils euſſent vécu long-temps parmi les Anglois; il eſt même arrivé qu'un de ces Eſquimaux, qui s'étoit accoutumé au genre de vie des Anglois, ſe trouvant un jour préſent lorſqu'un Anglois écorchoit un veau marin, ſe jetta ſur l'huile qui en ſortoit, & avala avec une avidité étonnante tout ce qu'il en put ramaſſer avec les mains, en s'écriant: Ah que je regrette mon pays natal, où je pouvois me raſſaſier de cette huile!

Les ſeules raiſons pour leſquelles un peuple quittoit ſa patrie étoient celles-ci:

1°. Lorſque la population s'augmentoit de façon que les moyens de ſubſiſtance venoient abſolument à manquer, alors on choiſiſſoit des Chefs pour conduire une partie de la nation dans des contrées plus heureuſes & plus fertiles. Tels étoient les premiers peuples qui ont habité la terre; ſe ſouciant peu de l'or & de l'argent, le luxe

& la délicatesse ne les avoient point gâtés ; ils vivoient du travail de leurs mains ; ils n'occupoient qu'autant de terrein qu'il leur en falloit pour subvenir à leurs besoins. Aussi-tôt que leur sol étoit trop circonscrit, ils cherchoient ailleurs des terres plus vastes, & capables de leur fournir les premiers besoins de la vie. Pour s'en convaincre, on n'a qu'à voir l'exemple d'Abraham, lorsqu'il dit à Lot : » La terre est devant nous ; sépare-» toi de moi ; si tu vas à gauche, j'irai à droite ; » si tu vas à droite, j'irai à gauche ».

2°. Le second motif qui pouvoit les obliger à quitter leur patrie, étoit l'esprit de conquête ou l'oppression qu'ils souffroient chez eux : c'est ainsi que Salmanassar ayant emmené les Juifs en captivité, ceux-ci, après un voyage d'un an & demi, vinrent dans un pays inhabité, nommé *Arsareth*. *Arza* signifie un *Cedre* dans la langue chaldéenne & arabe, & *Arsareth*, le *Pays des Cedres*. Les Mongoles donnent encore aujourd'hui le nom d'*Ars* à un arbre singulier qui croît chez eux. Ce passage peut faire soupçonner que ceux qui cherchent ailleurs, en Amérique par exemple, les Tribus juives qui se sont perdues, sont dans l'erreur.

C'est ainsi que les Daces, qui tiroient leur origine des Getes, abandonnerent la Moldavie,

la Valachie & la Tranſilvanie, lorſqu'ils s'apperçurent que l'Empereur Trajan vouloit les réduire ſous la domination des Romains. De-là vient que de nos jours on parle encore dans ces Provinces un langage peu différent de la langue latine, parce que les Romains, qui faiſoient perdre aux peuples vaincus les traces de leur origine, en les enveloppant pour ainſi dire du nom romain, extirpoient auſſi leur langue, en introduiſant la leur.

Telles ſont les cauſes qui ont pu engager des peuples entiers à quitter leur patrie; car je n'entends pas parler ici de ces eſſains de brigands, auxquels l'eſprit de rapine a ſouvent fait faire de nombreuſes émigrations.

Voyons préſentement comment & par quelles nations l'Amérique a pu être peuplée avant la découverte qui en a été faite dans le quinzieme ſiecle. Pour décider cette queſtion, il ne ſuffit pas de poſſéder une ou pluſieurs langues de celles qui ſe parlent dans les différentes Parties du Monde; il ne ſuffit pas non plus de ſavoir en général que les peuples de la terre different ou ſe reſſemblent plus ou moins entr'eux par la forme de leurs viſages, par leur religion, par leurs mœurs, leurs coutumes & leurs manieres de vivre : il faut encore les comparer ſous tous ces points de vue.

Ce n'eſt en effet que par une longue ſuite de

comparaiſons qu'on peut trouver la véritable clef de l'origine des peuples les moins connus. Que l'on confronte les mœurs & les uſages des peuples de l'ancien Continent avec ceux du nouveau, & ſuivant leur analogie ou leur diſſemblance, l'on pourra établir la poſſibilité ou l'impoſſibilité de leur extraction commune.

A l'égard des Langues, je ne prétends pas qu'un Hiſtorien qui veut remonter à la ſource de la premiere population d'un pays, ſoit obligé de ſavoir parfaitement tous les idiômes qui ſe parlent dans les différentes Parties du Monde, ni toutes les Langues anciennes ; mais il n'eſt pas douteux que, pour développer par exemple l'origine des Colonies qui s'établirent les premieres en Amérique, il ſeroit néceſſaire de trouver un homme inſtruit, en état de dreſſer une table de comparaiſon des Langues uſitées ſur les côtes occidentales de l'Afrique, avec les différentes eſpeces d'idiômes connus aux Antilles & au Bréſil. Il ne ſeroit pas impoſſible d'en venir à bout à la longue, & de former peu-à-peu un recueil d'une centaine de mots tirés de toutes les Langues connues, tant en Afrique qu'en Amérique. M. de la Condamine croyoit que c'étoit le véritable moyen de conſtater l'origine des Américains. Un tel vocabulaire ſeroit plus utile cent fois pour notre deſſein que le *Pater*

noster, dont nous avons des traductions sans nombre en Langues sauvages, & que M. Chamberlayne, Compilateur anglois, s'est donné la peine de recueillir. Quelque pieux que puisse avoir été le motif des Traducteurs, il faut convenir que les Sauvages, n'ayant point de mots propres pour exprimer les termes de notre morale & ceux de notre métaphysique, il étoit impossible de bien traduire cette priere.

Tout le monde conviendra d'ailleurs que lorsqu'il s'agit d'apprendre une Langue quelconque, l'on doit commencer, comme en toute autre chose, par ce qu'il y a de plus aisé; & ce n'est qu'après avoir applani pas-à-pas les petites difficultés, qu'on peut affranchir les grandes: il semble au contraire que, dans la collection de M. Chamberlayne, on ait voulu renverser l'ordre naturel.

Remarquons encore que si dans un recueil de synonymes l'on trouvoit par hazard, entre une centaine de mots, quelques-uns qui eussent une certaine analogie, tant pour la consonnance que pour la signification, avec les mots d'une Langue étrangere, il faudroit bien se garder d'en conclure tout aussi-tôt que les deux Langues ont ensemble un rapport immédiat & une conformité incontestable. Qui par exemple seroit assez insensé pour dire que la Langue latine & la groënlandoise ont

entr'elles une très-grande affinité, parce que dans ce dernier jargon, le mot *ignach* signifie *feu*, comme en latin le mot *ignis?*

D'un autre côté, il faut s'abstenir du sentiment de ceux qui, malgré les rapports de l'identité qui se rencontrent dans plusieurs mots de différentes Langues, en méconnoissent la ressemblance, parce que certaines lettres se trouvent transposées ou remplacées par d'autres.

Toutes ces erreurs proviennent de ce qu'on ne prend pas assez garde à la prononciation, qui varie chez toutes les nations, dont les unes abrégent les syllabes, tandis que les autres les allongent; & de ce qu'on néglige d'observer qu'il est peu de peuples qui n'aient dans leur alphabet des lettres qu'un autre n'a pas, & qu'il ne sauroit pas même prononcer.

En réfléchissant sur ces principes, on sentira pourquoi, en comparant deux Langues entr'elles, on trouve dans certains mots, qui ont réellement la même étymologie, des syllabes & une consonnance tout-à-fait changées : il peut arriver aussi, comme nous l'avons vu plus haut, par un effet contraire, mais qui n'a point du tout la même cause, que la rencontre fortuite des caracteres de l'alphabet dispose tellement les syllabes, qu'un mot soit approchant d'un autre dans une Langue

tout-à-fait étrangere, & de laquelle il ne dérive nullement, quoique ce soit un jeu de hasard infiniment rare.

Comme qu'il en soit, on n'est pas moins fondé à conclure que ce n'est que par une longue suite de comparaisons entre les mots qui semblent se correspondre dans plusieurs Langues, & qui paroissent synonymes, tant pour la signification, que pour l'étymologie, qu'on pourroit parvenir à fixer des principes invariables sur leur affinité: ainsi il faudroit, comme nous l'avons déjà dit, pour les pays qui avoisinent l'Amérique, & pour l'Amérique elle-même, composer une table polyglotte, où les racines de chaque mot seroient rassemblées, la transformation des lettres & la différence de la prononciation sommairement expliquées; travail qui demanderoit beaucoup de soin & d'exactitude: mais aussi par ces coups de lumiere seroit-on en état de juger, & de l'analogie de plusieurs Langues que nous ne connoissons pas encore, & du rapport que seroient présumés avoir en conséquence les peuples qui les parlent.

Un tel vocabulaire applaniroit bien des difficultés, & serviroit à constater tout ce qui sera dit dans le cours de cet ouvrage sur l'origine des Américains; car ce seroit peine perdue d'attendre la publication de leur histoire ou plutôt de leurs

traditions, vu qu'il n'y a pas d'apparence que les Indigenes aient pris ſoin de conſerver la mémoire de ces événemens.

Cependant, en attendant une connoiſſance plus parfaite des Langues de ces contrées, j'ai dit qu'il reſtoit encore une voie pour connoître l'origine des peuples du Nouveau-Continent ; c'eſt de comparer leurs manieres de vivre, leurs mœurs & leurs coutumes avec les coutumes & les mœurs des peuples de l'Ancien-Monde. C'eſt ce que je vais faire à l'égard des Américains, en ajoutant à la fin de l'ouvrage les obſervations faites par les Savans & par les Marins que la Cour de Ruſſie a employés pour faire des découvertes dans l'Amérique, en partant du Kamtſchatka.



CHAPITRE III.

Sur la conformité des Mœurs & des Coutumes des Peuples de l'Ancien-Monde, comparées avec celles du Nouveau-Monde.

DEUX Nations très-éloignées l'une de l'autre, peuvent ſans doute ſe reſſembler à pluſieurs égards dans leurs manieres de vivre, ſans néanmoins ſortir de la même ſouche ; mais auſſi-tôt qu'on trouve chez deux différens peuples dont on peut prouver la communication, une reſſemblance frappante de coutumes fantaſques, & quelquefois atroces & contraires à la nature, c'eſt une marque convaincante qu'ils les ont priſes & empruntées les uns des autres ; ou bien il faudroit dire qu'ils les ont inventées eux-mêmes, chacun ſéparément, ce qui n'eſt pas poſſible. Jamais des gens ſenſés ne ſe perſuaderont que des nations entieres aient pu imaginer d'elles-mêmes, ſans ſe conſulter, des uſages bizarres, & cependant ſemblables ; au lieu qu'il n'eſt que trop ordinaire de voir des uſages ridicules & même ſuperſtitieux s'accréditer & trouver des Sectateurs.

Combien pourroit-on trouver de coutumes

romanesques & extravagantes qui ont insensiblement pénétré, & se sont introduites par communication d'un peuple chez un autre : ce rapport même de singularités entre deux nations prouve que l'une tient ses mœurs, ses usages & ses coutumes de l'autre, avec laquelle elle est censée avoir autrefois vécu sous une domination commune ou dans une étroite relation.

Il ne reste donc, pour découvrir l'origine des Américains, qu'à faire l'application des maximes qui viennent d'être établies, en choisissant pour objet de comparaison les coutumes de l'Ancien-Continent les plus singulieres & les plus remarquables.

I.

Doctrine d'un bon & d'un mauvais principe.

Le dogme de deux principes a été établi chez tous les anciens peuples de l'Orient; il a existé même dans nos contrées, pendant qu'elles étoient plongées dans le paganisme. Les premiers Sauvages, effrayés des accidents & des désastres qui affligent l'humanité, privés d'ailleurs des secours de la révélation, n'ont pas eu assez de pénétration pour lire dans les desseins de la providence :

ils n'imaginerent pas que si Dieu envoie des fléaux sur la terre, c'est tantôt pour nous punir de nos fautes, tantôt pour nous détacher de ce monde, & porter nos espérances vers un avenir plus heureux : ils n'attribuerent au contraire les maux de cette vie qu'à des génies persécuteurs. L'imagination ébranlée & craintive dressa aussi-tôt des autels aux esprits malfaisans pour les appaiser.

Selon la Mythologie des Orientaux, plus complette que celle des Grecs & des Romains, il a dû exister un état parfait avant le cahos; ils prétendent que ce bouleversement n'est qu'une suite du péché originel ou de l'avilissement des créatures; car Dieu, disent-ils, ne peut créer le mal.

C'est sur cette hypothese que les Grecs avoient fondé le dogme, d'après lequel ils ajoutoient croyance aux manes : ils avoient, comme les Kalmaks, les Mongoles & les Chinois, adopté l'existence de deux principes primitifs, l'un bon & l'autre mauvais; ou, ce qui revient au même, la lumiere & les ténebres.

Le dogme des deux principes s'est étendu jusques chez les Américains. La Religion des Caraïbes se bornoit à croire un bon & un mauvais principe; la Divinité tutélaire & bienfaisante ne les occupoit guere, mais ils redoutoient beaucoup l'être malfaisant.

Les Esquimaux, peuples de l'Amérique septentrionale, reconnoissent un être d'une bonté infinie, qu'ils appellent *Ukkev-ma*, c'est-à-dire, le grand Chef; ils le regardent comme l'auteur de tous les bienfaits dont ils jouissent, & en parlent avec le plus grand respect, en chantant ses louanges dans des cantiques & des hymnes dont le ton est grave, pompeux & assez harmonieux. Ils reconnoissent de même un autre être qu'ils appellent *Vittikka*, & qu'ils représentent comme l'instrument de leurs maux & de leurs malheurs; ils le redoutent extrêmement, & de la même maniere que les Chrétiens craignent le démon.

II.

Ordre de succession particulier à certains Royaumes.

Dès qu'un Prince d'Europe a fait reconnoître son mariage, son épouse lui devient égale en dignité, & les enfans qui naissent de ce lien respectable, suivent la condition du pere; ils sont censés lui appartenir (selon la Loi romaine, *Pater est is quem nuptiæ demonstrant*); aussi une Princesse qui vouloit se faire respecter de son époux, lui disoit un jour: Je puis bien faire des Princes

ſans vous ; mais vous, vous ne pouvez pas en faire ſans moi.

Ce droit du mari d'élever ſa femme à ſon rang, & de lui tranſmettre ſes privileges d'honneur & de diſtinction, & ce reſpect pour les deſcendans des Princes de mâles en mâles, n'ont pas lieu chez tous les peuples de l'Univers.

Dans le Calecut, aux Indes orientales, lorſque le Samorin, qui en eſt le Souverain, vient à décéder, ce n'eſt pas ſon fils qui lui ſuccede, mais le fils de ſa ſœur.

La ſucceſſion à la Couronne eſt réglée de la même maniere dans le Malabar. Les Princes de cette contrée ne ſe marient point avec des Princeſſes, mais avec des filles de Naires; en ſorte que leurs enfans ne ſont point regardés comme Princes : les Princeſſes au contraire ſe marient communément avec les Brames; leurs enfans naiſſent Princes, & ſont déclarés capables de ſuccéder au Trône. La claſſe des Princes compoſe ainſi la branche royale, & a la prééminence ſur toutes les autres : après la mort du Roi, le Prince le plus âgé prend les rênes du Gouvernement; en ſorte qu'il n'y a jamais diſpute pour la ſucceſſion à la Couronne, & qu'on ne voit jamais paſſer l'adminiſtration de l'État entre des mains trop jeunes.

Dans toutes les contrées de l'Afrique habitées par les Negres, depuis le Senegal jusqu'au Rio da Volta, le Roi se prend toujours dans le sein de la Famille royale : mais ce ne sont pas ses enfans mâles en ligne directe qui lui succedent; ce privilege n'est accordé qu'à la branche féminine.

En Amérique, dans l'Isle Hayti, aujourd'hui Saint-Domingue, les Principautés étoient héréditaires, mais lorsqu'un Cacique venoit à mourir sans héritier en ligne directe, les enfans de la sœur succédoient à l'exclusion des enfans du frere.

Dans la partie septentrionale de l'Amérique, chez les Iroquois, les Hurons & les Natschés, près le fleuve Mississipi, lorsque le Chef vient à décéder, ce sont toujours les enfans de la sœur de sa mere, c'est-à-dire, ses cousins germains du côté maternel, qui lui succedent : ils alleguent pour raison qu'on peut s'assurer plutôt que les fils de la sœur sont du véritable sang de la branche des Princes, que les enfans du pere ou du frere du pere.



III.

Coutumes barbares pratiquées dans les Obseques.

En lisant l'Histoire ancienne & moderne, l'on trouve que chez différens peuples sauvages il a été & il est encore d'usage d'enterrer des personnes vivantes avec les morts ; & qu'aux obseques d'un Seigneur de distinction, l'on ensevelissoit avec lui quelques-unes de ses femmes, & des esclaves pour le servir & pour lui tenir compagnie dans l'autre monde.

Selon *Hérodote*, la même barbarie existoit chez les Scythes du Boristhene ou du Dnieper. Lorsqu'un de leurs Souverains venoit à mourir, ils enfermoient dans le même tombeau un grand nombre de personnes vivantes, particuliérement ses femmes, son échanson, ses cuisiniers, ses écuyers & valets, son coureur avec ses chevaux & ses vases d'or. *Lucien* rapporte la même chose des Grecs.

Les Romains faisoient quelquefois des sacrifices de victimes humaines, choisissant un certain nombre de prisonniers de guerre, qui étoient obligés de se battre jusqu'à ce quils se fussent tous passés au fil de l'épée, pour appaiser les manes de ceux qui avoient été tués dans la bataille.

César nous apprend que les Soldures qui formoient une partie de la nation gauloise, partageoient avec leurs patrons les commodités de la vie, ainsi que les horreurs de la mort; il dit aussi que l'usage de brûler, avec les cadavres des Seigneur de distinction, leurs favoris, leurs domestiques & les ustensiles du ménage, étoit à peine aboli de son temps.

Les anciens Danois, pour faire voir leurs soins envers les morts, ensevelissoient les femmes vivantes avec les maris décédés; leur inhumanité, si nous en croyons *Olof Dalin*, ne trouvoit que trop d'imitateurs chez les anciens Suédois.

Nous lisons dans les savantes recherches de M. *de Guignes* que les Hoeiques, nation turque, étoient dans l'usage d'enterrer les femmes avec leurs maris, lorsqu'elles n'en avoient point eu d'enfans.

Si de l'Europe nous passons en Asie, nous verrons la même coutume sanguinaire régner dans les Indes orientales. Lorsqu'on enterre, dit *Marc Paul*, le corps du grand Chan des Mongoles, les officiers qui accompagnent le cortege funebre tuent chemin faisant tous ceux qui se présentent devant eux, pour lui tenir lieu de courtisans dans l'autre monde. Lorsqu'on fouille dans les monumens sépulcraux des Mongoles, faits en forme

d'obélisques, l'on trouve à côté du corps d'un Chan ou d'un grand Seigneur, plusieurs squelettes d'hommes qui, selon toute apparence, ont été enterrés avec lui.

Combien de fois les habitans de Jakuzk, qui, avant d'être soumis à la domination des Russes, servoient dans les armées du Chan des Mongoles, ont-ils donné des preuves de ce fol enthousiasme ! On voyoit celui des esclaves que le défunt avoit pris de son vivant le plus en affection, s'immoler gaiement sur un bûcher dressé dans cette vue, & se précipiter dans les flammes par attachement pour son maître, & pour le servir dans le séjour de l'immortalité.

Il est vraisemblable que ce même fanatisme a eu lieu chez les Mandzhures ou Mantcheoux ; car le P. *Duhalde* nous rapporte que Schuntschi, fondateur de la famille aujourd'hui régnante chez cette nation, après avoir successivement perdu son fils & son épouse, voulut persuader à une trentaine de personnes de se donner la mort, pour satisfaire les ames des défunts. Kang-hi, son successeur, fut, selon le même *Duhalde*, le premier qui parvint, non sans peine, à abolir un usage aussi barbare.

Il subsiste encore chez les Afghanes, peuples

des frontieres de la Perse, & chez les habitans des Isles Philippines.

Helvetius attribuoit à ces sacrifices humains une singuliere origine, chez les habitans des côtes du Coromandel. Un de leurs Législateurs, dit-il, s'étant apperçu que les femmes, pour s'affranchir du joug importun de l'hymen, empoisonnoient leurs maris, imagina, afin de pourvoir à la sûreté de ces derniers, de forcer les femmes à se brûler sur le tombeau de leurs époux.

Les Royaumes de Vhidah ou Juidah & de Benin, sur les côtes occidentales de l'Afrique, & qui se rapprochent plus de l'Amérique orientale qu'aucune autre contrée de l'Ancien-Monde, ne sont point exempts de cette malheureuse superstition. L'Histoire nous apprend qu'encore aujourd'hui, aux funérailles de leurs Rois, ces peuples enterrent avec le défunt quantité de personnes vivantes, pour augmenter la pompe funebre par le nombre de ces victimes infortunées.

L'Amérique nous offre la même inhumanité. Lorsqu'une veuve mouroit parmi les habitans de l'Isthme de Darien, on enterroit avec elle ceux de ses enfans que la foiblesse de leur âge mettoit dans l'impuissance de pourvoir à leur subsistance.

Dans l'Isle de Saint-Domingue, au décès d'un

Cacique, on enſeveliſſoit avec lui pluſieurs perſonnes de tout ſexe, principalement un grand nombre de ſes femmes, qui ſe diſputoient cet honneur. On prétend qu'elles étoient de meilleure foi que les Africains; car *Helvetius* remarque que les femmes de la ville de Meſurade en Guinée ſe diſputent auſſi l'honneur du bûcher, mais en faiſant tout ce qu'elles peuvent pour l'éviter.

Preſque toute l'Amérique en un mot a été infectée de ce fanatiſme, qui ſe répandit juſques chez les Mexicains, chez les Péruviens, même chez les Natſchés, qui habitent ſur les bords & aux environs du fleuve Miſſiſſipi.

La philoſophie, qui adoucit les mœurs, auroit pu déraciner ces reſtes de barbarie dans les Indes, ſi elle n'étoit traverſée par l'intérêt des Brames, qui, s'appropriant les dépouilles des veuves ſacrifiées, s'oppoſent à la deſtruction de ces cruels excès.

I V.

Epreuve du fer chaud.

Si les recherches que nous allons mettre ſous les yeux de nos Lecteurs ne flattent pas l'imagination, elles prouveront du moins que les cou-

tumes usitées chez les anciens peuples de notre Continent ont pénétré jusqu'en Amérique, & qu'il y a eu une communication générale entre tous les peuples de l'Univers.

L'épreuve du fer chaud a été en usage chez les plus anciens peuples de la terre. Cet étrange moyen de se laver d'une accusation, existoit chez les Scythes dès l'origine de leur puissance : l'accusé étoit obligé de marcher pied nud sur un fer chaud, ou de le porter dans ses mains. Les premieres Loix des Scandinaves ordonnent que dans tous les cas où les preuves ne seroient pas suffisantes pour convaincre le coupable, le Juge doit ordonner l'épreuve du fer ardent. Le sort du jugement est abandonné à Dieu.

Si l'accusé n'est endommagé par aucune brûlure, il doit être absous; mais si au contraire l'on apperçoit la plus légere altération, la moindre cicatrice, alors il doit être sévérement puni, suivant l'énormité du crime.

En Suede, les Moines se sont servis de cette épreuve, même du temps du Christianisme.

Sophocle nous apprend que cet usage a eu lieu chez les Grecs, puisqu'il fait dire, dans une de ses Tragédies, aux gardes de Créon : « Seigneur, pour » prouver que nous n'avons aucune part au cri- » me dont vous nous accusez, nous sommes prêts

» à subir dès cet instant l'épreuve du feu, & à » prendre les Dieux à témoin de notre innocence ». *Antig.* ✠. 274.

Ces épreuves, qu'on devroit appeller plutôt injustes que judiciaires, sont encore de nos jours suivies par les Kalmaks. On fait rougir au feu une hache, & l'accusé est obligé de la porter à une demi-verste de distance (*Journal des voyages de M. Pallas.*). Les mêmes peuples se servent aussi du fer rouge dans les occasions où il faut prêter serment de fidélité.

L'épreuve du fer chaud a été pratiquée pendant plusieurs siecles en Europe. L'an 803, Charlemagne fit ajouter aux Loix Saliques la disposition suivante: « *Si quis accusatus de parricidio factum » negaverit, ad novem vomeres ignitos, judicio » Dei examinandus accedit* ». Lindebrogius, p. 352.

Louis premier obtint du Pape Eugene III l'approbation de l'épreuve par l'eau froide: « *Eu- » genius III, Papa, precibus Ludovici, Caroli » magni filii, annuens judicium aquæ frigidæ, » edicto firmavit* ». Lindebrogius, *Cod. LL. AA.*

L'eau bouillante servoit d'épreuve en Espagne, comme l'eau froide en France. Cet usage y fut introduit, selon le même Auteur, par Flavius Égiga, Roi des Visigoths. *Lindebrogius*, Cod. LL. AA, *Lex Visi-Goth.*, l. 6, tit. 1.

Les Empereurs grecs n'étoient pas plus raisonnables dans la maniere dont ils faisoient constater l'innocence. A Constantinople même, dans les formalités justificatives, on employoit le fer chaud. L'accusé prenoit d'une main hardie un fer rouge, qu'on appelloit le fer saint; il se préparoit à cette épreuve par le jeûne & par la priere trois jours de suite, pendant lesquels il tenoit sa main enveloppée dans une écharpe, & scellée du sceau du Prince, pour qu'on ne le soupçonnât pas d'user de quelque remede qui pût arrêter ou diminuer l'activité du feu.

George Pachymeres, qui a écrit la vie de Michel Paléologue & d'Andronic son fils, dit avoir vu avec étonnement dans sa jeunesse des accusés qui empoignoient un fer chaud, sans en ressentir aucun mal. Que ce fait soit vrai ou non, il n'est pas moins certain que l'usage de cette épreuve existoit alors : ce fut ce même Empereur, Michel Paléologue, qui, désapprouvant cet usage, le défendit sous de séveres peines. Il fut également aboli dans l'Occident par l'Empereur Frédéric, qui ne le laissa subsister que pour certains cas réservés. *Cod. LL. Salicarum*, l. 11, tit. 32 & 33.

Dans les Indes, lorsqu'un homme en accuse un autre d'un crime qui mérite la mort, le Juge doit demander à l'accusé s'il se croit en état de

soutenir

soutenir l'épreuve du feu ; s'il répond que oui, alors on fait chauffer un morceau de fer, jusqu'à ce qu'il soit tout rouge, puis on le lui applique sur la main : le patient se promene pendant un certain temps ; il jette ensuite le fer : aussi-tôt on enveloppe sa main d'une poche de cuir, qui est cachetée avec le sceau du Prince : au bout de trois jours il doit comparoître devant le Juge, en disant qu'il n'a souffert aucune brûlure ; on lui ordonne de montrer sa main, & si effectivement le feu n'y a laissé aucune trace, il est déclaré innocent & délivré du supplice dont il étoit menacé, & l'accusateur est condamné à sa place.

Croiroit-on que des moyens aussi déraisonnables que cruels ont été employés dans une grande partie de l'Asie ? Comment pouvoit-on exiger d'un homme, qui demandoit à se laver d'une accusation, qu'il marchât sur des charbons ardens, qu'il avalât du riz prétendu ensorcelé, ou enfin qu'il demeurât sous l'eau autant de temps qu'il plairoit aux Juges ? Ces épreuves judiciaires sont cependant encore pratiquées chez les Siamois & ailleurs. Telle est encore, au rapport d'*Odoardo Barbosa*, celle qu'imposent les Indiens de Calecut à l'accusé qui se présente pour se justifier : il est obligé de plonger deux doigts dans l'huile bouillante ou

dans du beurre fondu : trois jours après, on défait l'enveloppe, & malheur à l'accusé, si on apperçoit des traces de brûlure ; on le tue sans autre forme de procès. Si au contraire sa main est saine & intacte, l'accusateur subit la peine du talion.

Nicole de Conti rapporte que cette coutume regne dans les deux Indes, de même que celle de faire lêcher un fer rouge, ou de le faire prendre avec la main.

Guillaume Dampierre, dans son Histoire autour du Monde, atteste que l'épreuve du fer chaud est suivie par les Tunquinois & par les Negres de la Guinée. Ces derniers ne sont pas les seuls en Afrique qui nous fournissent des exemples de ces superstitieuses épreuves. Les Cafres (1) de Mosambique contraignent ceux qui sont soupçonnés de quelque crime capital, d'avaler du poison, de lêcher un fer rouge, ou de boire de l'eau bouillante, où ils ont fait cuire des herbes ameres.

---

(1) Ce mot, qui signifie infidele, marque toute sorte de gens non Mahométans, & particuliérement les Chrétiens. Il vient de *Sciafer*, terme arabe, qui signifie, *ne croire point.* Les Portugais en ont fait le nom de *Cafre*, qu'ils donnent à leurs esclaves Negres ; & celui de *Cafrerie*, qu'ils donnent à cette partie d'Afrique d'où on les tire. *Chardin, dans ses Voyages*, tom. VII, p. 123.

bouillante, & l'on jette au fond un anneau que l'accusé est contraint de retirer.

On lit aussi dans les Loix Saliques les mots suivans : *ad æneum mallari, id est, ad judicium aquæ ferventis citari*, c'est-à-dire, *être cité au jugement de l'eau bouillante.*

Et on voit dans *Gregoire de Tours* un usage parfaitement semblable à celui que nous venons de rapporter pour l'Amérique : la cérémonie de l'anneau jetté dans l'eau bouillante, & qu'il en falloit retirer pour être justifié. *Liv. I, ch.* 18.

Ces usages remontent d'ailleurs à la plus haute antiquité.

V.

Usage de se faire couper ou raser les cheveux en signe de deuil.

Cet usage s'observoit du temps du paganisme, & nous trouvons dans l'Écriture-Sainte la défense expresse que Dieu en fait faire par Moyse à son peuple.

Chez les Anciens, on coupoit les cheveux, même aux mourans, parce qu'on s'imaginoit que l'ame du mort ne pourroit jamais entrer dans le Royaume de Pluton, sans avoir préalablement

fait cette opération : aussi les Poëtes ne l'oublient pas à l'égard d'Alceste & de Didon. Insensiblement les parens des morts couperent aussi leurs propres cheveux, pour donner une preuve sensible de leur douleur.

Les Scythes du Boristhene se coupoient les cheveux autour de la tête, toutes les fois, dit *Herodote*, qu'on enterroit quelqu'un de leurs Souverains.

Les Poëtes grecs & latins font souvent mention d'une semblable offrande pour les morts; & c'est le nom qu'Ovide donne à cette cérémonie, lorsqu'en parlant d'Hécube, il dit que cette Reine avoit laissé sur le tombeau de son fils Hector ses larmes & ses cheveux gris en forme d'offrande.

Si nous ouvrons les ouvrages de Pétrone, nous trouverons que la Matrone d'Ephese s'étant arraché les cheveux, les avoit posés sur la poitrine de son mari qui venoit d'expirer.

L'Orient nous offre les mêmes traits. *Busbeck*, envoyé en qualité d'Ambassadeur de Ferdinand, Roi de Hongrie, vers le Sultan Soliman, dit qu'on trouve des cheveux d'homme sur la plupart des tombeaux des Serviens, & qu'ils y étoient attachés comme une marque de deuil par les parens du défunt.

Dans l'année 1716, un Seigneur de la suite de l'ambassade chinoise étant venu à mourir à Sama-

roujam, petite ville, à l'embouchure de l'Irtisch, on fit à cette occasion des cérémonies funéraires; & pour consacrer une offrande au défunt, on coupa à son premier domestique ses cheveux parderriere, & on en jetta l'extrémité dans le même feu, qui servoit à brûler le corps de son maître.

L'on a vu un Mataram, ou grand Seigneur de l'Isle de Java, ordonner en l'honneur de son frere, quoiqu'il fût mort rebelle, de magnifiques funérailles, & se faire couper les cheveux pour témoigner son deuil.

En Amérique, les Caraïbes des Isles Antilles se coupent les cheveux par le même motif; les femmes les font raser tout-à-fait.

Celles de Virginie coupent leurs cheveux quand leur mari vient à mourir, & les jettent sur son tombeau.

Celles du Brésil se font entiérement raser la tête, & leur deuil ne finit chez elles que lorsque leurs cheveux sont revenus.

Lorsque les Apalaches, nation de la Floride, prennent le deuil à la mort de leurs parens, leur plus grande marque d'affliction consiste à se couper une partie de leur chevelure; mais à la mort de leur Souverain, ils se rasent toute la tête, & ils ne laissent pas recroître leurs cheveux avant que le corps du défunt soit enterré, ce qui n'a lieu qu'au bout de trois ans.

Les Iroquois, hommes & femmes, portent le deuil de la même façon en se coupant les cheveux. Les femmes de cette nation outre cela n'osoient sortir de leur cabane, tandis qu'elles étoient dans cet état; elles étoient obligées d'y attendre que leurs cheveux revinssent: mais comme cet usage les détournoit infiniment de leurs affaires, elles ne coupent plus aujourd'hui, du consentement de leurs parens, qu'une petite partie de leurs cheveux, qu'elles jettent au pied du tombeau de leurs maris.

Remarquons que dans tout autre cas que le deuil c'étoit une flétrissure que d'avoir les cheveux coupés. Il n'y a point de déshonneur plus sensible pour les femmes du Canada que de leur couper les cheveux, puisqu'elles n'osent pas se présenter dans un état pareil. Les hommes se croyoient aussi très-fort déshonorés lorsqu'on leur coupoit la barbe. Le Sultan Bajazet, en faisant couper la barbe aux Ambassadeurs de Tamerlan, leur fit la plus grande insulte & le plus outrageant de tous les affronts.

C'est ainsi qu'en avoit agi Hanum, Roi des Ammonites, à l'égard des Guerriers que lui avoit envoyés David, pour le féliciter de son avénement au trône. Regardant ces Guerriers comme des personnes envoyées pour reconnoître le pays, il leur fit couper la moitié de la barbe & la moitié

de leurs robes; ce qui occasionna une guerre entre ces deux Rois, qui finit par la ruine presqu'entiere des Ammonites.

Cette même superstition subsiste encore aujourd'hui chez une grande partie des Russes; ils mettent une espece de sainteté à conserver leur barbe; & ils préferent, plutôt que de la couper, de payer annuellement un impôt assez considérable, pour obtenir la permission de la porter: aussi, quand il leur tombe quelques poils de la barbe, ils les gardent soigneusement, & les portent toujours sur eux comme des reliques très-précieuses.

V I.

Destruction des cabanes après la mort de ceux qui les habitoient.

L'usage de renverser & de détruire les tentes des Officiers qui venoient à décéder existoit déjà chez les anciens Mongoles; encore aujourd'hui ces peuples, au décès de leur Chan ou de sa premiere épouse, sont dans l'habitude de quitter sur le champ leur demeure; les Chefs de leurs tribus changent alors tout leur camp, & ne se laissent pas voir durant tout le temps du deuil.

Les Telengutes détruisent de même les cabanes de leurs morts.

Les habitans de Jakuzk étoient autrefois dans l'habitude de laisser les morts dans les cabanes où ils étoient décédés ; mais ils abandonnoient cette demeure pour s'établir dans quelqu'autre contrée.

Ces deux peuples, les Telengutes & les habitans de Jakuzk, different d'ailleurs en ce que les premiers sont une tribu des Uirats ou Oelots, auxquels on donne communément le nom de Kalmaks; tandis que les derniers, à en juger par leur langage, sont une colonie de Tatares. Ils peuvent avoir reçu tous les deux cette coutume des anciens Mongoles.

Les Persans ont en horreur la demeure dans laquelle leur pere ou quelqu'autre de leurs parens est mort ; aussi ne l'habitent-ils plus. Quant aux maisons & aux palais des grands Officiers qui ont été tués par ordre du Schach, personne n'en veut, ni à titre de présent, ni moins encore sous condition d'y demeurer. Les Persans regarderoient ces offres comme le funeste présage d'un pareil sort ; c'est par cette raison qu'on voit en Perse quantité de beaux édifices & de palais vuides & abandonnés qui tombent en ruine.

Les Lapons ont la même coutume : à peine un de leurs compagnons a-t-il rendu le dernier soupir, que les autres emportent son corps, quittent sa cabane & la détruisent.

Aussi-tôt que le Roi des Vidahs, qui sont des

Negres de la partie occidentale de l'Afrique, est mort, on démolit son palais, & l'on en bâtit un autre au goût du nouveau Roi.

En Amérique, les habitans des Isles Caraïbes renversent la cabane du pere de famille lorsqu'il meurt, & l'on en bâtit une nouvelle dans un autre endroit, sans qu'il prenne jamais envie à personne de construire une cabane sur l'ancien emplacement.

Au Pérou, à la mort d'un Incas, on muroit toutes les chambres qu'il avoit occupées dans son palais.

Cette horreur pour les cabanes des morts prit son origine dans les idées superstitieuses des Idolâtres, qui s'imaginoient que les morts dans l'autre monde s'occupent du même art & du même métier qu'ils ont exercé dans cette vie; & qu'en conséquence le défunt a besoin des mêmes ustensiles dont il a fait usage ici-bas. C'est par la même raison qu'on jette dans leur tombeau, non seulement tous leurs ustensiles, mais encore tout ce qu'ils ont aimé de plus dans ce monde. Le préjugé est tel à cet égard, qu'on est persuadé que, si l'on n'enterroit pas tout avec eux, ou qu'on leur enlevât quelques-uns de leurs meubles, l'ame du défunt n'auroit point de repos, & tourmenteroit par de fréquentes apparitions ceux qui auroient eu l'au-

dace de receler quelques uns de leurs effets. Ces visites des revenans accréditées par l'ignorance, n'étant pas fort du goût de ceux qui survivent, ils lui laissent tout ce qui appartient à un mort, sans toucher à la moindre chose, & ils s'enfuient sur le champ, & abandonnent sa cabane à son esprit & à ses manes, qui, selon eux, y fixent leur résidence; ou bien, ils la détruisent de fond en comble.

Le seul souvenir de ceux que la mort leur a enlevés leur paroît affreux & digne d'horreur; c'est pourquoi, on n'ose jamais prononcer devant eux le nom d'un défunt. Ils observent cela si rigoureusement, que s'il se trouve dans la caste un homme du même nom, il est obligé d'en prendre un autre. Delà vient qu'un mort est regardé chez eux comme s'il n'avoit jamais été au monde; delà vient encore leur ignorance en fait d'histoire & de généalogie pour ce qui regarde leur propre pays.

Quand ils sont dans la nécessité absolue de parler des personnes défuntes, ils ne disent pas, un tel est mort; mais ils se servent d'une expression plus adoucie, en disant: *il a été, il a vécu*, comme les Grecs & les Romains: *vixit, fuit*; d'où est venue l'expression françoise, *feu un tel*.

VII.

Maris alités à cause de l'accouchement de leurs femmes.

Strabon nous rapporte que les habitans de la partie ſeptentrionale de l'Eſpagne ſe mettoient au lit après les couches de leurs femmes, & qu'alors les femmes étoient obligées de les ſoigner. Ce ſingulier uſage ſe maintient encore aujourd'hui, à ce que l'on prétend, dans quelques Provinces de la France limitrophes de l'Eſpagne, dans leſquelles on appelle cet uſage *faire la couvade.*

Diodore aſſure qu'il a vu pratiquer la même choſe chez les Corſes, & *Apollonius Rhodius* en dit autant des Tibareniens, peuple du Pont-Euxin dans l'Aſie mineure.

Marc Paul rapporte que dans la Province d'Arcladam ou Ardandam, les femmes, preſqu'auſſi-tôt qu'elles ſont accouchées, quittent leur lit; tandis que les maris viennent prendre leur place, & reſtent alités quarante jours de ſuite, pendant leſquels ils prennent ſoin de l'enfant nouveau né. *Marc Paul : Traduction françoiſe de ſa relation des peuples orientaux.*

Cette coutume s'obſerve de la même maniere au Japon.

Quant à l'Amérique, dès que les femmes des Caraïbes sont accouchées, les maris se mettent en bonnet de nuit, se couchent, contrefont les malades, comme si réellement ils sentoient les douleurs de l'accouchement; en cet état, ils reçoivent les visites de leurs voisins, qui viennent les voir, pour les consoler sur leurs prétendues souffrances: mais ce qu'il y a de plus original, c'est qu'on regarde ces minauderies comme un devoir si sérieux, que rien ne peut délivrer les maris de cette bizarre coutume, & que, s'ils étoient absens à cause de quelque guerre, ils seroient, à ce qu'on prétend, obligés, dès qu'on leur annonceroit que leur femme est accouchée, de retourner chez eux se mettre au lit de parade.

Labat ajoute à ce que nous venons de dire que le pere de l'enfant est tenu d'observer dans ces sortes d'occasions un carême de trente à quarante jours; mais il fait en même temps la remarque qu'il n'est astreint à ce jeûne qu'à la naissance du premier enfant: car sans cela, dit-il, les pauvres maris qui ont souvent cinq ou six femmes seroient obligés d'observer des carêmes plus rigoureux que les Moines de la plus stricte observance.

Cet usage où sont les maris de s'aliter, lors des couches de leurs femmes, est confirmé par le témoignage de *Fermin*, dans sa description de

Surinam; cependant celui-ci ne dit rien du jeûne imposé au pere de l'enfant.

Dans l'Amérique méridionale, les femmes sauvages du Brésil, à ce que rapporte *Guillaume Pison*, Médecin d'Amsterdam, se retirent au fond des bois, dès qu'elles sentent les douleurs de l'enfantement; & après être accouchées, elles coupent avec une coquille le cordon ombilical de l'enfant nouveau né, le cuisent avec l'arriere-faix, & mangent le tout ensemble: les maris au contraire se font servir les mets les plus succulens, & s'en rassasient, sous prétexte de rétablir leurs forces épuisées.

Woodes Rogers, Capitaine de vaisseau anglois, raconte de même au sujet des Brésiliennes, qu'elles sont dans l'habitude de s'enfoncer dans les bois pour y accoucher, & que là elles se lavent avec l'enfant, tandis que le mari se met au lit pendant vingt-quatre heures, pour rétablir ses forces, comme si c'étoit lui qui eût mis l'enfant au monde. Le Pere *Lafiteau* nie qu'à cette occasion les hommes se fassent servir de bons repas; il se donne même beaucoup de peine pour nous persuader que cette cérémonie est une coutume religieuse, & qu'ils observent six mois de suite un jeûne presque continuel, & accompagné de divers exercices de la dévotion & de la piété la plus

austere, comme une œuvre de satisfaction & de pénitence à cause du péché originel. Mais il faudroit supposer que l'idée du péché originel passa de l'Ancien-Monde dans le Nouveau, & qu'il se repandit successivement par toute la terre; proposition dont je laisse avec plaisir la discussion au Pere *Lafiteau* Du reste, ce Jésuite convient avec *Labat* que cette rigoureuse abstinence ne s'observe qu'à la naissance du premier enfant; mais au lieu de six mois ce dernier Auteur ne la fixe, comme nous l'avons dit ci-dessus, qu'à trente ou quarante jours tout au plus.

Voilà sans doute plus d'exemples qu'il n'en faut pour constater que l'usage dont il est ici question a passé de l'Ancien-Continent dans le Nouveau. Inutilement voudroit-on chercher à découvrir la cause qui l'a pu produire. Parmi les Auteurs qui ont proposé leurs opinions là-dessus, les uns ont prétendu que le mari ne s'alite que pour faire une sorte de pénitence, & que frappé de honte & de repentir d'avoir donné le jour à un être de son espece, il s'impose un jeûne des plus rigides; d'autres croient que les maris, en se mettant au lit lors des couches de leurs femmes, veulent faire connoître qu'ils ont eu autant de part qu'elles à cette naissance, & que la fatigue a été la même de part & d'autre. Ce qui peut

confirmer cette opinion, c'eſt que dans ces circonſtances les maris ſe font ſervir les mets les plus délicieux, comme pour réparer leurs forces épuiſées.

Cependant aucun de ces ſentimens ne peut expliquer le fait dont il s'agit. Quant au premier, indépendamment de ce que l'article du jeûne eſt conteſté par nombre d'Hiſtoriens, jamais perſonne ne ſe perſuadera que des gens mariés doivent rougir & faire pénitence de ce qu'il leur eſt né un fils, puiſque tel eſt l'ordre de la nature. La ſeconde opinion n'eſt pas plus raiſonnable que la premiere : pourquoi ſeroit-ce au moment des couches de la femme que le mari ſe plaindroit d'être épuiſé ? Diſons qu'il exiſte des coutumes bizarres, dont il eſt impoſſible de trouver d'autre cauſe que la bizarrerie même de l'eſprit humain.

VIII.

FLECHES, marque d'une révolte ou d'une guerre générale.

On ſe ſervoit anciennement de fleches pour annoncer une guerre générale, ou pour former une conſpiration. C'étoit des javelots émouſſés ſans être empennés ; ils reſſembloient plutôt à de petites baguettes qu'à des fleches.

Dion

Dion Cassius dit qu'anciennement les Medes se servoient de pareils javelots pour découvrir l'avenir. On écrivoit l'objet de la question sur deux fleches, dont l'une approuvoit la chose qu'on vouloit entreprendre, & l'autre la défendoit; il y en avoit une troisieme sur laquelle on n'écrivoit rien. On mettoit les trois fleches dans un vase couvert; & en en tirant une, on étoit aussi-tôt instruit de ce qu'on avoit à faire. L'inscription portoit-elle, oui, on poursuivoit son projet; disoit-elle, non, on s'arrangeoit d'une autre maniere : mais si on tiroit la fleche sur laquelle il n'y avoit rien de marqué, on supposoit que le temps convenable pour mettre le projet à exécution, n'étoit pas encore arrivé.

Nous trouvons dans l'Écriture-Sainte, & notamment dans *Ezechiel*, ch. 21, ℣. 21, que cette maniere de tirer au sort existoit chez les Babyloniens; & *Osée*, ch. 4, ℣. 12, fait des plaintes contre les Israëlites au sujet de ces mêmes baguettes.

Cependant, ce n'est pas des fleches qui servoient à tirer au sort que nous allons parler ici; nous ne nous entretiendrons que de celles qui servoient de signe pour les déclarations de guerre, & qui faisoient courir toute une nation aux armes. On se servoit de cette espece de fleches, principale-

ment dans les Royaumes du Nord. « Lorſqu'une » armée arrive, dit la loi de Norvege, ou lorſ- » qu'il y a une révolte générale, on doit briſer » un bâton qui avertiſſe de la rupture de la paix, » & l'envoyer par tout le pays ».

Ce même ſignal étoit autrefois en uſage parmi les Suédois, pour convoquer tout le peuple aux lits de juſtice, auſſi-bien durant la paix qu'en temps de guerre.

Lorſque la Sibérie a été conquiſe, l'on a trouvé l'uſage de ces bâtons établi dans ces contrées aſiatiques, & principalement chez les Vogules, les Oſtiakes & les Tatares.

Tel eſt auſſi le ſymbole de guerre uſité chez les Américains du Chili, qui, encore aujourd'hui, n'ont ni Rois ni Souverains; mais ſeulement des Chefs de famille indépendans, qu'on nomme Caciques. Lorſque ces Sauvages, dit *Barlæus*, ſont dans l'intention de faire la guerre aux Eſpagnols, ils envoient à leurs voiſins confédérés des fleches auxquelles ils attachent un ruban ou une corde; & dès qu'un Chef a reçu la fleche, ſes troupes ſe raſſemblent & marchent: alors il fait un nœud à la corde ou au ruban, comme ſigne de la meilleure intelligence & d'un nouveau traité; il envoie enſuite la fleche aux autres: ceux-ci en font de même; & quand le meſſager a fait ſa

tournée, on le renvoie dans son canton avec ses fleches, & autant de nœuds au ruban ou à la corde qu'il y a de confédérés.

Dans la relation du Voyage autour du Monde de M. *le Gentil*, nous trouvons une autre explication de ces nœuds, qui, selon ce Voyageur françois, sont de différentes couleurs; en sorte que les peuples qui se communiquent ces nœuds, peuvent déchiffrer par la couleur dont ils sont nuancés, non seulement le projet qui a été formé, mais aussi l'endroit & le jour auquel il sera exécuté.

Don Antoine de Ulloa ne parle pas, il est vrai, d'une variété de couleur dans les nœuds; mais il s'accorde d'ailleurs parfaitement sur tout le reste avec les deux Écrivains que nous venons de citer.

Quelques Savans prétendent que les Gouvernemens établirent cette coutume pour faire connoître leur volonté; en sorte que ces bâtons tenoient lieu de lettres circulaires. On rend sans doute raison par-là des rubans & des cordons qu'on suspendoit à ces bâtons; mais le choix de ces bâtons même, & l'autorité qu'on leur accordoit, paroissent avoir une toute autre origine. Les premieres occupations auxquelles la nature força les hommes, furent l'agriculture & le soin de conduire des troupeaux. Des deux enfans d'Adam,

le premier fut un berger, le ſecond cultiva la terre. Les houlettes prirent naiſſance avec les paſteurs. Comme elles étoient une marque de leur autorité ſur leurs troupeaux, les hommes convinrent de prendre le bâton pour ſymbole de la puiſſance ou du commandement. C'eſt ainſi qu'*Homere* appelle Agamemnon *le Paſteur des peuples*, à cauſe du bâton de commandement qu'il portoit. *Eſchile* ſe ſert de la même expreſſion pour déſigner un Roi. Les Grecs donnerent à ce bâton le nom de *Sceptre.* Il n'étoit pas auſſi court que celui de nos Monarques; c'étoit un bâton long ſur lequel ils pouvoient s'appuyer. Les Dieux, les Rois, les Princes, les Peres de famille eurent un ſceptre en ſigne de leur pouvoir. On connoît tous les prodiges que Moyſe opéra par le moyen du ſien. Delà eſt venu l'uſage de la baguette pour découvrir les mines, les ſources d'eau, les tréſors, &c.

Le mot *Sceveth*, employé dans les Nombres 34, 17, ſignifie un bâton ou une verge. Ces mêmes raiſons offrent l'origine du *Caducée* de Mercure.

Nos Évêques, appellés Paſteurs, n'ignorent point que ces bâtons paſtoraux, dont ils ſe parent aujourd'hui, ne ſont autre choſe que ces anciennes houlettes, ou ces bâtons ſans ornement que portoient les premiers ſucceſſeurs des Apôtres,

comme une marque de leur juriſdiction ſur le Clergé de leur dioceſe.

Cette marque d'autorité & de juriſdiction attachée aux bâtons des Anciens, les a fait regarder comme la marque de la puiſſance ſouveraine. Celui qui les envoyoit ne pouvoit être que le Maître, le Chef, le Prince de la nation; & comme tel, il avoit le pouvoir de faire la guerre, & d'inviter ſes voiſins à venir à ſon ſecours.

I X.

Figures couſues au viſage & dans pluſieurs parties du corps.

Ces ſortes de marques n'avoient pas la même ſignification chez tous les peuples. Dans un pays, elles ſervoient à diſtinguer les eſclaves & les ſoldats; ailleurs, elles étoient des ſignes de liberté & de nobleſſe; ſouvent elles étoient ignominieuſes & diffamantes. Deux Moines eurent l'imprudence de donner des avis à l'Empereur Théophile; ce Prince choqué de cette hardieſſe, leur fit imprimer ſur le front une épigramme qui expliquoit la cauſe de cette punition.

Dieu défendit aux Juifs de ſuivre l'exemple des Égyptiens, qui portoient des ſtigmates en

l'honneur des Dieux qu'ils adoroient; mais voulant en même temps se prêter à l'idée reçue parmi eux, il leur ordonna de suspendre à leur bras, & d'attacher à leur front des bandelettes sur lesquelles seroient écrites certaines paroles de la Loi, comme une marque de leur attachement au vrai Dieu. Ces signes furent appellés par les Hébreux *Téphillim* ou *Totaphal*, & *Phylacteres* par les Grecs.

Chez les Thraces, au rapport d'*Hérodote*, des figures percées ou incrustées dans la peau étoient la marque d'une extraction noble.

Ammien Marcellin dit que les Huns avoient grand soin, quand il leur naissoit un garçon, de ciseler différens ornemens ou diverses figures sur ses joues, pour empêcher qu'il ne lui poussât de la barbe. Cette raison ne paroît cependant pas la véritable, puisque les anciens Huns, ainsi que les Chinois leurs voisins, avoient naturellement peu de barbe, n'ayant au menton que quelques poils clair-semés, qui ressembloient plutôt à du poil follet qu'à de la barbe.

Les Pictes, qui étoient jadis une nation de la Grande-Bretagne, & les Gelons, peuples d'origine grecque, demeurans autrefois sur les bords du Dnieper, étoient les uns & les autres, dit

Claudien; dans l'habitude de tracer des figures sur leur peau avec un instrument de fer.

Lorsque les anciens peuples de la Scandinavie, dit *Tacite*, liv. 17, ch. 43, alloient en guerre, ils peignoient non-seulement leurs boucliers en noir, mais ils se barbouilloient de même le visage & les mains, pour avoir l'air du diable, & inspirer plus de frayeur aux ennemis : exemple singuliérement imité par un des plus grands Conquérans de ce siecle, qui, dans les dernieres guerres, eut à sa solde des Hussards habillés entiérement de noir, qui se frottoient les sourcils & la moustache avec du charbon & de la suie, & portoient des têtes de mort sur leurs bonnets, sur leurs écussons & sur leurs housses, comme des furies échappées de l'enfer, afin de semer par-tout l'épouvante & la terreur.

Les Medes traçoient de grands cercles noirs au-dessous des sourcils, ce qu'ils regardoient comme une grande beauté. Ils faisoient en effet paroître par ce moyen leurs yeux beaucoup plus saillans.

Comme dans tout l'Orient les yeux noirs, grands & bien fendus, passoient pour les plus beaux, les femmes qui avoient envie de plaire tiroient une ligne noire en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu ; ou bien elles

frottoient le tour de l'œil avec une aiguille trempée dans du noir d'antimoine (le *ſtibium* des Latins), pour replier la paupiere, afin que l'œil parût plus grand. C'eſt ſans doute la raiſon pour laquelle *Pline* & *Homere*, en repréſentant Junon & Vénus comme les beautés les plus éclatantes, les appellent les Déeſſes aux grands yeux. C'eſt ainſi que Jeſabel, ſe montrant au paſſage de Jehu dans toute ſa parure, s'étoit peint les yeux avec de l'antimoine : IVe. Liv. *des Rois*, ch. 9, ℣. 30.

L'uſage de ſe colorer diverſes parties du corps eſt donc fort ancien. Chaque peuple s'eſt attaché à la couleur qui lui plaiſoit le plus ; ainſi les Ruſſes ont adopté par préférence le rouge, & en donnent encore le nom à tout ce qui flatte leur vue. Par exemple, en Ruſſie, pour louer la beauté d'une fille, on l'appelle *Kraś naja deviʒa*, ce qui ne ſignifie mot à mot qu'une *fille rouge ;* mais qui déſigne dans l'acception uſuelle une belle perſonne.

Quelque douloureuſe que doive être l'opération de ſe faire découper la peau, l'envie de plaire en fait ſupporter le martyre. Chez les Tunguſes en Sibérie, cette coutume eſt fort en vogue : le Docteur *Gmelin* l'aîné nous en a donné dans ſes Voyages de Sibérie une deſcription aſſez circonſtanciée : les Tunguſes ſe font, dit-il, de petits points ſur la peau avec une couleur compoſée

de suie & d'une pierre bleue & noire, à-peu-près comme nos pierres à fusil, si ce n'est qu'elle est est plus tendre; ils la font pénétrer dans la chair avec une aiguille faite exprès, & au lieu de fil de lin, ils emploient des nerfs d'élan, & les imbibent dans la couleur noire; ils vont chercher la pierre dont nous venons de parler au-delà de Kirenga, & l'appellent *Niœngi-angi;* elle est facile à broyer avec le secours d'une autre pierre; en délayant dans de l'eau la poudre qui en provient, ils en composent un onguent; à chaque piquure, ils graissent pour ainsi dire de nouveau leur fil de boyau ou de nerf, & se brodent ainsi les joues. Ces figures sont ineffaçables.

Ils font cette opération sur des enfans, depuis l'âge de cinq ans jusqu'à celui de huit, & même au-delà. Leur visage enfle prodigieusement, mais on guérit parfaitement dans l'espace de cinq ou six jours, en se frottant avec de la graisse de renard.

Ces figures brodées sur la peau vive sont si estimées dans ce pays, qu'on ne trouve guere de femmes qui n'aient le visage couturé de cette façon; à l'égard des garçons, il n'y a que les petits-maîtres qui ambitionnent une parure aussi recherchée.

En nous rapprochant de la mer Noire, nous

trouverons le même usage chez les Mingreliennes, qui d'ailleurs sont merveilleusement bien faites, ayant une physionomie noble, une taille dégagée, le regard si séduisant qu'il semble demander des caresses, & aller au-devant de l'amour. Il est vrai que les jeunes filles qui entendent leurs intérêts se contentent de se peindre les sourcils; mais les moins belles, & celles qui sont un peu sur le retour de l'âge, se fardent grossiérement & se barbouillent tout le visage, sourcils, front, nez, menton, &c.

Les modes sont tout aussi singulieres dans le cœur de l'Asie. Les Persanes se passent à la narine gauche un anneau qui pend précisément comme des boucles d'oreille: cet anneau est mince par le bas, & surmonté de deux perles en forme de poires; au milieu est un rubis taillé en rond; les femmes esclaves ou nées esclaves portent presque toutes de ces anneaux, qui sont si grands dans certaines provinces, qu'on pourroit y passer le pouce. C'est encore pis dans la Caramanie déserte: les femmes se percent le nez entre les deux yeux, & y passent un anneau auquel elles attachent une pendeloque qui leur couvre tout un côté du nez. *Chardin*, dans ses voyages en Perse, dit que ces anneaux sont la marque de la sujettion & de la dépendance, comme c'en étoit une chez les Juifs

d'avoir l'oreille percée : on peut voir à ce ſujet les ſix premiers verſets du chapitre 21 de l'Exode, où il eſt dit que « lorſque l'eſclave ne veut point » quitter ſon maître, afin de conſerver la femme » que ſon maître lui a donnée, on doit lui perforer » l'oreille avec une alêne, & qu'il reſtera de cette » maniere dans l'eſclavage pour le reſte de ſes » jours ». On ne peut douter que ceux qui portoient des boucles d'oreille ou des anneaux n'appartinſſent en propre à quelque faux Dieu ou à un homme. Nous en avons un exemple très-ancien dans *la Geneſe*, ch. 35, ℣. 4. « Jacob, dans » l'intention d'ériger un autel au Dieu fort, com- » manda à ſa famille & à tous ceux qui étoient » avec lui de quitter les Dieux des étrangers, de » ſe purifier & de changer de vêtemens. A ce com- » mandement, ils apporterent à Jacob, non ſeule- » ment toutes leurs pagodes, mais auſſi les anneaux » qui étoient attachés à leurs oreilles ». Or, ils n'auroient point quitté ces anneaux, ſi les pendans d'oreille n'euſſent pas marqué la ſujettion à des Dieux étrangers.

Dans l'Aſie orientale, nous trouvons les mêmes uſages, dans l'Iſle Formoſe, dans le Mindanao & dans la Meangie. Les habitans de l'Iſle Formoſe ſe font graver ſur la peau pluſieurs figures groteſques, d'arbres, d'animaux, de fleurs, &c.

L'opération est si douloureuse, que si on ne la suspendoit pas de temps en temps, elle seroit capable de causer la mort; aussi emploient-ils plusieurs mois à ce travail, & quelquefois une année entiere: ils viennent pendant ce temps-là se mettre tous les jours à la torture, & cela, pour se donner un air de distinction; car il n'est pas permis indifféremment à toutes sortes de personnes de porter ces traits de magnificence: ce privilege ne s'accorde qu'à ceux qui, au jugement des Notables de la Bourgade, ont surpassé les autres à la course ou à la chasse.

Dans la petite Isle de Meangie, qui n'est pas loin de Mindanao, tout le monde, hommes & femmes, en se faisant des piqûres sur la peau, représentent des figures dont ils tracent le dessin d'après un modele qu'ils ont devant eux: ils inserent dans ces écorchures de la gomme pilée; & ils mettent pardessus un baume qui les consolide. On prendroit leur visage pour un ouvrage de marqueterie.

Guillaume Dampierre raconte qu'ayant à bord de son vaisseau un Prince de Meangie dont la figure étoit ainsi chamarrée, il fut surpris de la beauté de cette peinture, de la finesse des raies délicatement terminées, & du dessin des fleurs & des feuilles qui la composoient.

Telle est encore la parure des Africains. Les

femmes qui habitent aux environs de Tunis ſe décorent, ſuivant *Milady Montague*, le viſage, le col, les bras & les épaules, en ſe faiſant imprimer, ou pour mieux dire, incruſter ſur la peau des fleurs, des étoiles & toutes ſortes d'autres figures : après s'être piqué & taillé la peau, ils injectent dans les coupures de la poudre à canon, afin que la plaie en ſe cicatriſant conſerve des traces ineffaçables.

C'eſt par la même envie de plaire, que, près de la riviere de Gambra, les femmes ſe gravent de gaieté de cœur, avec la pointe d'une aiguille brûlante, différentes figures ſur la peau, au col, au ſein & aux bras ; ces broderies reſſemblent parfaitement aux fleurs qu'on voit ſur les mouchoirs de ſoie, & elles reſtent pour la vie.

Dans le Royaume de Widah, lorſqu'on initie des jeunes filles au culte du grand Serpent, qui eſt le Fetiſche, ou la principale divinité de ces contrées, on leur fait avec une lancette de fer des inciſions dans la peau qui repréſentent différens deſſins de fleurs ou d'animaux, & principalement des ſerpens.

Rien ſans doute ne démontre mieux que la beauté eſt ſouvent l'effet de la convention ; car de même que chez nous, les femmes croient relever l'éclat de leur teint par le ſecours de

couleurs empruntées, les filles de Widah s'imaginent rehausser leurs graces naturelles en se taillladant la peau; elle ressemble alors à du satin noir tissu de fleurs rousses, & cet ornement est en si grande vénération dans ce pays-là, qu'il est la marque distinctive des filles vouées & consacrées au service du grand Serpent.

Passons maintenant aux usages de parure pratiqués chez les Américains. Les Sauvages du détroit de Daria se piquent la peau de la même maniere que ceux de l'Ancien-Continent; ils s'esquissent sur la peau du visage, dit le Chirurgien *Wafer*, avec un pinceau, les premiers traits des figures qu'ils ont envie de peindre; après quoi, en suivant exactement les traces du dessin, ils se crevassent la peau avec des épines jusqu'à ce que le sang coule; ils appliquent aussi-tôt sur chaque partie, selon qu'elle doit être différemment enluminée, les couleurs qu'ils ont choisies; il n'est plus possible de les effacer.

Selon le rapport de M. de *Bougainville*, les habitans de l'Isle Otahiti ou Utahiti, hommes & femmes, se peignent le dessous des hanches avec une couleur très-foncée, qui est ineffaçable.

Selon le rapport de MM. *Cook*, *Banks* & *Solander*, les habitans de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande se frottent tellement le corps

avec des drogues, que leur peau a la couleur de la ſuie de cheminée; ils portent, comme une parure, ſur leurs nez percés, des petits chiffons, des os de poiſſon de la longueur de cinq à ſix pouces, & font uſage de pendans d'oreille de la même matiere.

Cette mode a pénétré très-avant dans l'Amérique ſeptentrionale; elle eſt uſitée en Floride, en Virginie, dans la Louiſiane, au Canada, & même plus loin encore dans le Nord, juſques dans la région glacée du Groënland. Les femmes de ce pays, dit *Anderſon*, ſe couſent entre les yeux & ſur les joues, au menton & aux oreilles, toutes ſortes de petites figures entre la peau & la chair; les traces noires reſtent toujours: elles ſe ſervent, pour ſe coudre ainſi la peau, d'un fil d'archal aſſez fort, qu'elles paſſent à la ſuie de leur lampe: quand les chairs ſont tout-à-fait repriſes, ces coutures cicatriſées reſſemblent aux figures que ſe font faire ſur les bras les pélerins qui vont viſiter le ſaint Sépulcre de Jéruſalem.

X.

Dépouillement du crâne des ennemis faits prisonniers ou tués dans la bataille.

L'usage dont nous allons parler ne prouve malheureusement que trop que l'homme surpasse quelquefois par ses excès de cruauté les animaux les plus féroces & les plus sanguinaires. Nous lisons dans l'Histoire ancienne que les Conquérans, pour assouvir leur rage, coupoient la tête de leur ennemi tué dans le combat, & la dépouilloient entiérement ; on écorchoit la peau du crâne depuis le front & les oreilles jusqu'à la nuque du col ; puis, l'ayant préparée & mise sur une forme ronde, on la portoit d'un endroit à l'autre en triomphe, & pour ainsi dire en signe de réjouissance publique. Voyez *Hérodote*, liv. 4, p. 64.

Cet endroit a été mal expliqué par *Gronovius*, qui prétend qu'on enveloppoit le crâne de l'ennemi dans une peau de bœuf ; au lieu que l'Historien grec dit qu'on dépouilloit la peau de la tête de l'ennemi, & qu'on la nettoyoit avec une côte de bœuf : voici les propres termes d'*Hérodote* : Σαρχίσας βοὸς πλευρῆ. *Gronove* traduit ce passage ainsi : *Involvens carni ex bovis latere ;* ce qui

qui eſt un vrai contre-ſens : car il eſt queſtion d'un ennemi qui avoit été tué dans la bataille, & dont on avoit écorché le crâne. Or, les Scythes, lorſqu'ils s'acquittoient d'une auſſi barbare cérémonie, & qu'ils avoient arraché la peau de la tête, ils la nettoyoient avec une côte de bœuf, & après en avoir ôté la chair qui y étoit attachée, ils préparoient cette peau comme les pelletiers préparent les fourrures pour les rendre durables ; & c'eſt là préciſément ce que les Grecs entendoient par le mot Σαρχίζειν, ou Σαρχάζειν. Ces trophées étoient communs chez les Scythes : quand le Chef de leurs ennemis avoit été tué dans la bataille, le vainqueur ſe faiſoit faire un gobelet du crâne du vaincu ; c'eſt même delà que dérive le mot de *ſkal* dont les Suédois ſe ſervent encore aujourd'hui en buvant à la ſanté de quelqu'un : tel eſt auſſi le trait que *Neſtor*, hiſtorien ruſſe très-eſtimé, nous raconte de Swætoſlaw : celui-ci ayant été attaqué par Cur, Prince des Petſcheneges, le défit, le tua, & fit faire du crâne de ce malheureux Prince une coupe dans laquelle il ſe faiſoit ſervir à boire.

C'eſt ainſi qu'Alboin, Roi des Lombards, ayant tué dans un combat le Roi des Gepides, & s'étant fait faire de ſon crâne une coupe, eut la cruauté de boire dedans à la ſanté de ſon épouſe

Rosimonde, fille de ce Prince infortuné, & qui en mourut de chagrin.

M. *de Guignes* que nous citons toujours avec plaisir, rapporte qu'un Roi des Tatares Geougens ou Awares, ayant tué & coupé la tête au Roi Mignoto, chef des Tatares Kaotche, forma du crâne, qu'il avoit fait enduire de vernis, un vase dont il se servit pour boire.

On lit dans *Théophane* que Nicéphore ayant eu le malheur de périr dans un combat, les armes à la main, son vainqueur Kramus, Roi des Bulgares, fit enchasser le crâne de cet Empereur dans des lames d'argent.

Cet esprit de vengeance, porté jusques sur les corps morts des ennemis, n'étoit point encore aussi barbare que le trait dont il est fait mention dans *Orose*. Les femmes des Cimbres & des Teutons se défendirent, dit cet Auteur, avec une valeur inexprimable contre les fiers Romains, jusqu'à ce qu'étant tombées entre les mains de leurs ennemis, ceux-ci leur écorcherent la peau de la tête, & les abandonnerent dans cet état à leur triste sort. On pourroit demander avec beaucoup de raison d'où les Romains ont pu prendre ces exemples d'inhumanité, attendu que dans les époques les plus reculées, leur Histoire ne parle d'aucun

fait semblable? Cependant il y a apparence que les Cimbres, en ayant agi d'une façon aussi barbare envers les Romains qu'ils avoient faits prisonniers, ceux-ci se vengerent sur les Cimbres, en les traitant de la même maniere. Les Cimbres avoient pris cette habitude des Scythes, leurs ancêtres.

Dans l'Amérique septentrionale, cette cruelle punition est reçue par-tout, principalement chez les Sauvages du Canada; mais, ce qui paroîtra sans doute étonnant, c'est qu'il y a des exemples que les hommes qu'on maltraite ainsi n'en sont pas morts; témoin le fait que nous raconte *Lafiteau:* « J'ai vu, dit-il, au Canada la femme » d'un François; cette malheureuse, après avoir » essuyé ce cruel traitement, a eu, non seulement » la force de survivre; mais s'est même, après une » parfaite guérison, très-bien portée dans la suite.

X I.

Vieillards & malades mis à mort.

Les Pagœi, nation indienne, tuoient les vieillards & les personnes infirmes, & les mangeoient.

Les plus anciens habitans de la Sardaigne dont

L'opération eſt ſi douloureuſe, que ſi on ne la ſuſpendoit pas de temps en temps, elle ſeroit capable de cauſer la mort; auſſi emploient-ils pluſieurs mois à ce travail, & quelquefois une année entiere: ils viennent pendant ce temps-là ſe mettre tous les jours à la torture, & cela, pour ſe donner un air de diſtinction; car il n'eſt pas permis indifféremment à toutes ſortes de perſonnes de porter ces traits de magnificence: ce privilege ne s'accorde qu'à ceux qui, au jugement des Notables de la Bourgade, ont ſurpaſſé les autres à la courſe ou à la chaſſe.

Dans la petite Iſle de Meangie, qui n'eſt pas loin de Mindanao, tout le monde, hommes & femmes, en ſe faiſant des piqures ſur la peau, repréſentent des figures dont ils tracent le deſſin d'après un modele qu'ils ont devant eux: ils inſerent dans ces écorchures de la gomme pilée; & ils mettent pardeſſus un baume qui les conſolide. On prendroit leur viſage pour un ouvrage de marqueterie.

Guillaume Dampierre raconte qu'ayant à bord de ſon vaiſſeau un Prince de Meangie dont la figure étoit ainſi chamarrée, il fut ſurpris de la beauté de cette peinture, de la fineſſe des raies délicatement terminées, & du deſſin des fleurs & des feuilles qui la compoſoient.

Telle eſt encore la parure des Africains. Les

femmes qui habitent aux environs de Tunis se décorent, suivant *Milady Montague*, le visage, le col, les bras & les épaules, en se faisant imprimer, ou pour mieux dire, incruster sur la peau des fleurs, des étoiles & toutes sortes d'autres figures : après s'être piqué & taillé la peau, ils injectent dans les coupures de la poudre à canon, afin que la plaie en se cicatrisant conserve des traces ineffaçables.

C'est par la même envie de plaire, que, près de la riviere de Gambra, les femmes se gravent de gaieté de cœur, avec la pointe d'une aiguille brûlante, différentes figures sur la peau, au col, au sein & aux bras ; ces broderies ressemblent parfaitement aux fleurs qu'on voit sur les mouchoirs de soie, & elles restent pour la vie.

Dans le Royaume de Widah, lorsqu'on initie des jeunes filles au culte du grand Serpent, qui est le Fetische, ou la principale divinité de ces contrées, on leur fait avec une lancette de fer des incisions dans la peau qui représentent différens dessins de fleurs ou d'animaux, & principalement des serpens.

Rien sans doute ne démontre mieux que la beauté est souvent l'effet de la convention ; car de même que chez nous, les femmes croient relever l'éclat de leur teint par le secours de

couleurs empruntées, les filles de Widah s'imaginent rehausser leurs graces naturelles en se tailladant la peau; elle ressemble alors à du satin noir tissu de fleurs rousses, & cet ornement est en si grande vénération dans ce pays-là, qu'il est la marque distinctive des filles vouées & consacrées au service du grand Serpent.

Passons maintenant aux usages de parure pratiqués chez les Américains. Les Sauvages du détroit de Daria se piquent la peau de la même maniere que ceux de l'Ancien-Continent; ils s'esquissent sur la peau du visage, dit le Chirurgien *Wafer*, avec un pinceau, les premiers traits des figures qu'ils ont envie de peindre; après quoi, en suivant exactement les traces du dessin, ils se crevassent la peau avec des épines jusqu'à ce que le sang coule; ils appliquent aussi-tôt sur chaque partie, selon qu'elle doit être différemment enluminée, les couleurs qu'ils ont choisies; il n'est plus possible de les effacer.

Selon le rapport de M. de *Bougainville*, les habitans de l'Isle Otahiti ou Utahiti, hommes & femmes, se peignent le dessous des hanches avec une couleur très-foncée, qui est ineffaçable.

Selon le rapport de MM. *Cook*, *Banks* & *Solander*, les habitans de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande se frottent tellement le corps

avec des drogues, que leur peau a la couleur de la ſuie de cheminée; ils portent, comme une parure, ſur leurs nez percés, des petits chiffons, des os de poiſſon de la longueur de cinq à ſix pouces, & font uſage de pendans d'oreille de la même matiere.

Cette mode a pénétré très-avant dans l'Amérique ſeptentrionale; elle eſt uſitée en Floride, en Virginie, dans la Louiſiane, au Canada, & même plus loin encore dans le Nord, juſques dans la région glacée du Groënland. Les femmes de ce pays, dit *Anderſon*, ſe couſent entre les yeux & ſur les joues, au menton & aux oreilles, toutes ſortes de petites figures entre la peau & la chair; les traces noires reſtent toujours: elles ſe ſervent, pour ſe coudre ainſi la peau, d'un fil d'archal aſſez fort, qu'elles paſſent à la ſuie de leur lampe: quand les chairs ſont tout-à-fait repriſes, ces coutures cicatriſées reſſemblent aux figures que ſe font faire ſur les bras les pélerins qui vont viſiter le ſaint Sépulcre de Jéruſalem.

plusieurs systêmes pour en faire goûter le prix aux peuples. Les uns croyoient entrer, à l'instant de la mort, dans une vie meilleure, dans laquelle ils rempliroient les mêmes fonctions qu'ils avoient remplies ici-bas, mais dans un état plus parfait; les autres croyoient à la Métempsycose, qui n'étoit qu'un développement confus de l'idée innée de la résurrection, idée qui fit naître à Platon l'opinion que le supplice des méchans devoit consister dans la séparation de leur ame d'avec leur corps, parce que, selon lui, les hommes avoient dès le commencement été destinés à vivre éternellement par l'union intime de la même ame avec le même corps. Les Scythes établirent leur *Glysis-wall*, & les Grecs, leurs *Champs Elisées*, ou l'endroit d'une vie nouvelle & plus heureuse après la mort.

Les anciens Russes étoient dans la persuasion que s'ils mouroient dans leur pays, ils ressusciteroient au même moment dans un autre; mais dans une condition préférable.

Les Turcs croient à une meilleure vie à venir, dans laquelle ils seront récompensés à proportion de leurs bonnes actions, par la jouissance d'un certain nombre de belles femmes.

Cette idée de la mort, à laquelle on joignoit toujours l'idée d'une vie meilleure, accompagnée de plus d'aisance & de commodités, portoit sans

qui est un vrai contre-sens : car il est question d'un ennemi qui avoit été tué dans la bataille, & dont on avoit écorché le crâne. Or, les Scythes, lorsqu'ils s'acquittoient d'une aussi barbare cérémonie, & qu'ils avoient arraché la peau de la tête, ils la nettoyoient avec une côte de bœuf, & après en avoir ôté la chair qui y étoit attachée, ils préparoient cette peau comme les pelletiers préparent les fourrures pour les rendre durables ; & c'est là précisément ce que les Grecs entendoient par le mot Σαρχιζειν, ou Σαρχαζειν. Ces trophées étoient communs chez les Scythes : quand le Chef de leurs ennemis avoit été tué dans la bataille, le vainqueur se faisoit faire un gobelet du crâne du vaincu ; c'est même delà que dérive le mot de *skal* dont les Suédois se servent encore aujourd'hui en buvant à la santé de quelqu'un : tel est aussi le trait que *Nestor*, historien russe très-estimé, nous raconte de Swætoslaw : celui-ci ayant été attaqué par Cur, Prince des Petscheneges, le défit, le tua, & fit faire du crâne de ce malheureux Prince une coupe dans laquelle il se faisoit servir à boire.

C'est ainsi qu'Alboin, Roi des Lombards, ayant tué dans un combat le Roi des Gepides, & s'étant fait faire de son crâne une coupe, eut la cruauté de boire dedans à la santé de son épouse

jetté une piece de monnoie dans le sein, & ne lui eût proposé de l'emmener à l'écart, ce qui ne souffroit aucune difficulté. Les belles, élégantes dans leur parure, séduisantes par leurs gestes voluptueux, étoient bientôt en liberté : les autres restoient souvent une année entiere, & même jusqu'à la troisieme année, sans trouver un homme charitable qui les mît en état de grace.

Le Prophete *Baruck*, historien plus ancien qu'*Hérodote*, ajoute à ce sujet que celles qui quittoient leurs places les premieres, méprisoient leurs compagnes, qui restoient abandonnées & isolées comme des personnes indignes qu'on leur déliât la ceinture. Tout ce que ce Prophete & *Hérodote* rapportent là-dessus est amplement confirmé par *Strabon*.

Ce Géographe s'exprime ainsi à ce sujet, *l.* 12 : « Les Medes & les Arméniens observent avec soin » les cérémonies sacrées des Perses : les Arméniens » adorent sur-tout Anaïtis, & lui ont élevé divers » Temples, en particulier dans l'Acilisene. Ils y » entretiennent nombre de personnes des deux sexes » pour son service, ce qui n'est pas étonnant : » ce qui l'est, c'est que les personnes les plus dis- » tinguées de la nation lui consacrent leurs filles » encore vierges ; & c'est une loi parmi eux, » qu'elles ne se marient qu'après s'être long-temps

» prostituées à l'honneur de la Déesse, & per-
» sonne ne dédaigne leur alliance.

Dans le Royaume de Tibet, il est d'usage de ne jamais prendre pour femme une fille qui ait encore sa virginité; il est même du bel usage que les meres, avant de marier leurs filles, les offrent aux étrangers pour vivre avec elles pendant le temps de leur séjour.

Après que la fille a pris congé de son amant, elle le prie de lui faire quelque présent pour se souvenir de lui, & du temps qu'ils ont passé ensemble, & elle le porte sur elle comme un ornement. Celles qui sont chargées de pareils ornemens sont toujours les plus estimées; on les préfere à toutes les autres. *Marc Paul* en parle dans sa relation des pays orientaux.

La même chose se pratique de la même maniere & avec les mêmes circonstances chez les Kamtschadales.

Cet usage singulier subsiste, au rapport de *Rennefort*, chez les habitans de l'Isle Madagascar.

M. *Gerber*, ci-devant Colonel d'Artillerie au service de l'Impératrice de Russie, nous a dit la même chose à l'égard des Taulistaniens.

En Amérique, & principalement au Brésil, les filles profitent volontiers, avant qu'elles soient engagées dans les liens du mariage, de ce privi-

lege de galanterie qui favoriſe l'incontinence des voyageurs; c'eſt avec toute la vivacité qu'inſpire la nouveauté des plaiſirs, & même ſans témoigner la moindre honte, qu'elles s'abandonnent à tout homme qui ſe préſente: leurs parens mêmes les offrent au premier venu avec empreſſement; de ſorte que, ſelon le rapport de *Lery*, il n'y en a pas une ſeule qui ſoit vierge en ſe mariant; du moins ſont-elles là-deſſus de la meilleure foi du monde.

Les Sauvages de Quito ont aſſez de ſimplicité pour s'imaginer que ſi la perſonne qu'ils ſe propoſent de prendre pour femme n'a pas été aimée par d'autres, c'eſt apparemment parce qu'elle eſt ſans mérite: cette raiſon leur paroît convaincante; ils ne ſuppoſent pas d'autre gardien à la vertu des femmes, que la laideur ou le défaut d'amabilité. Cependant il faut dire, à la louange de ces Américaines, que, malgré le défaut de leur éducation, auſſi-tôt qu'elles ſont mariées, elles renoncent, dès le moment même, à tout commerce de galanterie, & à toutes les anciennes liaiſons qu'elles avoient formées dans le ſein d'un libertinage autoriſé par l'uſage général.

Les Loix qui en Amérique ſe taiſent ſur les égaremens de la jeuneſſe, & ſur les mœurs des perſonnes libres, parce qu'elles les regardent

comme de peu de conséquence, deviennent plus séveres lorsqu'il s'agit d'un engagement sérieux; & elles élevent leur voix, en dictant sans rémission la peine de mort contre la femme qui commet un adultere. Cette punition capitale étoit écrite de la même maniere dans les loix des anciens Scythes; cependant ce retour vers la sagesse n'a pas lieu chez tous les peuples. *Lacroze* dit que dans le Royaume de Batimena, situé sur la côte de Malabar, non loin du Cap Camorin, il n'y a point de femme, de quelque qualité qu'elle soit, qui ne soit obligée, sous peine de mort, de céder aux instances de quiconque la desire; & quand un homme ose faire à une femme les propositions les moins délicates, si celle-ci lui refuse ses faveurs, l'homme est en droit de la tuer sur le champ, & ce crime, autorisé par la Loi, n'est sujet à aucune punition.

M. *Muller*, Garde des Archives de la Cour de Russie & Conseiller d'État, rapporte que la même prostitution est en usage chez les Tschutsches.

Regnard, dans ses relations amusantes, dit la même chose des Lapons. Joannes Tornœus, un de leurs Pasteurs, étant persécuté par un de ses Paroissiens, qui le conjuroit de lui faire l'honneur de coucher avec sa femme, & lui offroit encore six cens écus pardessus le marché, hésita quelque temps; mais il trouva enfin qu'il valoit encore

mieux gagner son argent par charité, que de le désespérer.

A Cumana, province de l'Amérique méridionale, & principalement à Terre-ferme, une femme n'étoit point du tout regardée comme une prostituée, quand, par ordre & du consentement de son mari, elle alloit coucher avec un autre homme; mais dès qu'elle le faisoit sans son aveu & sans l'avoir prévenu, il avoit droit de la tuer.

On pourroit croire qu'en rapportant des anecdotes si contraires à nos mœurs, on les a inventées à plaisir pour en amuser le public, ou pour en imposer; mais ce sont des faits rapportés par les Écrivains anciens & nouveaux, ecclésiastiques & séculiers, par des Écrivains enfin qui ont été témoins de ces faits.

XIII.

Essai préliminaire avant le mariage.

L'usage dont nous allons rendre compte differe peu des précédens : il s'agit de la coutume qui existe chez quelques peuples sauvages, de faire coucher ensemble les jeunes personnes des deux sexes, pour savoir s'ils se conviendront ou non. Quelqu'extraordinaires que doivent nous paroître

ces essais préliminaires pour le mariage, en ce qu'ils choquent la chasteté de nos mœurs; néanmoins les peuples qui les ont adoptés, les ont cru susceptibles de contribuer au bonheur de l'union conjugale. Voici quelle a sans doute été leur maniere de raisonner : Le mariage, ont-ils dit, étant un engagement sérieux, il faut, pour le bonheur des époux, que le goût plutôt que la nécessité, que les réflexions plutôt que le desir d'une jouissance incertaine, décident de leur choix; ils n'ont donc pas voulu gêner l'inclination des filles, ni les contraindre à acheter, pour une nuit passée quelquefois dans l'indifférence, un désespoir sans retour, & des chagrins sans consolation.

C'est sur ce systême qu'est fondée, selon toute vraisemblance, la conduite des Africains du Congo. Ces Sauvages sont dans l'habitude de faire coucher ensemble les jeunes fiancés, pour voir s'il regne entr'eux une véritable union. Se conviennent-ils, on les marie : si au contraire, après avoir passé la nuit l'un avec l'autre, ils ne se trouvent pas bien ensemble, & que l'on apperçoive entr'eux quelque germe de mésintelligence, alors ils sont aussi libres de se séparer, que s'ils ne s'étoient jamais vus.

Il paroît, d'après ce qu'*Ulloa* nous raconte du Quito, province du Pérou, qu'il en est de même dans certaines contrées de l'Amérique.

Cette coutume a existé autrefois dans les Isles Britanniques, & l'on trouve encore aujourd'hui des traces de cet usage dans plusieurs endroits de l'Irlande & de l'Ecosse; & dans d'autres contrées de l'Europe, il ne s'est aboli que par l'augmentation des lumieres dont jouit ce siecle.

XIV.

Adoration du feu sacré & du soleil.

Le feu, par sa chaleur, par sa splendeur, par la vertu qu'il a de purifier les corps, a dû donner une grande idée de l'Etre Suprême, & être employé dans le culte qu'on lui rendoit. Dieu, pour se rapprocher en quelque sorte de nous, dit l'Écriture, a bien voulu adopter les usages reçus parmi les hommes, & se prêter à nos idées. Elle le compare au feu, & elle dit qu'il apparut sous la figure de cet élément à Moyse, à Daniel, aux Apôtres, &c.

L'usage du feu dans les cérémonies de religion subsistoit avant la Loi de Moyse, & même avant Abraham, parmi les Chaldéens; les Rabins prétendent du moins que les habitans d'Ur en Chaldée jetterent Abraham dans le feu, sur son refus de l'adorer, & que Dieu le délivra par un miracle.

Les Hébreux désignoient l'astre qui nous éclaire par

par l'expreſſion de *ſerviteur*, eu égard à la majeſté de Dieu, qu'ils mettoient au-deſſus de tout.

La même dénomination s'étoit introduite chez les anciens Scythes, qui appelloient le ſoleil *Suen* & *Sun*, ce qui ſignifie en effet *ſerviteur* ou *fils*. Ils avoient le ſoleil, ainſi que le feu, en grande vénération.

Dans l'ancien temps, les Juifs ſe ſervoient du feu ſacré, lorſqu'ils offroient leurs ſacrifices à Dieu.

Les Scythes pratiquoient la même choſe ; ils avoient dans leurs temples, aux pieds de leur Divinité, un autel de fer ou d'un autre métal, ſur lequel brûloit le feu ſacré ; & ils entretenoient des Veſtales qui veilloient à ce que ce feu ne s'éteignît jamais. Si par hazard ce malheur leur arrivoit, elles n'oſoient point ranimer ce feu comme un feu ordinaire ; il falloit qu'elles frottaſſent deux morceaux de bois l'un contre l'autre, juſqu'à ce que les étincelles produites par le frottement l'euſſent renouvellé.

Les Grecs, auſſi-bien que les Romains, obligeoient les Veſtales à entretenir le feu ſacré, ſous peine d'être rigoureuſement punies, ſi elles le laiſſoient éteindre : on exigeoit d'elles de très-grandes vertus pour ce miniſtere ſacré, & on les puniſſoit de mort, lorſqu'elles étoient convaincues d'avoir perdu leur virginité. A Rome, on creuſoit

une grande fosse auprès de la porte Colline ; & on y plaçoit un lit, une lampe allumée, du pain, de l'eau, du lait & de l'huile. Ils auroient cru commettre une abomination de laisser mourir de faim une personne consacrée au culte des Dieux, comme si le supplice auquel ils la condamnoient n'eût pas été aussi rigoureux. On renfermoit ensuite la Vestale en grand silence & avec toutes les marques de la tristesse la plus profonde, dans une litiere bien close, afin que le peuple n'entendît pas les cris qu'elle poussoit. Arrivés à l'endroit, le grand Pontife adressoit des prieres au Ciel ; on finissoit par faire descendre, au moyen d'une échelle, la coupable dans ce sépulcre, qu'on combloit avec précipitation.

On sait que les Grecs avoient des pyrophores ou *porte-feux* qui marchoient à la tête de l'armée, & qui tenoient dans leurs mains des vases remplis de feu, comme le symbole d'une chose sacrée. Ils étoient si respectés, que c'eût été un grand crime, même aux ennemis, de les attaquer.

Cette extrême vénération pour le feu a existé de tout temps chez les anciens Orientaux ; mais les peuples qui ont porté le plus loin cet hommage sont sans contredit les Guebres. On sait que cette nombreuse nation est originaire des anciens Persans. Ces peuples qui se sont dispersés dans

preſque toute l'Aſie, s'appellent aux Indes, d'après leur ancien nom, *Parſis*; mais en Perſe, on les nomme *Guebran*, mot arabe, qui veut dire infidele. Les Arabes attribuent en effet ce ſurnom à tous ceux qui ne ſont pas de leur ſecte, ſans en excepter les Chrétiens.

Les Guebres ont formé des établiſſemens dans diverſes Provinces de la Perſe, dans la Caramanie déſerte & vers le Golfe Perſique; mais en beaucoup plus grand nombre dans la province de Kerman & dans la ville de Yeſd. Comme c'eſt-là leur demeure fixe, on en a tiré des Colonies pour les diſtribuer dans d'autres villes de la Parthide, aujourd'hui la Perſe, & Iſpahan en a reçu dans ſon enceinte une partie conſidérable.

Les émigrans qui ont paſſé aux Indes ſe ſont répandus vers le fleuve Indus & dans la province de Guzurate; il ſe trouve une de leurs Colonies à Surate, ville que le commerce a rendue célebre parmi les Européens.

Les Guebres prétendent devoir leur religion à Zoroaſtre, dont ils honorent la mémoire; ils prétendent qu'il reçut du Ciel un Livre où étoient écrites la Religion & les Loix qu'il leur enſeigna; ils ajoutent qu'il leur a été donné un ſupplément de ce Livre ſacré par le ſecond Zoroaſtre, qui a vécu entre le commencement du regne de Cyrus

& la fin du regne de Darius, fils d'Hyſdaſpe, environ ſix cens ans après le premier Zoroaſtre. C'eſt par un des principes de cette religion qu'ils ont une vénération ſi profonde pour le feu, qu'ils en entretiennent toujours dans pluſieurs grandes villes des Indes, mais principalement à Baku. A dix lieues de cette ville s'élevent pluſieurs temples de pierre; entre ces temples, tous autrefois deſtinés au même uſage, il y en a un plus remarquable que tous les autres dans lequel, à côté de l'autel, on a pratiqué un tuyau de trois pieds de haut, duquel ſort continuellement une flamme bleue. Les Indiens prétendent que ce feu ſe trouve là depuis le déluge, & ſe perſuadent qu'il ne s'éteindra qu'à la fin des ſiecles. C'eſt pour voir ce fameux temple que les pélerins viennent s'y rendre de toutes parts, ſoit pour mériter le pardon de leurs propres péchés, ſoit pour obtenir l'expiation de ceux des autres. Ce feu n'eſt cependant pas le ſeul qu'on entretienne dans l'Empire; on en trouve encore dans les Indes quantité d'autres qui ont leurs temples particuliers.

Les Natſchès de la Louiſiane, qui adorent le ſoleil de la même maniere que les anciens Perſans & que tous les autres peuples qui s'étendent de la Perſe juſqu'à la mer de Tatarie; les Natſchès, dis-je, ont auſſi des temples deſtinés au feu ſacré,

dans lesquels ils laissent des gardiens chargés de l'entretenir.

Le grand Chef des Natschès prend toujours la qualité de Frere du Soleil : tous les matins il honore de sa présence le lever de son frere aîné, & le salue par plusieurs hurlemens dès qu'il paroît sur l'horison ; ensuite il donne ordre qu'on allume son calumet, c'est-à-dire, sa pipe, & il lui fait une offrande des trois premieres gorgées qu'il respire.

Les Mexicains & les Péruviens avoient aussi des Vestales chargées expressément d'entretenir le feu sacré dans les temples, ainsi que l'attestent les Auteurs de l'Histoire universelle de l'Amérique, *tom.* 1, *p.* 81. Manco Capac leur ordonna d'adorer le soleil ; il lui bâtit des temples, & abolit les sacrifices humains, même les sacrifices des animaux.

X V.

SCHAMANS, Prêtres ou Sorciers, honorés comme Prophetes chez certains peuples.

Le nom de *Schaman*, selon l'interprétation qu'en donne *Kæmpfer*, signifie *un homme sans passions*. Les Chinois l'expliquent à-peu-près de

même, en disant que c'est un homme qui sait appaiser ses passions.

Les anciens Mongoles & les Tatares donnoient ce nom à celui qui, parmi eux, faisoit l'office de Prêtre. Voyez l'*Histoire de la Dynastie des Mongous, par le Pere Gaubil*, pag. 143.

Strabon, liv. 15, fait déja, de son temps, mention de ces Schamans, qu'il appelle *Germanes*.

Les Bactriens, selon ce que nous apprend *Bayer*, dans son Histoire de la Bactriane, s'en sont également servis; ils les appelloient Σαρμαναῖ. Les Malabares avoient autrefois leurs Schamans; ils prétendoient que c'étoit d'eux que leurs *Tamuli* ou leurs Lettrés avoient reçu tous leurs principes de Philosophie. Voyez l'*Histoire des Missions aux Indes Orientales*, pag. 1, chap. 5, §. 5.

Les Indiens modernes conservent encore les livres composés par leurs Schamans; ils les lisent assidument; & la vénération qu'ils y attachent, fait qu'ils les gardent & les citent avec autant de soin que nous conservons les écrits des anciens Auteurs Grecs & Romains.

Il n'y a pas jusqu'aux Grecs, qui, selon le témoignage de *Clément d'Alexandrie*, n'aient eu des Schamans chez eux.

Les Bratzki ou Burattes, les Jakutes, les

Kamtſchadales, & enfin la plus grande partie des peuples de la Sibérie, ont encore de nos jours des Schamans, qui font le métier des Prêtres; ils prétendent avoir une communication avec les Dieux, & ſe vantent d'avoir, par le ſecours de l'inſpiration divine, le don de prophétie, & celui de guérir les malades.

Quand ils ſe livrent à l'enthouſiaſme divinatoire, ils ſe revêtent de cornes & d'un manteau de cuir, chargé d'une infinité de pieces de fer contournées ſous toute ſorte de formes & d'hieroglyphes. Ainſi vêtus, ils font des grimaces affreuſes, ſautent en l'air, prennent des attitudes de toute eſpece, en faiſant un bruit terrible avec les chaînes de fer dont ils s'entourent le corps. Après avoir préludé par toutes ces contorſions, ils prennent leur tambour magique, ſur lequel ils frappent ſans diſcontinuer, en diſant qu'ils appellent les Dieux à leur aide. A meſure qu'ils battent la caiſſe avec plus de force, ils redoublent leurs grimaces. Après que cette eſpece de frénéſie a duré fort long-temps, ils tombent tout-à-coup & ſi lourdement, qu'on croiroit qu'ils ſont morts ſubitement, ou du moins qu'ils ſont tombés en léthargie; mais peu-à-peu ils reprennent leurs ſens, & faiſant comme s'ils ſe réveilloient d'un profond aſſoupiſſement, ils répondent du

mieux qu'ils peuvent, aux questions qu'on leur a faites.

La Secte de *Tay-bou-to-nr*, au Tunkin, a une espece de Schamans, qui prétendent avoir, de la même maniere que ceux de Sibérie, l'heureux secret de guérir toutes sortes de maladies.

Les Esquimaux, les Groënlandois & les Lapons, ont aussi des Schamans, qui se glorifient de posséder les mêmes privileges.

Les Schamans du Brésil passent pour être supérieurs à tous les autres, dans les talens de la magie ; une de leurs cérémonies consiste à souffler sur ceux qui dansent autour d'eux, plusieurs gorgées de tabac, en leur disant : prenez & recevez l'esprit de force, avec lequel vous vaincrez tous vos ennemis.

Finissons par une anecdote que *Wafer* rapporte sur les *Pawaweres*, peuples du détroit de Daria, & qui se trouve dans les Voyages de Dampierre autour du Monde, tom. 3, pag. 236. Des pirates Anglois ayant demandé un jour aux Pawaweres s'il arriveroit bientôt des vaisseaux Européens, les Magiciens des Pawaweres, après beaucoup de grimaces, de contorsions & de postures burlesques, commencerent à faire un bruit épouvantable, en frappant les uns contre les autres, des pierres, des coquilles & des os de dif-

férens animaux; ensuite, après bien du tintamarre, ils devinrent tout-à-coup tranquilles, & tombant, pour ainsi dire, évanouis, ils resterent en cet état comme morts, jusqu'à ce que revenant un peu à eux, ils se releverent, & déja toute l'assemblée croyoit qu'on alloit entendre prononcer l'oracle. Cependant les sorciers voyant que leur génie familier ne vouloit point encore leur faire la réponse qu'ils desiroient, recommencerent à faire des contorsions de possédés, briserent tout, jetterent tous les meubles hors de la cabane, & après mille évocations, voyant que la réponse n'arrivoit pas encore, ils finirent par pousser & culbuter les hommes eux-mêmes & les pirates hors de la cabane; tout ce train ayant à la fin cessé, ils prononcerent leur oracle, & prédirent aux pirates que dans dix jours ils appercevroient deux vaisseaux, & que le matin du jour de leur arrivée, on entendroit deux coups de canon; qu'un des pirates mourroit alors, & qu'en allant à la rencontre des vaisseaux, ils perdroient un fusil. Tout ceci, si l'on en croit Wafer, arriva très-exactement & sans l'omission de la moindre circonstance.

CHAPITRE IV.

Conformité entre les Coutumes Péruviennes & celles des Chinois.

LA comparaison qui vient d'être faite entre les coutumes des Américains & celles des peuples qui ont vécu dans l'Ancien-Monde dès la plus haute antiquité, prouve que la population de l'Amérique remonte aux temps les plus reculés. Il s'agit maintenant de découvrir quels sont les peuples qui ont pu transmigrer de notre Continent dans le nouveau. C'est ce qui se développera en comparant plus particuliérement les coutumes des Américains, d'un côté avec celles des Chinois, & d'un autre avec celles des habitans de la côte occidentale de l'Afrique.

I. La forme du corps des Chinois ne leur est pas particuliere; on sait qu'ils ont les yeux petits, le nez épaté & renfoncé, les joues boursouflées, d'où il sort de gros os; ils ont la bouche large, les dents petites, peu de poil au menton, les épaules quarrées, les jambes courtes; ils ne sont pas hauts de stature; leur taille est communément de quatre pieds; ils ont le corps fort ramassé &

trapu, ce qui les rend d'une force peu commune.

Si l'on ajoute foi à ce que MM. *Cook*, *Banks* & *Solander* rapportent au sujet des habitans de la baie du Bon-Succès, située sous le 54e degré 44 minutes de latitude septentrionale, & sous le 66e degré 15 minutes de longitude occidentale, l'on trouve la même physionomie & la même stature parmi ces habitans, puisque, selon ces Voyageurs, ils ont le visage large & applati, le nez renfoncé, avec des narines fort ouvertes, de petits yeux noirs, des joues fort saillantes, une grosse & large bouche, de petites dents, des cheveux noirs & luisans qui leur descendent sur les oreilles & sur le front; du reste, ils n'ont, comme tous les Américains, presque point de barbe.

Si l'on trouve tant de ressemblance, pour le physique, entre les Chinois & les peuples qui habitent la Pointe située à l'extrémité la plus reculée du Nouveau-Monde, ou du Cap Horn, de quel poids ne sera point la conformité de leurs usages?

II. Les Péruviens connoissoient quatre grandes fêtes dans l'année: la principale, établie à Cuzko, capitale du Païs, se célebroit aussi-tôt après le

coucher du soleil ; la seconde & la troisieme se fêtoient au temps des équinoxes ; la quatrieme étoit appellée la Fête des Chevaliers, & n'avoit point de jour fixe.

Ces fêtes des Péruviens ont un singulier rapport avec celles des Chinois, tant relativement à leur nombre, qu'eu égard au temps où elles se célebroient. Indépendamment des sacrifices qui avoient lieu chez les Chinois aux deux solstices, il y en avoit deux autres aux équinoxes, savoir, à celui du printemps, pour obtenir du *Chang-Tien* qu'il bénît la culture & les semences de la terre ; & à celui d'automne, afin qu'après la récolte des fruits, & la dîme prélevée, on pût offrir en actions de graces les prémices au même Chang-Tien.

III. La maniere de compter l'année des Péruviens & des Mexicains s'accordoit parfaitement avec celle des Chinois, qui l'avoient prise eux-mêmes des Égyptiens. L'année, chez les Péruviens & les Mexicains, comprenoit, comme anciennement chez les Égyptiens, 365 jours, lesquels étoient partagés en dix-huit mois. En effet, chaque mois consistant en 20 jours, ce qui faisoit 360 jours, les 5 jours excédans étoient pour eux des jours de réjouissance, pendant lesquels ils s'abstenoient absolument de tout travail ; leur se-

maine consistoit en 13 jours, & leur siecle en 4 semaines d'années, c'est-à-dire, en 52 ans.

Cette division ou répartition de l'année est précisément la même que celle que l'on trouve chez les Chinois & les Égyptiens; voyez *l'Histoire universelle de l'Amérique*, tom. II, p. 37, & *Gerh. Vossius*, *Idolol.* l. 1, ch. 28.

IV. Les Rois du Pérou, ainsi que les Empereurs de la Chine, s'appelloient Fils du Soleil; parce qu'ils prétendoient les uns & les autres tirer leur origine de cet astre divin. Manco Capac, qui rassembla les Sauvages du Pérou épars dans les forêts, se disoit Fils du soleil, envoyé par son pere pour apprendre aux hommes à être bons & heureux. *Herrera*, dans son *Histoire de l'Amérique*, vol. III, p. 204, remarque que les Mexicains & les Péruviens reconnoissoient, avant l'arrivée des Espagnols, un Être Suprême, créateur du ciel & de la terre; qu'ils honoroient le soleil, la lune, l'étoile du matin, la terre, & qu'ils entretenoient continuellement le feu sacré devant l'autel de leurs temples les plus respectés.

Delà viennent les titres que les Chinois prodiguent à leur Empereur, lorsqu'ils l'appellent *Schun-Tien-Fou*, c'est-à-dire, celui qui a une entiere résignation à la volonté du Ciel; *Bogda-Chan*, le Chan le plus saint de tous; *Schunt-Tchou*, le saint

Empereur. Delà vient encore que dans les acclamations publiques ils s'écrient à son passage, *Wan-Sui*, vive dix mille ans (c'est-à-dire, pendant une longue suite d'années), qu'il ne périsse pas, en le comparant ainsi au soleil qui ne peut périr.

C'est delà aussi que les Américains immolerent à Saturne, sous le nom duquel on n'entendoit autre chose que le soleil (comme le prouve *Gerard Jean Vossius, de origine & progressu Idolol.* l. 2, c. 4), les plus beaux & les plus distingués d'entr'eux. Les Phéniciens n'adoroient pas seulement le soleil, mais ils lui faisoient encore les mêmes offrandes. *Porphyre* (*de abstinent. animal.*, l. 2) s'exprime ainsi : « Dans les grandes calamités, » comme des défaites, des sécheresses, des pestes, » les Phéniciens sacrifioient à Saturne d'un con- » sentement unanime tout ce qu'ils avoient de » plus cher ».

V. Dans l'enceinte de la ville de Cuzko il y avoit autrefois un arpent de terre, dont le défrichement étoit défendu à tout habitant, sous les défenses les plus expresses; il étoit particuliérement destiné pour le Monarque & sa famille, qui se réservoient l'honneur de le labourer. La femme du Monarque apprenoit aux Indiennes à filer, à tisser le coton & la laine; elle leur enseignoit tous les exercices convenables à leur sexe, & tout ce qui regarde l'économie domestique.

Les Empereurs de la Chine se réservent de même un arpent de terre, pour le labourer avec leur famille. De pareils faits prouvent qu'on n'a pas avancé de simples conjectures, en disant que les Péruviens sont des descendans des Chinois.

Il est certain que dès le commencement même de la Monarchie chinoise, il fut réglé & statué, sous Ching-Nong, que l'Empereur seroit, par les constitutions de l'État, obligé de cultiver quelques sillons, & de faire la récolte des grains qu'il offriroit en sacrifice à l'Etre Suprême, pour ennoblir en quelque sorte une profession si pénible. Ching-Nong fit aussi planter des mûriers dans l'enclos de son Palais, & y éleva des vers-à-soie, pour engager les Grands à suivre son exemple. Il obligea de même l'Impératrice & ses femmes à faire des ouvrages à l'aiguille, pour engager les Dames chinoises à se livrer à une semblable occupation: exemples qui ont été utiles à l'Empire; puisque c'est aujourd'hui une maxime générale du Gouvernement de la Chine, que l'Empereur doit labourer la terre avec sa famille, & que l'Impératrice doit filer. Si l'homme laboure les champs, disent les Chinois, la famille aura de quoi se nourrir; & si la femme file, la famille aura de quoi s'habiller. Les Empereurs d'aujourd'hui donnent encore eux-mêmes cet exemple aux hommes, afin

qu'il n'y ait perſonne qui n'eſtime l'agriculture. L'Impératrice le donne aux femmes, pour leur inſpirer le goût du travail.

VI. C'eſt pour avoir honoré par leurs mains les travaux de premiere néceſſité, & en cherchant le bonheur de leurs peuples, que les Monarques péruviens & chinois ont exercé un pouvoir abſolu dans les affaires civiles & eccléſiaſtiques : outre cela, dans les deux Empires la police étoit ſi ſage, qu'elle n'étoit ſujette à preſqu'aucune réforme; ce qui fait voir de quelle influence peut être ſur les États le bon exemple des Souverains. A la Chine, l'Empereur Tchuen-Hio joignoit déjà le Sacerdoce à la Couronne ; il régla qu'il n'y auroit que l'Empereur qui offriroit ſolemnellement des ſacrifices au Seigneur du Ciel. C'eſt ce qui s'eſt toujours obſervé, & ce qui s'obſerve encore maintenant; car l'Empereur ſeul eſt le Pontife, & a ſeul le droit d'offrir les ſacrifices dans le temple du Ciel: s'il arrive que ſon âge ou quelque maladie ne lui permette pas d'aller au temple, pour y faire les fonctions de Sacrificateur, il député un Prince ou un Grand de l'Empire pour tenir ſa place, & pour s'acquitter de ce devoir de religion.

VII. *Garcilaſſo de la Vega*, qui a écrit l'hiſtoire des Incas du Pérou, rapporte que les Eſpagnols ayant pénétré dans l'intérieur d'un temple, y trouverent

trouverent un tableau représentant un grand dragon auquel le peuple du pays rendoit hommage.

Or, on sait que l'Empire de la Chine a un dragon dans ses armes. *Trigantius* (*de expeditione apud Sinas*, l. 4, p. 38) dit : « Les Empereurs de » la Chine ont choisi un dragon pour leurs armoi» ries & pour celles de la Famille Imperiale, » à l'exclusion de toute autre ». Il est donc probable que les Péruviens auront adopté ce symbole en mémoire de leur origine.

VIII. Les Créoles du Pérou, dit *Frezier*, font un cas particulier d'un petit pied : celle qui l'a le plus petit, passe pour la beauté la plus parfaite ; & comme l'envie de plaire existe chez toutes les femmes du monde, les Péruviennes guidées par l'esprit de coquetterie, mettent de bonne heure leurs pieds à la torture dans des souliers fort étroits.

Tout le monde sait qu'à la Chine c'est un grand mérite parmi le beau sexe d'avoir le pied fort petit, & il est vraisemblable que ce sont les Chinoises qui ont introduit cette mode dans le Pérou ; car quoique *Frezier* ne parle dans ses Voyages que des Créoles, sans faire mention des Indiennes, il est certain que cette coutume existoit au Pérou avant l'arrivée des Espagnols, & qu'encore aujourd'hui on façonne leurs pieds

au moyen d'une chauſſure étroite. Les Créoles ont donc adopté cette mode des Indiens, de même que ceux-ci l'auront copiée d'après les Chinois, leurs ancêtres.

L'Impératrice *Ta-Kia*, épouſe de *Tche-Ou*, dernier Empereur de la Dynaſtie de *Chang*, fit regarder la petiteſſe des pieds comme un des plus grands agrémens du ſexe, parce que les ayant elle-même fort petits, elle les ſerroit avec des bandelettes, comme ſi elle eût affecté de ſe procurer un agrément qui étoit réellement en elle une difformité. Ce fut-là une ſorte de beauté que toutes les femmes ſe procurerent à ſon exemple; & cette opinion s'eſt tellement perpétuée, & eſt ſi fort en uſage, qu'une femme ſe rendroit mépriſable, ſi elle conſervoit à ſes pieds leur grandeur naturelle. Le vrai motif de cet uſage fut ſans doute d'obliger les femmes à la retraite & au travail.

IX. Les Américains d'aujourd'hui cultivent la terre, & habitent dans des cabanes qui ſont ouvertes & que l'on peut tranſporter où on veut. Le même uſage avoit lieu chez les Phéniciens & les Chinois. Entre une foule de témoins, il ſuffit de citer *Feſtus*: » Les cabanes Phéniciennes ſont » appellées *Mapalia*; & comme rien n'y eſt ren- » fermé ſous la clef, on donne le même nom à » ceux qui ſont ſans mœurs ou ſans frein ».

X. Les Américains portent leurs Divinités avec eux, dans leurs voyages de mer ; ils ont même la coutume de les attacher à leurs canots. Les Chinois le font encore, & les Phéniciens l'ont pratiqué de même, dans tous les temps. *Hérodote* s'exprime ainsi à ce sujet : » La statue de Vulcain » ressemble à celles des Dieux Pataiques, que les » Phéniciens mettent à la proue de leurs vaisseaux » (lisez à la poupe). *Hesychius* parlant de ces Dieux Pataiques, dit également que ce sont ceux que les Phéniciens placent à la poupe de leurs vaisseaux.

XI. Les hiéroglyphes ont été en usage chez les Egyptiens ; ils s'en servoient pour voiler au peuple les secrets de la Religion, ou pour la lui rendre plus respectable. On voit par un fragment de *Sanchoniathon*, qu'*Eusebe* nous a conservé, que les anciens hiéroglyphes des Egyptiens ne sont autre chose qu'un raffinement d'une écriture en peinture usitée parmi eux.

Cet usage d'exprimer ses pensées par des hiéroglyphes, passa des Egyptiens aux Chinois, & des Chinois aux Américains ; car du temps que les Péruviens & les Mexicains n'avoient point de caracteres alphabétiques, ils se servoient de différens chiffres & de figures, ou de marques particulieres, pour exprimer certaines choses.

La premiere fois que les Espagnols arriverent dans le Mexique, Montezuma, qui régnoit dans ces contrées, envoya au-devant d'eux un certain nombre d'Ecrivains très-experts, qui, par des figures qu'ils traçoient sur de grandes toiles de coton, marquoient exactement tout ce qu'ils avoient vu. Ces sortes de caracteres répondoient aux anciens hiéroglyphes; chaque figure signifioit un ou plusieurs mots.

Que ceci soit un fait incontestable, c'est ce que prouvent les temps postérieurs; car lorsque les Mexiçains, après l'invasion des Espagnols, eurent embrassé la foi Chrétienne, ils exprimerent encore par des figures nos principales prieres. Pour rendre par exemple ces paroles, *je me confesse*, ils peignoient un Indien à genoux devant un Religieux. Pour exprimer *à Dieu tout-puissant*, ils dessinoient trois têtes ornées de couronnes. Le visage rayonnant d'une femme, qui tient un enfant dans ses bras, représentoit la Sainte Vierge. Saint Pierre & Saint Paul étoient caractérisés par deux têtes couronnées, & accompagnées, l'une d'une épée, & l'autre de deux clefs. Voyez *Essai sur les Hiéroglyphes des Egyptiens*, du Docteur *Warburthon*. D'ailleurs les Mexicains & les Péruviens employoient anciennement encore un autre moyen pour suppléer à l'écriture; ils se servoient

principalement de leurs *Quipos*. Le mot *Quipu* ſignifie littéralement un *nœud*, & dans un ſens plus étendu, un *compte*, un *détail*, ou l'abrégé de quelque choſe.

On trouve encore la même coutume chez les *Bratyki* ou Burattes, peuple de la Sibérie, voiſin des Chinois; ils n'ont point d'alphabet, & leur ignorance eſt telle, qu'incapables d'écrire, ils ne peuvent ſe tirer d'affaire qu'en exigeant des voyageurs qui paſſent par leur pays, l'exhibition de leurs paſſeports, ſous le ſceau deſquels il ſe trouve des cordelettes, ſur leſquelles ils font autant de nœuds que les voyageurs doivent avoir de chevaux. Encore une remarque au ſujet des *Quipos*. Les Péruviens s'en ſervoient pour compter le nombre d'habitans, leur âge, leur famille, les droits annuels qu'ils payoient à leurs Incas, l'état des troupes, la liſte des naiſſances & des morts, &c. Mais ces *Quipos* ne portoient point par eux-mêmes une ſignification intrinſeque; on ne pouvoit pas s'en ſervir comme de l'alphabet, dont chaque lettre a une acception invariable. Il eſt vrai qu'on pouvoit entretenir, par leur moyen, une correſpondance exacte; mais il falloit à chaque fois convenir de la ſignification qu'on donnoit aux fils de telle ou telle couleur, car le ſens qu'on leur attribuoit étoit abſolument arbitraire. Ainſi,

par exemple, lorſqu'un Inca envoyoit un Ambaſſadeur à un autre Souverain, hors de ſon pays, celui-ci pouvoit ſans doute comprendre l'intention de l'Inca, parce qu'auparavant le Miniſtre Péruvien lui en donnoit l'explication, ou parce qu'il avoit déja la clef de l'énigme. Les Quipos ne purent donc jamais ſervir à tranſmettre à la poſtérité l'hiſtoire du pays. Auſſi *Garcilaſſo de la Vega*, qui deſcendoit en ligne directe des Incas, & qui nous a le premier atteſté l'uſage de ces nœuds de différentes couleurs, ne nous en parle-t-il pas d'après l'hiſtoire de ſa nation, mais d'après la tradition verbale de ſes ancêtres.

Les Quipos forment encore un objet de reſſemblance entre les Péruviens & les Chinois; car avant que les Chinois ſe fuſſent ſervis de leurs chiffres d'aujourd'hui, ils employoient auſſi des nœuds pour exprimer leurs volontés, & faire paſſer leurs intentions juſques dans les contrées les plus éloignées (1).

(1) Si je n'étois pas ſcrupuleux dans le choix des témoignages des faits hiſtoriques que je rapporte, je pourrois ajouter ici un point de comparaiſon du plus grand poids; mais, en premier lieu, une ſeule perſonne a été témoin du fait; en ſecond lieu, aucun autre Écrivain n'en a jamais parlé. Cependant comme il m'a été rapporté par

Je crois qu'il est difficile de contester le rapport qui résulte de ces comparaisons, & les conséquences que l'on en peut tirer ; cependant je rassemblerai encore de nouvelles preuves, pour ne laisser aucun doute à cet égard. Si l'Etre suprême n'a pas créé un premier homme dans

---

un témoin oculaire, je crois devoir en faire mention, parce que ce fait pourra servir à diriger les recherches de quelques curieux.

Pendant mon séjour en Russie, je reçus la visite d'un Officier françois qui avoit parcouru les Indes orientales & occidentales. Entre plusieurs autres curiosités, il apperçut dans mon appartement différentes petites idoles telles qu'on en voit au Tangut & à la Chine, & il me demanda par quelle voie ces idoles américaines m'étoient parvenues ; je lui répondis qu'elles ne venoient point de l'Amérique, mais du Tangut & de la Chine. Je les avois regardées, repliqua-t-il, comme américaines, parce que, dans une expédition que je fis autrefois dans ce Continent, j'eus le bonheur de découvrir sous terre une quantité considérable d'idoles qui étoient de la même structure, & avoient la même conformation de visage. Je les ai conservées long-temps comme une très-grande curiosité, espérant que, de retour dans ma patrie, je pourrois les vendre à très-haut prix ; mais me trouvant un jour dans la nécessité, je les vendis à un Espagnol, qui m'en paya une somme assez considérable.

S'il étoit possible d'ajouter une foi entiere à ce rapport, ce seroit une preuve déterminante en faveur de mon opi-

chaque partie du monde, mais un seul dans tout l'univers ; si ce premier homme a demeuré en Asie, & si sa postérité s'est étendue au-delà de l'Asie, pour aller peupler les autres parties de la terre, il ne seroit pas étonnant que les Péruviens eussent tiré leur origine d'anciens peuples Asiatiques, tels que les Chinois ; & après avoir montré la ressemblance de ces deux Nations, il ne s'agiroit plus que d'examiner comment les Chinois ont osé affronter les mers, & entreprendre un aussi long trajet.

Je conviens que leurs Colonies ont pu l'entreprendre par la mer Pacifique, & que les Chinois en s'ouvrant un passage par cette mer, ont pu ne devoir qu'au hasard le bonheur d'aborder aux côtes de l'Amérique ; mais je crois aussi qu'ils n'ont pas fait ce trajet sans s'arrêter, & qu'ils ont au contraire rencontré sur leur chemin des Isles où ils ont eu le temps de se reposer, & de rafraî-

---

nion, que les Américains sont des descendans des Chinois ; mais comme il seroit hazardeux de s'en tenir à ce seul témoignage, j'attendrai, pour y ajouter une croyance entiere, que les Écrivains espagnols nous aient donné un recueil des curiosités & des antiquités de l'Amérique ; ou que le possesseur actuel des idoles dont j'ai parlé ci-dessus, ait déterminé à quel peuple on peut en attribuer l'invention.

chir leurs équipages. Mais, dira-t-on, les vaiſſeaux des Chinois étoient trop foibles pour ſoutenir un voyage auſſi fatigant par ſa longueur. Je répondrai à cela, que cette hypotheſe n'eſt pas généralement vraie, comme je l'ai déja prouvé; mais d'ailleurs, ſuppoſé même que cela fût, ſi les Chinois ont fait, comme il eſt à croire, ce voyage à petites journées, leurs vaiſſeaux auront pu ſoutenir la traverſée juſqu'à ſon terme. Les payſans Ruſſes des environs de Jakuzk ont bien pu pénétrer, avec leurs miſérables canots, par la Lena, la mer Glaciale, & le cap Tſchukozkoi, juſqu'à l'embouchure du fleuve Anadir, en ſe pourvoyant, chemin faiſant, des vivres néceſſaires pour continuer leur route. Or ſi des gens peu exercés dans le pilotage, ont pu faire ce chemin périlleux, pourquoi les Chinois n'auroient-ils pas entrepris une courſe, il eſt vrai, beaucoup plus longue, mais auſſi bien moins dangereuſe? D'où ſont venus les habitans qu'on a trouvés ſur les Iſles découvertes ſous Philippe II, Roi d'Eſpagne, auxquelles on a donné fort mal-à-propos le nom d'Iſles de Salomon? Voudroit-on que les Américains y aient tranſporté des colonies, eux qui n'ont jamais eu de vaiſſeaux? Ce ſont donc, au contraire, comme on n'en peut douter, les Chinois, qui ſe ſont tranſportés juſques-là, & en

ce cas-là, on ne pourra plus faire d'objections sur la longueur du chemin, & sur l'énorme distance qui sépare la Chine de l'Amérique.

Il paroît constant qu'outre le Pérou, les Chinois ont encore peuplé d'autres parties de l'Amérique. Un Auteur bien estimable, qui s'est acquis une réputation bien méritée par ses recherches pénibles sur la littérature & l'histoire des peuples orientaux, M. *de Guignes*, en un mot, vient à l'appui de ce sentiment, & prouve par des faits incontestables que les Chinois avoient établi un commerce florissant dans l'Amérique septentrionale, dès l'an 458 de l'ere chrétienne, & que le centre de leur commerce subsistoit principalement dans la partie située vers le nord-ouest de la Californie : voyez son livre intitulé *Remarques géographiques & critiques sur la position des contrées de l'Asie & de l'Amérique septentrionale.* MM. *Engel* & *Robert de Vaugondy*, avantageusement connus dans la république des lettres, se réunissent pour cette opinion, & nomment ce pays *Quivira.*

En consultant les annales de la Sibérie, nous voyons qu'avant la découverte qu'en fit l'Ataman des Cosaques, Jermak, fils de Timothée, dans l'année 7092, selon le calcul des Russes, ou en 1583 de l'ere chrétienne, elle étoit habitée par

différens peuples idolâtres qui étoient soumis à un Roi nommé Kuczium, dont la domination s'étendoit sur toute la Sibérie, jusqu'à la mer Glaciale, compris le Kamtschatka. Ce Roi dépendoit du Royaume de Tibet, & reconnoissoit avec ce Royaume la suzeraineté de l'Empereur de la Chine. Le peuple connu aujourd'hui sous le nom de Kalmaks, formoit une grande partie de ses sujets, ce qui se manifeste par la réponse que le College des affaires étrangeres de la Chine donna à celui de Russie, lorsque celui-ci demanda qu'on rendît à la Russie les cent cinquante mille Kalmaks qui quitterent, il y a quelques années, la Russie, pour reprendre leurs anciennes demeures dans le Royaume de Tibet; il déclara que cette demande ne pouvoit avoir lieu, parce qu'étant connus pour des anciens vassaux de la Chine, ces peuples, en regagnant leur ancienne patrie, n'avoient fait que suivre le droit des gens & l'équité.

Les annales de la Sibérie nous apprennent que les Kamtschadales commerçoient alors sur les côtes de l'Amérique septentrionale qui leur sont opposées, & qu'ils pratiquoient ce commerce depuis un temps immémorial. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Chinois sont parvenus par le Kamtschatka à Quivira ou dans la Californie;

leurs annales le disent expressément : ils ont donc pu peupler la Californie, le Chili, le Mexique, le Pérou, le Nicaragua, le Guatimala, la Nouvelle-Espagne & la Floride. Les usages, les cérémonies religieuses, les mœurs domestiques, enfin la maniere de bâtir pratiquée dans ces contrées de l'Amérique, qui ont une conformité parfaite avec ce qui se trouve en usage à la Chine, ne peuvent que venir à l'appui de cette opinion.

Après avoir établi la réalité du commerce des Chinois avec l'Amérique septentrionale, je m'appuierai de l'autorité d'un Auteur qui a eu l'occasion de consulter leurs annales, pour détruire les doutes que l'on pourroit avoir sur la maniere dont ils ont fait le trajet de la mer Pacifique, & dont ils sont parvenus à l'Amérique méridionale. *Marc Paul*, Voyageur vénitien, dont les observations se trouvent confirmées par le P. *Gaubil*, dans son Histoire de la Dynastie des Mongous, ainsi que par d'autres Géographes; *Marc Paul* dit » que l'Isle » de Zipangri, située dans la haute mer, est » éloignée du rivage de Mangi de quinze cents » milles ; qu'elle est fort grande, & qu'elle est la » principale de cette quantité innombrable d'Isles » répandues dans la mer du Sud, que les Marins » font monter au nombre de sept mille quatre » cent quarante-huit, dont la plupart sont habi-

» tées. Il n'y en a pas une seule où il ne croisse
» des arbres odoriférans & des moris, qui rendent
» une odeur fort agréable. On y trouve aussi des
» parfums en abondance. Le poivre y est blanc
» comme la neige, & le noir y est en grande
» quantité; mais les étrangers n'y vont point né-
» gocier; il n'y a que les habitans de la province
» de Mangi qui aillent dans ces Isles pendant
» l'hiver, & qui en reviennent pendant l'été, parce
» qu'il n'y a que deux sortes de vents qui regnent
» dans ces parages, & qui sont directement oppo-
» sés : l'un sert pour aller, & l'autre pour venir;
» le premier regne pendant l'hiver, & le second
» pendant l'été ».

Ce que dit cet Auteur de cette grande quantité d'Isles, des arbres odoriférans, des parfums & des différens vents auxquels on donne le nom de *Moussons*, ne convient ni aux Isles du Japon, ni à ses parages, mais plutôt à cette chaîne d'Isles qui s'étendent depuis le sud-est de la Chine, jusques bien avant dans la mer Pacifique; de façon qu'il faut entendre par l'Isle de Zipangri, non pas le Japon, mais quelqu'une de celles qui forment ce vaste Archipel; d'autant plus que l'Histoire de la Chine dit que le Japon s'est de tout temps appellé *Ouo-dsi*, nom qui ne ressemble en rien

à celui de *Zipangri.* Ce qu'ajoute *Marc Paul* au ſujet des vents eſt très-juſte.

Quant aux ſept mille quatre cent quarante-huit Iſles, on ne peut diſconvenir que ce nombre paroît exagéré ; mais ce Voyageur parle d'après les Chinois, qui aiment l'hyperbole : ils crient en forme de vœux, au paſſage de l'Empereur, *Van-Sui*, c'eſt-à-dire, vive dix mille ans ; & pour leurs Princes, *Syen-Sui*, c'eſt-à-dire, vivez mille ans ; ce qui ne ſignifie que la jouiſſance d'une longue vie : mais il s'enſuit de la connoiſſance que les Chinois avoïent de ces Iſles, que l'eſpace qui ſe trouve depuis les dernieres juſqu'au Pérou, ſe trouvant peu conſidérable, en comparaiſon de celui qu'ils avoient parcouru, il n'eſt pas vraiſemblable qu'ils y aient borné leur courſe. La conformité qui ſe trouve entre leurs uſages & ceux des Péruviens, paroît enfin donner la certitude, qu'ils ont non ſeulement abordé dans ce pays, mais même qu'ils l'ont peuplé.



CHAPITRE V.

Conformité des Coutumes entre les Américains orientaux, & les peuples qui habitent l'occident de l'Afrique.

SI, malgré la diſtance immenſe qui regne entre la Chine & le Pérou, il exiſte une ſi grande conformité entre les peuples de ces deux régions, ſoit par rapport à leurs mœurs, ſoit relativement à leurs coutumes, il ne ſera pas étonnant que cette reſſemblance & cette analogie ſoient encore plus frappantes entre les habitans de l'Amérique orientale, & les Africains qui ſont vers le couchant; puiſque ces derniers ſont beaucoup plus près de l'Amérique que les Chinois. Voici les faits qui établiront cette vérité.

I. Les femmes des Hottentots portent, dès l'âge de douze ans juſqu'à leur mort, de petites bandes de cuir d'agneau ou de brebis, larges d'un petit doigt, qui leur couvrent les jambes, & qui s'étendent depuis la cheville du pied juſqu'au genou.

Les femmes, chez les habitans de la baie de Bon-Succès, portent, ſelon le témoignage de

Cook, *Banks* & *Solander*, un morceau de peau autour des hanches, & des lanieres autour de la cheville du pied.

Les habitans des Isles Caraïbes en Amérique, donnent aussi à leurs filles, dès qu'elles ont atteint l'âge de douze ans, la même espece de bandelettes, avec cette seule différence que celles des Caraïbes sont de coton, au lieu que celles des Hottentots sont de cuir de brebis ou d'agneau. Cette différence vient de ce que les Hottentots sont pasteurs de profession, & ont des troupeaux de brebis; au lieu que les habitans des Isles Caraïbes en manquent absolument. Cette chaussure est principalement destinée pour les femmes, parce que ce sont elles qui vont travailler dans les campagnes & dans les broussailles; elles ont par conséquent besoin de quelque chose qui garantisse leurs jambes contre les piquures des épines & des chardons.

II. En Afrique, les hommes & les femmes se passent un anneau aux narines.

Selon le rapport de *Cook*, *Banks* & *Solander*, les habitans de la côte orientale de la Nouvelle-Hollande portent, comme une parure, sur leur nez percé, de petits chiffons & des arrêtes de poisson, de la longueur de cinq à six pouces; ils font aussi usage de pendans d'oreille de la même matiere.

III.

III. Lorſqu'une veuve chez les Hottentots a envie de ſe marier en ſecondes noces, elle eſt obligée de ſe faire couper une jointure des doigts pour chaque mari qu'elle prend après la mort du premier.

Au Darien, les maris, à la mort de leurs femmes, & les femmes, à la mort de leurs maris, ſe coupent le bout du doigt; en ſorte que l'inſpection ſeule de leurs mains indique s'ils ſont veufs, & combien de fois ils ont été mariés.

Une nation du Bréſil, appellée les Tucumans, obſerve la même coutume que les Hottentots; ils ſe font mutiler les doigts de la main gauche, avec cette différence cependant, que chez les Hottentots ce ſont les femmes veuves qui ſe coupent le bout des doigts pour pouvoir ſe remarier: au lieu que les Tucumanes ſe font cette opération toutes les fois qu'il meurt un de leurs proches parens.

IV. Les Hottentots, auſſi-bien que les habitans des Iſles Caraïbes en Amérique, courbent les membres de leurs morts; de maniere qu'on peut comparer leur figure à celle d'un enfant lorſqu'il eſt encore dans le ventre de ſa mere.

V. MM. *Cook*, *Banks* & *Solander* nous racontent, au ſujet des habitans de l'Iſle d'Otahiti, que la circonciſion ſe trouve établie parmi eux. Ils

difent qu'ils obfervent cette coutume pour fe conformer à la loi qu'ont introduit leurs ancêtres par un principe de propreté : ils ont de la haine & du mépris pour les incirconcis ; ils croient à un Etre Suprême, qu'ils nomment *Mauve*, ne fuivant d'ailleurs aucun culte ni aucune cérémonie religieufe, fi ce n'eft que, lors de la récolte des fruits & à leurs repas, ils en portent les prémices dans un lieu écarté pour le Mauve, & lui en font une offrande en action de graces. Ils croient qu'après leur mort ils feront tranfportés dans d'autres Ifles, où ils reffufciteront dans le même état dans lequel ils font morts. Ils regardent les étoiles comme les enfans du foleil, & les éclipfes de foleil & de lune comme le temps le plus convenable pour fe marier. Ils jettent des fleurs fur leurs morts, & mettent auprès d'eux du poiffon & d'autres vivres. Ils élevent aux gens riches, après leur mort, des obélifques ou des pyramides affez hautes, & de moins élevées pour les perfonnes pauvres & de moindre condition. Ils ont des Prêtres ou Magiciens nommés Schamans.

Depuis l'Ifle Otahiti, en paffant par toutes les Ifles jufqu'à la Nouvelle-Zélande, qui fe trouve fituée entre le 34e & le 47e degré de latitude méridionale, l'on trouve que les habitans reffemblent aux Utahitiens pour les mœurs, les coutu-

mes, la maniere de vivre & le langage; & toutes ces langues ne forment en effet que des dialectes particuliers de la langue utahitienne.

Dans tout ce que nous venons de rapporter sur les Utahitiens, il n'y a pas un trait qui n'ait un rapport singulier avec les coutumes des anciens Égyptiens, Phéniciens & Carthaginois; car pour ce qui regarde la circoncision, *Strabon*, *Pline* & *Hérodote* assurent « que les habitans de la Colchide, les Égyptiens & les Éthiopiens se circoncisoient; qu'ils étoient les seuls peuples qui le fissent dès l'origine, ajoutant que les Phéniciens & les Syriens de la Palestine convenoient devoir cet usage aux Égyptiens ».

L'offrande des prémices de chaque production de la terre est un usage égyptien. La Métempsycose étoit également un dogme égyptien. Les Égyptiens mirent aussi à côté de leurs morts toute sorte de vivres; & les obélisques & les pyramides que le temps n'a pu anéantir, font encore aujourd'hui l'admiration de l'univers.

VI. Les Negres en Afrique ont, à l'égard de tout ce qui concerne la religion, les mêmes usages & coutumes que les Américains; mais comme cet examen nous entraîneroit dans des détails trop longs, ceux qui seront curieux de comparer la religion de ces deux peuples, peuvent consulter

les relations que nous a laissées *George Candidius* prêtre hollandois.

Tels sont les traits de ressemblance les plus frappans qui se trouvent entre les coutumes des peuples de l'Amérique orientale, & celles des nations situées vers le couchant de l'Afrique. Il est vrai que l'Océan Atlantique sépare ces deux peuples l'un d'avec l'autre; mais ce qui peut faire regarder comme possible que les Africains aient franchi ce trajet, c'est l'expérience qui nous apprend que dans la mer Atlantique il regne continuellement un vent d'est qui a repoussé plus d'une fois les vaisseaux européens dans leur course, & les a forcés d'aborder aux côtes du Brésil: il y a plus; c'est que Rio-Janeiro, ville du Brésil, située au 33e degré 56 minutes de latitude méridionale, & au 42e degré 45 minutes de longitude occidentale, fait encore aujourd'hui avec l'Afrique un commerce considérable, que les peuples de ces contrées entretenoient avec elle long-temps avant la découverte du Nouveau-Monde, ainsi qu'avec les habitans de l'Isle de Madere, laquelle est située sous le 32e degré 33 minutes 33 secondes de latitude septentrionale, & sous le 16e degré 49 minutes 45 secondes de latitude occidentale.

En vain voudroit-on opposer à ce fait l'ignorance des Africains d'aujourd'hui qui n'entrepren-

nent pas de pareilles courses; puisqu'en remontant à des siecles plus reculés, on voit les sciences, les arts & la navigation portés à un grand degré de perfection chez les Carthaginois. Après ces temps de prospérité, pendant lesquels leur puissance ne le cédoit à celle d'aucun autre peuple, & pendant lesquels ils avoient acquis des connoissances assez détaillées sur la position des différens pays du globe, ils se crurent sans doute trop heureux de trouver une retraite dans des contrées qu'ils n'avoient estimées auparavant que par rapport aux trésors que la nature paroissoit y avoir prodigués. Les révolutions de cette espece se rencontrent à tout instant. En jettant les yeux sur le commerce des peuples du premier âge, qu'on peut regarder comme les colosses de l'Univers, on voit qu'après avoir joué un grand rôle sur le théâtre du monde, & avoir fait passer les sciences d'une extrémité de la terre à l'autre, ils ont abandonné leur pays natal, dès qu'ils l'ont vu pencher vers sa ruine; & sont allés chercher un asyle dans des régions lointaines, quelquefois plus stériles que leur ancienne patrie.

CHAPITRE VI.

Quels sont les peuples connus qui ont les premiers exercé le commerce maritime ; étendue de leur navigation.

Les fragmens qui nous restent sur cette partie de l'Histoire des peuples anciens, contribueront à donner un nouveau degré de probabilité à ce qui a été avancé dans les sections précédentes. L'Histoire ne parle d'aucun peuple commerçant avant les Égyptiens & les Phéniciens (1) : c'est donc

(1) Il faut remarquer, au sujet du nom des Phéniciens, que ce mot signifie *rouge*, ou habitant de la mer Rouge. *Hérodote*, liv. 7, dit expressément que c'est de-là que les Phéniciens ont pris leur nom : tous les Historiens, tant grecs que latins, confirment la même chose d'après lui : comme ce nom est trop général, il faut examiner quelle espece de peuples l'on désignoit sous le nom d'Habitans de la mer Rouge. Eupolème, historien d'une ancienneté très-reculée, & qu'*Eusebe* cite, dit en termes précis que Canaan a été le pere des Phéniciens. *Sanchoniaton* l'appelle Chna, en assurant la même chose. *Etienne* le Géographe observe qu'un Phénicien s'appelloit originairement Chna, & la nation entiere Chnaos. Les paysans des envi-

eux qu'il faut rapporter l'origine du commerce maritime, & par conséquent la naiſſance de l'art

---

rons de Carthage, interrogés ſur leur origine du temps de S. Auguſtin, cinq cens ans après l'anéantiſſement de cette ville, & dix-neuf cens ans après l'arrivée de la premiere Colonie phénicienne en Lybie, aſſurerent qu'ils étoient Cananéens. On peut s'appuyer auſſi de l'autorité de l'Écriture-Sainte. Combien de fois trouve-t-on dans la traduction des Septante, au lieu du mot Canaan, celui de Phénicie? C'eſt ainſi que dans l'Exode, ch. VI, 15, Saul eſt appellé le Fils de la Femme phénicienne; & qu'au chapitre XVI, 35 du même Livre de Moyſe, & dans Joſué, ch. V, 12, il eſt dit que juſqu'aux confins de la Phénicie la manne étoit la nourriture des peuples. Lorſque dans Job, XL, 25, & aux Proverb. XXXI, 24, il eſt queſtion des Marchands Cananéens, les Septante les appellent Phéniciens : ceci me paroît ramener ces peuples à leur vraie & commune origine. C'eſt donc faute de recherches ſur l'étymologie de leurs noms, qu'on les a pris ſouvent pour des peuples différens C'eſt auſſi par cette mépriſe que l'on a vu des Hiſtoriens prétendre que Dieu n'a jamais donné à ſon peuple la terre de Canaan qu'il lui avoit promiſe. La même choſe eſt arrivée avec le mot d'*Hébreu* : les Interprêtes qui ont voulu en former un peuple à part, l'ont fait dériver du nom d'Heber, oncle de Sem, tandis que ce nom vient d'*Heber*, qui ſignifie *trans*, *ultrà*; en ſorte que le mot hébreu veut dire *advena*, *inquilinus*, *ex peregrina regione adventus*, en un mot, un *étranger* tel qu'Abraham l'étoit, ſelon les propres termes de la Geneſe, chap. XII.

de la navigation. C'eſt pour cela que *Strabon*, liv. 16, dit: « Les Philoſophes ſidoniens excellerent » dans la connoiſſance de l'Aſtronomie & de » l'Arithmétique, nées du calcul & des naviga- » tions nocturnes. La multitude & la grandeur de » leurs Colonies démontrent leur puiſſance mari- » time ». Tyr, dont la fondation ſe perd dans la nuit des temps, domina pendant bien des ſiecles ſur les mers; preſque tout le commerce étoit dans ſes mains, & les richeſſes d'une bonne partie de l'Europe, de l'Afrique & de l'Aſie, venoient remplir ſes magaſins: elle étoit encore ſi floriſſante lorſqu'Alexandre la détruiſit, qu'elle ſe releva bientôt de ſes ruines. *Strabon*, liv. 16, dit en propres termes: « Elle triompha cependant de tous » ces malheurs, & elle ſe rétablit par ſes naviga- » tions; car les Phéniciens ont toujours ſurpaſſé » tous les peuples à cet égard ». Carthage, qui n'étoit qu'une Colonie fondée par les Tyriens, ſubſiſta encore long-temps après, & profita de la deſtruction de Tyr, en héritant de ſon commerce & de ſa grandeur. Les peines que les Romains eurent à réduire cette République, prouvent quelles ſont les reſſources d'une nation commerçante. Lorſque l'on réfléchit ſur les Colonies que les Tyriens envoyoient d'une extrémité du monde à l'autre, ſoit pour aller chercher les tréſors

qu'ils ne trouvoient pas chez eux, soit pour défricher de nouvelles terres, on est tenté de croire qu'ils ont peut-être mieux connu que nous ne l'imaginons, la surface du globe. On ne peut disconvenir que les Égyptiens & les Phéniciens n'aient établi des Colonies puissantes en Asie, en Afrique & en Europe, & ne se soient ainsi emparés par-tout du commerce de tous les peuples, & cela dès l'antiquité la plus reculée. *Strabon*, liv. 16, nous assure que « les Colonies de Tyr, fondées » dans l'Ibérie & dans la Lybie jusques au-delà des » Colonnes d'Hercule, faisoient la gloire de cette » ville ». *Quinte-Curce* s'exprime ainsi à ce sujet: « Je crois que les Phéniciens préféroient de navi» guer dans des pays inconnus à tout autre peuple. » Ils répandirent leurs Colonies sur presque toute » la surface du Monde, ayant fondé Carthage en » Afrique, Thebes dans la Béotie, Cadix sur » l'Océan». Nous nous en convaincrons aisément, si nous examinons la maniere dont ils s'y prirent. Leurs voyages par mer, pour faire des découvertes, étoient ordonnés par le Souverain & par tout le peuple: on décernoit des distinctions & des récompenses très-considérables à ceux qui les avoient entrepris; tandis qu'on usoit de la plus grande sévérité à l'égard de ceux qui, à leur retour, avançoient des faussetés. *Pline*, *Hérodote* &

Strabon rapportent unanimement que de pareils voyageurs, loin de recevoir quelque récompenſe, étoient irrémiſſiblement mis en croix. Auſſi ceux qui entreprenoient ces voyages y employoient la plus grande circonſpection, & avoient ſoin de faire les obſervations les plus exactes. *Hérodote*, liv. 4, ch. 42, s'exprime très-clairement ſur ceci, à l'occaſion d'une pareille expédition entrepriſe du temps de Neco, en diſant : « Neco, Roi d'Égypte, » ayant renoncé au canal qui devoit joindre le Nil » au Golfe d'Arabie, envoya des Phéniciens pour » faire des découvertes au-delà des Colonnes d'Her- » cule juſques à la mer du Nord. Ceux-ci, par- » tant de la mer Rouge, naviguerent dans la mer » du Sud, deſcendant ſur les côtes, lorſque l'au- » tomne arrivoit, afin d'enſemencer les terres, & » recommençant leur courſe après la récolte ; & » étant parvenus de cette maniere aux Colonnes » d'Hercule, ils regagnerent l'Égypte, la troi- » ſieme année après en être partis ». Eſt-il donc étonnant que les Égyptiens, en excitant l'émulation de leurs citoyens, ſeul moyen d'avoir de grands hommes, aient ſi parfaitement réuſſi dans leurs projets ? N'étoit-ce pas le meilleur moyen pour s'agrandir ſans ceſſe ? Auſſi, pendant le ſéjour des Iſraëlites en Égypte, ces peuples avoient déjà envoyé des Colonies en Bythinie.

Du temps de Moyſe, ils parcouroient déjà la mer le long des côtes de l'Afrique, & conſtruiſoient Utique trois cens ans avant l'expédition des Argonautes.

Près de trois ſiecles après la deſtruction de Troye, ils fonderent la fameuſe ville de Carthage.

Bientôt après, ils ſe porterent au-delà des Colonnes d'Hercule, y bâtirent des villes, firent le tour de l'Afrique par mer, & découvrirent les premiers le chemin que les Portugais ont trouvé long-temps après pour la ſeconde fois.

Ils firent voile vers l'occident, & trouverent au-delà de Cadix des Iſles qui, ſelon leur deſcription, ne peuvent être autre choſe que les Iſles de l'Amérique. En voici une preuve qui nous paroît convaincante. *Pline*, *Hérodote* & *Strabon* conviennent unanimement que les Phéniciens connoiſſoient l'Europe, l'Aſie, & la Lybie ou l'Afrique. *Hérodote*, liv. 4, ch. 18, ſe moque de ceux qui en doutoient : « J'admire, dit-il, les Phé- » niciens qui diſtinguerent & déterminerent l'Afri- » que, l'Aſie & l'Europe, contrées très-diffé- » rentes entr'elles ; car l'Europe s'étend en long, » & n'a preſque point de largeur ; tandis que l'Afri- » que eſt ſéparée des autres parties du monde par » les mers qui l'environnent de toutes parts, hor- » mis le coin par où elle tient à l'Aſie ». Si les

Phéniciens & les Égyptiens connoiſſoient donc l'Europe, l'Aſie & l'Afrique, & ne diſoient jamais que la grande Iſle Atlantique ſe trouvoit dans une de ces parties de la terre, mais toujours au-delà des Colonnes d'Hercule; il faut, ou que l'Iſle Atlantique ait été une fiction, ou qu'elle ait été réellement l'Amérique : mais ſoutenir que cette Iſle étoit une fiction, ce ſeroit traiter de menteurs *Pline*, *Hérodote*, *Strabon*, *les Prêtres de Saïs*, *Solon* & *Platon*.

Nous avons fait une perte irréparable à cet égard, par la deſtruction de preſque tous leurs livres d'hiſtoire. *Platon* rapporte que Cambyſe dans ſon invaſion en Égypte & en Phénicie, avoit détruit toutes les annales de cet Empire. Omar, le ſecond des Califes, a mis le comble à ce malheur, en faiſant brûler la fameuſe bibliotheque d'Alexandrie, dans laquelle ſe trouvoit, ſelon toute apparence, une grande partie des Hiſtoriens égyptiens & phéniciens. Nos langues même d'Europe nous offrent encore aujourd'hui des veſtiges de leur puiſſance, par les mots qu'elles en ont conſervés, tels que les ſuivans, *vin*, *cyprès*, *cumin*, *hyſope*, *myrrhe*, *marbre*, *granit*. Tous ces mots ſont encore des reſtes indubitables du langage phénicien, de même que la plupart de nos termes de marine.

Nos lettres paroiſſent également d'origine phé-

nicienne. Cadmus, qui a introduit les lettres en Grece, étoit phénicien du côté de ſon pere Agenor; & *Strabon* dit expreſſément que les Phéniciens ſont venus avec Cadmus en Grece.

Ce furent les Phéniciens qui apporterent des Indes, lieu originaire de la culture du vin, des ſeps de vigne en Grece, &, ſelon toute apparence, auſſi en Eſpagne; tandis que la France reçut ſes vignobles des Phocéens, qui les apporterent avec l'olivier à Marſeille, ſix cens ans avant Jéſus-Chriſt.

Durant la ſeconde guerre punique, leurs deſcendans, les Carthaginois, tranſplanterent le cyprès en Italie.

Les Égyptiens avoient creuſé un canal, de Suez juſqu'à la Méditerranée, qui ſubſiſta juſqu'à l'an 775, qu'Abul-Giafar-Almanzor, ſecond Calife des Abaſſaides, Prince auſſi ignorant que lâche, le fit boucher & combler, de maniere qu'on n'en voit aujourd'hui preſqu'aucun veſtige.

L'Hiſtoire rapporte encore un trait qui ſert à caractériſer la politique de Carthage, dans la maniere dont elle s'empara de l'Eſpagne. Ses négocians, qui couvroient la Méditerranée de leurs vaiſſeaux, ſe préſenterent comme des amis, qui, en échange de métaux inutiles, offroient des commodités ſans nombre. L'appât d'un commerce ſi

avantageux en apparence séduisit les Espagnols ; ils permirent à ces Républicains de bâtir sur leurs côtes des maisons pour se loger, des magasins pour la sûreté de leurs marchandises, des temples pour l'exercice de leur religion. Ces établissemens devinrent insensiblement des forteresses dont Carthage sut profiter pour asservir des peuples crédules, toujours divisés entr'eux, toujours irréconciliables. En achetant les uns, en intimidant les autres, elle vint à bout de subjuguer l'Espagne avec les soldats & les trésors de l'Espagne même.

Ces faits servant à constater le genre d'esprit qui regnoit dans ces premiers temps, est-il à croire que, du moment même du bouleversement & de l'anéantissement de leurs villes, les hommes, les sciences & les arts se soient perdus, sans qu'il en soit resté de traces ? Qui pourra jamais se le persuader ? Ne seroit-il pas plus convenable de supposer, d'après la connoissance qu'on a du génie entreprenant de ces nations, qu'elles ont réellement fait ce que les Hollandois avoient envie de faire, lorsque, menacés d'un bouleversement général par les armes victorieuses de Louis XIV, ils furent sur le point de s'embarquer sur leurs vaisseaux, avec leurs richesses, pour aller à Batavia. Voyant qu'il n'y avoit plus de ressource, quel

parti pouvoient-elles prendre ? Je ne puis me décider à croire qu'elles se soient soumises à un joug qui devoit leur être insupportable, tandis qu'il leur restoit encore des moyens pour se sauver & pour se mettre à l'abri des loix que leur pouvoient dicter les vainqueurs. Ce n'est pas que je prétende qu'il s'est fait une entiere émigration; je la restreins aux Chefs, & à cette classe d'hommes auxquels le desir de conserver leurs richesses & l'expérience devoient avoir fait connoître de nouveaux débouchés. Ce qui m'engage à soutenir cette opinion, c'est l'anéantissement dans lequel ces peuples furent subitement plongés, & l'entier oubli des sciences qu'ils avoient le plus cultivées; de sorte qu'après la destruction de Tyr & de Carthage, il ne resta aucun vestige ni de leur grandeur ni de leur ancienne magnificence : on ne voit plus que des ruines à la place où elles étoient situées. » La ville de » Tyr, dit *Hasselquist*, autrefois la reine des mers, » n'est aujourd'hui qu'un simple & misérable vil» lage dans lequel on trouve tout au plus dix ha» bitans qui vivent de la pêche : la dureté des » temps n'a laissé que quelques décombres, qui » offrent aux yeux des voyageurs des débris de » marbre, de porphyre & de granit; ce sont les » seules traces qui nous restent de sa magnificence » passée ». « Pleurez donc, s'écrie le Prophete

» Isaïe, pleurez, vous qui fites autrefois le voyage
» d'Espagne. La ville sur laquelle étoit fondé votre
» bonheur est anéantie ». Carthage, la rivale de Rome, eut dans la suite le même sort; ses restes n'offrent aujourd'hui que des cîternes, & à peine sait-on qu'elle fut située sur les bords de l'Afrique.

S'il est donc incontestablement démontré par l'Histoire & pat d'autres preuves encore, que ces mêmes pays, autrefois si peuplés, se sont trouvés, après la conquête qui en a été faite, dans le même état de dépopulation où ils sont aujourd'hui; que devinrent donc leurs habitans? Furent-ils tous passés au fil de l'épée? Furent-ils tous écrasés à la fois? Ce sont des suppositions que rejettera toute personne sensée: on trouvera plus naturel de penser qu'une grande partie d'entr'eux s'embarquerent avec leurs richesses, pour se réfugier dans des pays qu'ils considéroient depuis long-temps comme des contrées où ils pourroient se retirer en cas d'événemens malheureux; & ce qui le confirme, c'est que *Platon*, *Diodore de Sicile* & *Solon* nous parlent, long-temps avant leur bouleversement, d'un pays que les Carthaginois regardoient comme une retraite en cas de malheur.

Quoique le témoignage de leurs propres Historiens nous manque, parce que leurs ouvrages ont été

été perdus, personne ne pourra cependant révoquer en doute que ces anciens commerçans n'aient connu la route des Indes, de la Chine & de l'Isle de Chryse ou Χρύση.

Strabon ne savoit où placer cette Isle; mais *Pline* dit expressément dans son Histoire naturelle, *liv.* 6, *ch.* 21, qu'elle est hors des embouchures de l'Inde, *Insula est extra ostia Indi.* Ce sera donc le Japon qu'on aura appellé anciennement *Chryse* ou l'*Isle d'or;* ce qui est confirmé par les Voyageurs qui y ont été, & nommément par *Linschot.* Mais si les Phéniciens ont connu le Japon, peuvent-ils avoir méconnu l'Amérique, qui est sur la même route, & la Chine qui n'en est éloignée que de 80 lieues, &c. ? D'ailleurs la maniere de vivre des Japonnois, leur maniere de bâtir & de couvrir leurs bâtimens de lames d'or, la distribution de leur pays, &c. sont parfaitement semblables à ce qui étoit en usage dans le Mexique & au Pérou, lorsque les Espagnols en firent la découverte.

Qu'on parcoure le XLVIe chapitre des Voyages de *Marc Paul*, l. 3, on y verra que dans le XIIe siecle les épiceries, les parfums & nombre d'autres marchandises étoient transportés des Indes au port d'Alexandrie. Si cette ville étoit encore au XIIe siecle l'entrepôt général du commerce des

trois parties du monde, comment pourra-t-on se persuader que les plus célebres commerçans de l'antiquité, qui avoient fixé dans cette contrée même le centre de leur puissance, ne connurent pas ces routes par lesquelles les richesses de l'orient arrivoient à Alexandrie, dans des siecles & sous un gouvernement barbares. S'ils ont établi des Colonies dans toutes les parties du monde alors connues, les Indes & la Chine durent sur-tout attirer leur attention. C'est vers ces pays que leurs plus grandes transmigrations avoient été dirigées; & dans le temps de leurs désastres, ils en firent sans doute leur asyle. Il est inutile de répéter ce qu'ont dit M. *de Guignes* & M. l'Abbé *Barthelemy*, pour établir que les Chinois sont des descendans des Égyptiens; on me permettra seulement de faire quelques réflexions sur les arts & les sciences que ces premiers ont possédés d'un temps immémorial.

Pour que l'on pût contester que les Chinois doivent leurs connoissances aux Égyptiens & Phéniciens, il faudroit qu'une des quatre propositions suivantes fût vraie.

I. Que les sciences, les arts & les connoissances des anciens Égyptiens, des Phéniciens & des Carthaginois, périrent avec la destruction de leurs Capitales.

II. Que les Chinois n'ont pas possédé ces

connoissances dans les premiers siecles de leur Empire.

III. Que s'ils les ont possédés, ils les ont cherchés chez nous & reçus de nous.

IV. Qu'ils en ont été eux-mêmes les inventeurs.

Or, admettre la premiere proposition, ce seroit vouloir prétendre une chose qui est contre le bon sens; & supposé que cela fût, il seroit toujours possible d'assurer & de dire qu'avant leur destruction même, ces peuples ont partagé leurs connoissances avec d'autres nations, par leur commerce & les Colonies qu'ils y envoyoient.

Soutenir la seconde, ce seroit fouler aux pieds toute la foi historique, & tous les témoignages de tant d'Auteurs, qui n'ont jamais eu aucun intérêt à dissimuler la vérité, ni aucun profit à espérer en vantant le commerce & les sciences d'un peuple avec lequel ils n'avoient rien de commun.

Quant à la troisieme, j'ai peine à croire qu'il y ait un homme capable de soutenir un paradoxe contre lequel s'éleveroient toutes les preuves historiques, aussi bien que l'expérience elle-même.

Pour détruire la quatrieme, il suffit de jetter les yeux sur l'histoire des peuples de l'antiquité; on y verra que les Indiens & les Grecs ont reçu les arts & les sciences des Égyptiens & des Phéniciens, & que ces derniers les ont transmis aux

Romains. On en peut dire autant de tous les autres peuples de l'univers.

Si aucune de ces quatre propofitions n'eft admiffible, parce qu'elles répugnent autant à l'autorité de l'Hiftoire qu'à l'expérience, il en réfulte qu'il faut convenir que les Chinois ont reçu les fciences & les arts des peuples qui poffédoient ces mêmes fciences avant eux, & qu'ils les ont enfuite perfectionnés eux-mêmes. On fe trouve d'autant plus entraîné vers ce fentiment, qu'il fuffit, pour s'en convaincre, de jetter les yeux fur les principaux objets de leur induftrie & fur les connoiffances qu'ils avoient relativement à la navigation : il faut donc convenir, & c'eft un fait hors de doute.

I. Que les anciens Égyptiens & les Phéniciens connoiffoient particuliérement l'art de teindre. La teinture en pourpre, branche très-lucrative de leur commerce, leur appartenoit exclufivement : or, cet art pouffé jufqu'au plus haut degré de perfection, auquel on n'étoit parvenu qu'avec lenteur, fait voir que les autres fortes de teinture ne leur étoient point cachées. Cet art, dit un Auteur fort connu, s'eft confervé en Amérique. Les Mexicains emploient pour cet effet un limaçon qui fe trouve fur les bords du Guyaquil, ainfi que fur ceux de Guatimala, & qui donne ce pourpre fi célébré

par les anciens, & que les modernes croyoient perdu ſans reſſource.

Mais les Chinois poſſedent de temps immémorial l'art de teindre, de fabriquer des étoffes, des galangas, du coton, & de leur donner le luſtre auſſi bien & mieux encore que nous.

II. L'invention du verre avoit été attribuée mal-à-propos à pluſieurs peuples auxquels cette gloire n'étoit pas due. M. Perrin a cru devoir fixer cette découverte au temps de la deſtruction de la tour de Babel; cependant *Pline* nous apprend qu'elle appartient aux Phéniciens, qui l'ont trouvée par un effet du haſard. Un de leurs vaiſſeaux s'étant arrêté à l'embouchure du fleuve Belus, les matelots voulurent faire du feu, & ne trouvant que du ſable autour d'eux, ils prirent, en place de pierre, pour lui donner un appui, des morceaux de ſalpêtre dont leur vaiſſeau étoit chargé. Le feu, au moyen du ſalpêtre, fit fondre le ſable, & fit découler une matiere tranſparente, qui, en ſe réfroidiſſant, ſe forma en une maſſe de verre.

Les Chinois connoiſſent non ſeulement d'ancienne date l'art de faire le verre, mais ils l'ont perfectionné, ayant eu long-temps avant nous des verres pour l'uſage commun, auſſi bien que pour celui des arts; & en y ajoutant quelques ingrédiens, ils en ont fait les premiers la porcelaine, qu'ils appellent *Facſour*.

III. Les Égyptiens & les Phéniciens se dirigeoient sur le cours des astres, lorsqu'ils voyageoient sur mer.

Les Chinois connoissoient non-seulement les astres, mais se servoient aussi de la boussole, onze cents ans avant Jésus-Christ; au lieu que nous n'en connoissons l'usage que depuis le XIIIe siecle; & la barbarie de ces temps-là est cause que nous ignorons jusqu'au nom de l'Inventeur. Pour ce qui regarde les Chinois, tous leurs Historiens, ainsi que les Voyageurs qui ont été à la Chine, nous rapportent que Tcheou-King, Ministre de l'Empereur Tching-Vang, de la Dynastie de Tcheou, donna aux Ambassadeurs du Roi de la Cochinchine un instrument, qui d'un côté tournoit toujours vers le nord, & de l'autre vers le sud, pour mieux diriger leur route en s'en retournant. Cet instrument se nommoit *Tchi-nan*, & c'est le nom qu'on donne encore aujourd'hui à la boussole, à la Chine.

Je pourrois ajouter quantité d'autres découvertes & de connoissances à celles dont je viens de parler; mais je ne ferois que répéter des choses qui ont été prouvées long-temps avant moi: j'observerai seulement que, tandis qu'on ne trouvera point d'autres peuples de l'antiquité, aussi instruits que les Égyptiens & les Phéniciens, qui

aient pu communiquer aux Chinois les arts & les ſciences, qui fleuriſſent pour ainſi dire de temps immémorial chez ces derniers peuples, je ne croirai pas devoir ajouter foi à des conjectures qui ne ſont ni fondées en raiſon, ni prouvées par aucun fait.

Ce qui me confirme dans cette opinion, c'eſt qu'entre beaucoup d'autres exemples conſervés dans les annales chinoiſes, je trouve qu'en 756 de l'ere chrétienne, un rebelle, appellé Ganlochan, ayant mis l'Empire de la grande Dynaſtie des Tang à feu & à ſang, pris & ſaccagé Siganfou, capitale de l'Empire, il arriva un grand nombre de vaiſſeaux arabes & perſans, & des autres peuples adjacens à Canton : ils venoient pour ſecourir la Dynaſtie des Tang ; les Tang les en avoient donc requis. Mais par quelle raiſon ces peuples éloignés prenoient-ils tant de ſoin pour ſecourir la Dynaſtie des Tang ? Pouvoit-ce être l'intérêt particulier ou des motifs de commerce ? Mais leur commerce avec les Chinois ne pouvoit ſe perdre par cette révolution, puiſqu'elle n'occaſionnoit qu'un changement de Chef. Ces peuples étoient donc venus par amitié au ſecours des deſcendans de ceux avec leſquels ils avoient depuis pluſieurs ſiecles des liaiſons de commerce, & avec leſquels ils avoient entretenu par ce moyen une bonne intelligence. S'il eſt donc conſtaté par des faits

qu'encore dans l'année 756 de l'ere chrétienne, l'amitié & la correſpondance ancienne ſubſiſtoient entre les Chinois & les peuples dont ils tiroient leur origine, de ſimples raiſonnemens pourront-ils déterminer à embraſſer une opinion contraire?

Je rapporterai encore, à l'appui de mon ſentiment, les inductions que l'on peut tirer de la ſignification même du terme de Chine.

Les Cartes & l'Hiſtoire de la Chine appellent l'Océan, ſur le rivage duquel ſe trouve la province de Mangie, la mer Cyn, & de ce mot Cyn eſt venue, ſelon toute apparence, la dénomination de Chine. Ce mot peut s'écrire de la maniere ſuivante: Schin, Tzin, Zin, Tſchin, Dſin. Voyons tous les mots qui en naiſſent. *Schin* ſignifie un homme; *Tzin* ou *Zin*, un endroit ſerein & clair: delà ces mots chinois: *Schui-Zin*, de l'eau claire; *Zin-Guan*, un homme clair ou juſte; *Tſchin* eſt le nom de la grande muraille qui entoure la Chine; mais comme elle n'a été bâtie que long-temps après que l'Empire eut reçu ſon nom, on ne peut tirer aucune conſéquence de ce terme. *Dſin* ſignifie un Royaume. A laquelle de ces idées faudra-t-il ſe tenir pour en dériver le nom de l'Empire de la Chine?

Les anciens Égyptiens & les Phéniciens avoient les planetes en grande vénération; c'eſt pourquoi

Manethon, l. 1, *Apòtelesm.*, v. 203, dit : « Offrez » les sacrifices à Saturne, à Mars, à Mercure, à » Vénus, à Jupiter, à la Lune & au Soleil-Roi ; » car ils dominent sur les Dieux & sur les hom- » mes, sur la mer, sur les fleuves, sur les vents, » sur la terre féconde & sur l'aîr éternel ».

Ces mêmes peuples distinguoient entre les étoiles, la petite Ourse, parce qu'elle étoit leur principal guide dans leurs expéditions maritimes ; & comme ils étoient en usage de donner une épithetè à chaque planete, surnommant Mars, l'*enflammé* ; Vénus, la *féconde* ; Mercure, le *doré*, &c. ils donnerent à la petite Ourse l'épithete de *Cyn* ou lucide, par opposition à Saturne, qu'ils appelloient le *ténébreux*, le *sombre* : ainsi se forma le nom de *Cyn-Osure*, porté par l'Ourse, & que les Interprêtes dérivent de deux mots grecs, qui signifient la queue du chien, ce qui n'a aucun fondement ; car le mot est phénicien, & veut dire *rassembler la lumiere sur un point* ou lucide. Il est donc vraisemblable que les Phéniciens, après avoir abordé à la Chine sous la direction de leur guide ordinaire, c'est-à-dire, de la petite Ourse, qu'ils appelloient *Zin*, φαίνοντα, *lucidum*, *lucentem*, ils donnerent en action de graces à l'Océan, sur le rivage duquel ils avoient abordé, le nom de Cyn, & au pays le nom de Chine, parce que

ſans le ſecours de ce guide, ils n'y ſeroient jamais parvenus. Prouvons par un autre exemple que les Égyptiens étoient dans l'uſage de donner de pareils noms.

Hérodote rapporte qu'Hercule a paſſé les Colonnes d'Hercule, c'eſt-à-dire, le détroit qui ſépare l'Europe & l'Afrique, diſant que c'étoit lui qui l'avoit formé, en détruiſant les collines qui uniſſoient ces deux continens, & en s'ouvrant ainſi un chemin par mer. *Mela*, 1, 5, & 2, 6; *Solin*, 36, n. 499. Mais le nom de ce Héros eſt phénicien d'origine. *Harokle* ſignifie un Capitaine expérimenté par mer; & ce qui eſt bien remarquable, c'eſt que ce même perſonnage reçut avec ſon temple le ſurnom de Cynos-Arges, mot compoſé de *Cyn*, *Cynos*, luiſant, nom de la petite Ourſe, qui étoit toujours ſon conducteur, & du mot *Argos*, qui déſignoit la longueur des vaiſſeaux ſur leſquels il alloit par mer. Pouvoit-on mieux déſigner un homme qui, au moyen de la lumiere de la petite Ourſe, traverſe les mers ſur de longs vaiſſeaux? *Voyez* Bochart *de Coloniis Phœnicium*, p. 819 & 820. Le nom même de l'Empire de la Chine tireroit donc également ſon origine des coutumes phéniciennes.

Ces preuves accumulées paroiſſent ſuffiſantes pour diſſiper tout doute ſur cet objet.

Si nous devons à un commerce étendu la con-
issance du globe ; si c'est lui qui a étendu la
ıere de nos lumieres sur une infinité d'objets ;
a donné naissance à l'usage de former des
olonies, ainsi qu'il fut pratiqué par les Égyp-
ns, il faudra convenir que ces mêmes raisons
t pu déterminer les Chinois & les Africains à
ercher la route de l'Amérique ; d'autant plus
e l'on trouve chez ces divers peuples les mêmes
utumes, les mêmes usages, & enfin les mêmes
eurs ; en sorte que quelqu'éloignés qu'ils
ent les uns des autres, leurs rapports paroissent
ıs marqués que ceux qu'on pourroit leur trou-
r avec tout autre peuple de l'univers. On pour-
it par conséquent présumer que Manco Capac,
ndateur du Royaume de Pérou, & le premier
s Incas, y arriva avec les premiers habitans
inois.



CHAPITRE VII.

Découvertes faites par les Russes, en allant du Kamtschatka en Amérique.

DES Savans distingués ont soutenu en divers temps que l'Amérique étoit primitivement jointe à quelqu'une des parties de l'Ancien-Continent: de ce nombre sont *Adrien Reland*, dans sa *Dissertation sur le langage des Américains*, tit. 12; & M. *de Maupertuis* dans ses Œuvres (*édit. de Berlin*, 1753, p. 406), qui pensoit que l'Amérique étoit unie avec les trois autres parties du monde, ou du moins n'en étoit séparée que par quelque détroit.

Malgré les fortes présomptions qui venoient à l'appui des conjectures qu'avoient formé ces Savans, l'on n'avoit pu constater, par l'expérience des Voyageurs, l'endroit où l'Amérique approche de plus près l'Ancien-Continent.

Lorsque le Czar Pierre Ier, étant en Hollande, proposa aux Hollandois de lui fournir quelques navigateurs expérimentés pour découvrir à ses frais un passage aux Indes par la mer Glaciale, qu'ils cherchoient inutilement depuis long-temps, & que les Chinois prétendoient connoître, il leur

promettoit en même temps de partager avec eux les profits du commerce avec ces contrées; mais les Hollandois rejetterent ces propositions, dans la crainte que, lorsque ce passage seroit découvert, ce Prince ne s'en appropriât tout le profit.

Pierre Ier étant venu quelques années après à Paris, l'Académie des Sciences proposa à ce Prince, qui l'honora de sa présence, de faire constater les recherches suivantes.

I. De combien l'Amérique étoit éloignée des confins du Kamtschatka les plus reculés vers le nord-est.

II. Si la partie septentrionale du Kamtschatka vers le promontoire de Tschutschi, appellé anciennement le Cap Tabin, n'étoit pas le pays qui avoisinoit le plus l'Amérique, ou même ne lui étoit pas contigu, suivant les conjectures de beaucoup de personnes.

Pierre I[er] ne négligea pas des propositions qui lui sembloient mériter la plus grande attention de sa part; de retour dans son pays, il en parla à ceux qu'il crut en état de remplir cet objet: il prit là-dessus les plus sages précautions; & desirant avant tout de rassembler sur le Kamtschatka des éclaircissemens indispensables pour ses vues, la Cour de Justice établie à Moscou sous le nom de *Sibirskaja Prikasa*, lui fournit ceux qu'elle

conservoit depuis long-temps dans ses archives, sur ces contrées, & particuliérement les relations que *Volodimer Atlassow Pæti-Desetnik*, c'est-à-dire, *Capitaine de cinquante Cosaques*, y avoit déposées, à son retour du voyage qu'il avoit entrepris en 1701 depuis Jakuzk jusqu'à la mer Glaciale, & ensuite le long de la côte septentrionale de la Sibérie jusqu'au Kamtschatka.

Le Kamtschatka est une presqu'Isle jointe à la Sibérie. Quoiqu'elle ait été découverte dès l'année 1643 par les Hollandois & par les Russes, qui avoient été plus d'une fois reconnoître ce pays, vers la fin du dernier siecle, & qui ont achevé leurs recherches dans celui-ci, les étrangers n'en ont pas encore une connoissance circonstanciée. A l'égard des éclaircissemens qui furent donnés par Atlassow, ils ne rouloient en grande partie que sur des choses déjà connues, & sur l'avantage que le commerce retireroit par les voyages qu'on pourroit faire dans le Kamtschatka, pays riche en martres, en zibelines & en castors, dont chaque peau pourroit se vendre à la Chine jusqu'à soixante roubles.

Le Prince Gagarin, Gouverneur de Sibérie, que ses exactions ont rendu malheureusement célebre, instruit de la valeur considérable de ces sortes de fourrures, chargea de son propre chef,

1712, un Caporal ſuédois de s'embarquer à Kamtſchatka pour paſſer en Amérique; celui-ci étoit fait conſtruire un petit vaiſſeau pour faire le trajet, mais il revint au bout de ſix jours.

En 1713, le Prince Gagarin envoya de nouveau, pour la même deſtination, un Lieutenant ſuédois, nommé Malyn, qui parvint effectivement en Amérique; mais qui y reſta très peu de temps, & qui fit à ce Gouverneur un rapport qui eſt reſté inconnu.

Ces expéditions ne donnerent donc aucun des éclairciſſemens que le Gouvernement deſiroit, parce que M. Gagarin étoit moins curieux de s'inſtruire de la poſition du pays, que des profits qu'on pourroit en tirer, ſoit par le commerce, ſoit par la découverte des productions & des richeſſes que ces nouvelles contrées pouvoient renfermer.

Pierre Ier peu ſatisfait des relations qui lui avoient été faites juſqu'alors ſur ce qui concerne le Kamtſchatka, envoya en 1714, ſur les remontrances de ſon Grand-Maître de l'Artillerie, M. le Comte de Bruce, une ordonnance au Commandant de Nertſchinsk, portant qu'il ſeroit envoyé deux hommes aux frontieres de la Ruſſie chargés de s'y embarquer, & de voir s'il n'y auroit pas moyen de découvrir dans ces parages quelques pays inconnus. L'ordonnance fut exécutée; &

quoique ces deux hommes n'eussent pas les moindres notions sur l'art de la navigation, ils eurent cependant, à la distance de quelques lieues, le bonheur d'aborder à la Terre-ferme; mais étant prêts à leur retour de toucher au Kamtschatka, une tempête les fit périr.

Cette entreprise ayant échoué, Pierre I[er], peu de temps avant sa mort, ordonna, soit pour s'acquitter des promesses qu'il avoit faites à l'Académie des Sciences de Paris, soit pour satisfaire sa propre curiosité, qu'on fît un second voyage en partant de l'Océan oriental pour faire voile vers le nord; il enjoignit en même temps que l'on cotoyât les frontieres de la Sibérie, afin qu'on pût s'assurer si du côté du nord elle se trouvoit par-tout environnée par les eaux de la mer, ou si elle tenoit à l'Amérique par quelques langues.

Sa mort ayant prévenu l'exécution d'un projet aussi intéressant, l'Impératrice Catherine sa veuve, sur les remontrances réitérées du Comte de Bruce, chargea, au mois de Février 1725, le Capitaine Bering de cette commission. Ses instructions portoient qu'il feroit les recherches les plus exactes sur les frontieres de la Sibérie vers le nord-est, pour savoir si de ce côté la Sibérie se joignoit à l'Amérique, ou s'il existoit entre ce pays & l'Amérique un passage libre par mer.

Bering ſe portant, ſuivant ſes inſtructions, vers le nord-eſt, parvint juſqu'au 67e degré 18 minutes de latitude ſeptentrionale, & découvrit par ſes obſervations, que la diſtance de l'embouchure de la riviere de Kamtſchatka juſqu'au 67e degré 18 minutes, étoit de 11 degrés 10 minutes de latitude, & de 30 degrés de longitude vers l'eſt; & que ſi la glace n'empêchoit point le paſſage dans certaines ſaiſons, on pourroit venir par mer à Kamtſchatka: découverte confirmée par les relations des archives de Jakuzk, qui diſent qu'à la fin du ſiecle paſſé les habitans des embouchures de la Lena, qui ne ſont point des matelots ni des marins inſtruits, mais de ſimples payſans, avoient déjà entrepris des voyages par mer de la Lena au Kolyma. Ces mêmes relations rapportent l'exemple d'un payſan de Jakuzk qui, en 1648, ayant entrepris le voyage de la Lena au Kolyma, étoit venu en faiſant le tour du Cap Tſchutſche, juſqu'auprès du fleuve Anadir. Ce payſan queſtionné à ſon retour, pour ſavoir comment & de quelle façon il s'y étoit pris pour entreprendre un auſſi long voyage, ſe mit à rire, & répondit ſimplement: tous mes compatriotes ſont capables d'entreprendre le même trajet que je viens de faire; rien ne les arrêtera non plus que moi; ils n'ont qu'à aller toujours, comme je l'ai fait, le long

des côtes, ils trouveront à la fin un canal dans lequel le plus grand vaisseau peut faire voile; après quoi, dans une bonne saison, la glace leur sera aussi peu à charge qu'elle me l'a été à moi-même.

Le Capitaine Bering revint de son voyage au Kamtschatka, dans l'an 1730, sous l'Impératrice Anne, aussi disposée pour le bonheur de ses peuples que l'avoit été Catherine I[ere]; elle témoigna le plus grand desir de continuer ces expéditions, & voulut savoir au juste de combien l'Amérique est éloignée de l'Asie : en conséquence, quoique l'Ingénieur Gwosdew eût fait dans cet intervalle le trajet de l'Asie en Amérique, elle ordonna néanmoins au Capitaine Bering de faire un second voyage, qu'il entreprit en 1741, sur deux vaisseaux, dont l'un étoit commandé par lui, & l'autre par le Capitaine Tschirikoff. Sur le vaisseau de Bering se trouvoit M. *Steller*, Adjoint de l'Académie des Sciences de Saint-Péterſbourg; & le vaisseau de Tschirikoff portoit Louis la Croyere *de l'Isle*, Professeur d'Astronomie dans la même Académie.

Ces deux vaisseaux, qui devoient se suivre & s'accompagner pendant tout le cours du voyage, ne se suivirent cependant pas long-temps; car ils se perdirent de vue, suivant le calcul de M. Bering, au 51[e] degré, où se trouvoit le Continent de

l'Amérique, & où le vaisseau de Tschirikoff aborda. Quelques personnes du vaisseau de Bering soutinrent aussi avoir apperçu le Continent; mais on ne voulut ni les croire ni approcher de plus près. Il découvrit cependant, entre le 50e & le 56e degré de latitude septentrionale, une grande quantité d'Isles; celle à laquelle il donna son nom, celles de *Mednoi*, de *Saint-Théodore*, de *Saint-Abraham*, de *Saint-Macaire*, & plusieurs autres. Le 18 Juillet 1741, il apperçut de nouveau, sous le 60e degré, le Continent ou la Terre-ferme de l'Amérique, au travers de quantité d'Isles; mais on ne l'en crut pas davantage que la premiere fois, & on passa sans aborder.

Le voyage de Kamtschatka en Amérique a été entrepris depuis ce temps-là par plusieurs particuliers, principalement par une compagnie de marchands Cosaques & autres, dont le projet étoit de s'enrichir, en faisant le commerce des fourrures avec les peuples de l'Amérique. Leur embarquement se fit en 1766, sous la conduite du Lieutenant *Sinda*: ils trouverent, depuis le 56e jusqu'au 67e degré de latitude septentrionale, quantité d'Isles, dont les plus remarquables sont celles de *Kanaga*, de *Tschetchina*, de *Tagalak*, d'*Achta*, celles d'*Amlia*, de *Kad-Jak*, d'*Umnak*, &c.

De ces Isles, ils allerent débarquer sur la Terre-

ferme de l'Amérique ; leur voyage ne fut pas infructueux : ce sont eux qui apporterent le beau renard noir dont la Cour de Russie fit présent au Prince Henri de Prusse, & qui, à cause de sa beauté, passe pour être d'un prix inestimable.

Le Gouvernement, pour encourager la compagnie des négocians chargés du commerce dans ses établissemens américains, leur a fait présent d'une médaille d'or sur laquelle se trouve le portrait de Sa Majesté, & ils la portent attachée avec un ruban bleu à la troisieme boutonniere.

Enfin le Gouvernement ordonna une derniere expédition, laquelle a confirmé non seulement tout ce qu'on savoit du voyage de Kamtschatka en Amérique, mais qui a servi en même temps à vérifier le chemin que Bering avoit fait en partant de Jakuzk. Voici le détail de cette expédition. En 1764, on fit choix de cinq Officiers de la flotte russe, savoir, des Capitaines Tschitschakoff, Pannoff, Babajeff, Krenizin & Levascheff, auxquels on ne donna pas, comme autrefois, de simples instructions, mais on leur traça sur des cartes la route qu'ils devoient suivre. On promit des récompenses pour ceux qui se distingueroient le plus ; à celui qui iroit jusques à un tel degré, le titre de Capitaine du premier rang ; s'il parvenoit à un degré plus avant, il devoit être nommé

aussi-tôt Contre-Amiral ; s'il doubloit le Cap Tschutsche, il devoit avoir le grade de Vice-Amiral.

Ces Capitaines partirent en 1764 de Saint-Pétersbourg ; trois d'entr'eux firent bâtir à Arcangel, pour ce voyage, trois skunards, espece de petits navires. Il étoit convenu que le Capitaine Tschitschakoff & Levascheff viendroient à leur rencontre, en partant d'un des ports de Kamtschatka. Ils exécuterent leur voyage si secrétement, qu'à Saint-Pétersbourg même, fort peu de monde se douta de leur véritable dessein ; on crut presque généralement qu'ils n'étoient allés que pour faire des recherches relatives à la mer Blanche, appellée *Beloi-Reka*, & pour la mesurer. Ils revinrent tous excepté Krenizin, qui, lors de retour à Arcangel, se divertissant à une partie de pêche, eut le malheur de faire capot avec son bateau, & de se noyer. Tschitschakoff à son retour fut fait sur le champ Vice-Amiral du port de Reval ; Levascheff, Pannoff & Babajeff préférerent des pensions, & se retirerent sur leurs terres, pour y passer tranquillement le reste de leurs jours.

Cette expédition est la derniere qui ait été entreprise par ordre du Gouvernement : les résultats firent entrevoir le profit qu'on pourroit tirer du

commerce des fourrures. Le Gouvernement a engagé 14000 Cosaques de l'Ukraine à aller s'établir à Kamtschatka & aux environs. Une ordonnance du 26 Décembre 1775 a établi une école de navigation à Jakuzk, où les jeunes gens que l'on y éleve apprennent, outre l'art de la navigation & plusieurs langues européennes, tout ce qui est relatif au commerce avec le Japon & avec les peuples qui habitent le nord de l'Asie, ainsi que les langues qui y sont usitées. L'objet de cet établissement est de former des jeunes gens propres à être employés, tant pour les découvertes à faire, que pour mettre en activité le commerce qui peut se faire des vastes contrées du Kamtschatka aux parages de l'Amérique & du Japon.

Après ce récit succint des expéditions faites de Kamtschatka en Amérique, il reste à examiner si les nations qui habitent les côtes de l'Asie opposées à l'Amérique septentrionale, n'ont pas peuplé une partie de ce Continent, & à quelle distance se trouvent les côtes des deux Continens. Je me servirai pour cet effet du Journal que M. *Steller* composa en allant de Kamtschatka en Amérique. Cet Auteur, dont le génie éclairé & juste n'admettoit pour base de ses relations que l'exacte vérité, rapporte :

I. Qu'il a vu, peu après avoir quitté le port

d'Awatſcha, ſous le 60[e] degré de longitude, la Terre-ferme de l'Amérique, & peut-être la même côte où l'Ingénieur Gwoſdew avoit abordé en 1730.

II. Qu'aujourd'hui on ne trouve plus en aucun endroit l'Amérique jointe à l'Aſie.

III. Mais que, ſelon toutes les apparences & les indices qui en reſtent, l'Amérique y a été unie autrefois, parce que le trajet du Cap *Tſchutſche* ou *Tſchukozkoi-Noſſ* juſqu'en Amérique, n'eſt aujourd'hui que de ſept à huit lieues tout au plus ; mais que ſi l'on ne vouloit pas admettre ce point, il faudroit du moins convenir que la communication n'étoit interrompue que par un trajet extrêmement court. Ceci ſe démontre plus encore par l'archipel que les Ruſſes ont découvert depuis peu, qui fait voir clairement en différens endroits que ce n'eſt qu'un Continent briſé ; parce que pluſieurs des Iſles qui forment cet archipel ſe fendent, ſe briſent & diminuent encore journellement & ſous les yeux des Voyageurs.

Quant à la queſtion, ſi l'Amérique a été autrefois jointe à l'Aſie, M. *Steller* prouve l'affirmative par la chaîne de montagnes eſcarpées & fendues de tous côtés, qui borde ce Continent, & dont il ſe détache ſans ceſſe des rochers qui ſe

précipitent dans la mer. En effet, on apperçoit de loin les côtes de l'Amérique, qui paroiſſent s'élever du ſein des eaux comme des remparts inébranlables; mais à meſure qu'on approche, on les trouve tellement rompues & pleines de fondrieres, qu'il n'eſt plus poſſible de douter de leur diminution continuelle, & qu'on ne ſauroit apprécier les ravages qu'y ont cauſé les eaux de la mer depuis un certain nombre d'années. M. *Steller*, non content d'avoir examiné l'effet de ces écroulemens, nous en découvre en même temps la cauſe: il obſerve que les tremblemens de terre ſont plus fréquens dans ces contrées que dans toutes les autres parties du monde, & ſi deſtructeurs, que preſque toutes les fois qu'ils arrivent, il a vu, en jettant les yeux ſur les côtes de la Terre-ferme de l'Amérique, de grandes maſſes de rochers ſe détacher & ſe précipiter tout-à-coup dans la mer avec une quantité exceſſive d'arbres & de décombres entraînés par la chûte; de ſorte que la partie qui formoit autrefois une longue chaîne de rochers & de montagnes, a fait place à la pleine mer, & que le détroit qui ſépare l'Aſie de l'Amérique s'élargit chaque jour.

C'eſt à tort cependant que quelques perſonnes, en conſidérant les fréquens tremblemens de terre auxquels l'Amérique ſeptentrionale eſt ſujette,

l'ont regardée comme une terre ſtérile & ingrâte ; M. *Steller* obſerve judicieuſement que ces écroulemens de montagnes ne proviennent pas de la détérioration du pôle, & que ces tremblemens de terre ne tirent leur origine que des mines renfermées & cachées dans les entrailles de la terre, & qui, n'étant pas exploitées, font ſauter ces énormes maſſes de rochers. Ceux qui croient, ajoute-t-il, qu'il fait trop froid dans ces contrées pour qu'il s'y trouve des mines, ſont dans l'erreur. On peut citer la Sibérie : quelque froide que ſoit cette contrée, on y découvre encore aujourd'hui dans les montagnes, & en creuſant la terre, des mines de toute eſpece. Outre les métaux ordinaires, on y trouve les minéraux les plus précieux : le cuivre y renferme tant de veines d'or, qu'on ne prend pas ſeulement la peine de les ſéparer ; on en frappe de la monnoie, quoiqu'on ne s'en ſerve que dans le pays, parce que l'exportation en eſt défendue. Il y a quelques années qu'en Sibérie on a vu un volcan brûler & conſumer une mine de cuivre, ſans cependant que la montagne ait éclaté ; parce que la veine & les couches de ce métal étoient encore trop foibles & trop petites : il eſt ſeulement arrivé que cette veine, qui étoit autrefois de très-bon cui-

vre, eſt devenue toute noire, & n'eſt plus propre aujourd'hui à aucun uſage.

Il en eſt autrement lorſque les mines ſont plus fournies de ſoufre & de matieres inflammables; & ceci peut faire comprendre quels dégâts doivent occaſionner les mines qui ſe trouvent en grande quantité ſur les côtes de l'Amérique. Concluons donc avec M. *Steller* que le froid même le plus grand n'eſt point du tout deſtructif pour les mines. On peut même confirmer ce ſentiment par le récit de pluſieurs autres Voyageurs qui ont pénétré dans le nord. M. *Ellis*, dans ſa deſcription de la Baie de Hudſon, parle, non par ouï-dire, mais pour avoir été lui-même ſur les lieux, d'un grand diſtrict qui étoit éloigné d'environ ſept lieues de leur Fort, comme étant couvert de pierres, parmi leſquelles on trouvoit une quantité conſidérable de pyrites parfaitement rondes, & à-peu-près de la groſſeur d'un boulet de canon de ſix livres. Les Anglois qui y demeurent s'imaginent que cette forme leur a été donnée exprès par les François, afin de s'en ſervir dans leurs canons lorſqu'ils attaqueroient le Fort: cependant nous devons plutôt regarder ces pyrites comme un phénomene remarquable de l'Hiſtoire naturelle, & comme une preuve certaine que ce pays eſt rem-

pli de métaux, & même des plus précieux ; car les pyrites renferment toujours un peu d'or ; elles ſont ſouvent très-riches en argent, mais il eſt rare qu'on y trouve du plomb ou de l'étain. M. *Ellis* dit ailleurs : « Quant aux minéraux, il eſt certain » qu'il s'en trouve ici des quantités prodigieuſes » de différentes eſpeces. J'ai trouvé moi-même de » la mine de fer, & l'on m'a aſſuré qu'on voit » par-tout de la mine de plomb ſur la ſurface de » la terre à Churchil, ſans parler d'une mine de » cuivre extrêmement riche, dont les Indiens » ſeptentrionaux apportent ſouvent des morceaux » tels que j'en conſerve un moi-même dans mon » cabinet ».

Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'à Kamtſchatka, qui eſt auſſi un pays froid, on trouve des mines de cuivre natif en ſi grande quantité, qu'on en voit des fragmens épars ſur les chemins comme des grains de ſable. M. *Steller* nous rapporte que de toutes les haches qu'il a vues en Amérique, il en a trouvé fort peu de pierre, mais preſque toutes de cuivre, & d'une couleur auſſi rouge que l'écarlate.

Les volcans dont les éruptions ſont fréquentes dans l'Amérique ſeptentrionale, n'occaſionnent pas ſeulement, par l'éboulement des montagnes qui garniſſent la côte, l'élargiſſement du bras de

mer qui sépare l'Amérique d'avec l'Asie ; mais ces tremblemens de terre expliquent en même temps pourquoi certaines portions de la mer Glaciale se comblent par l'écroulement des terres, tandis que, par le changement de son lit, ses eaux vont se reverser dans d'autres endroits : il est évident que si des chaînes de montagnes s'affaissent & se précipitent dans la mer, elles doivent former dans la masse des eaux un volume assez considérable pour détourner leur cours d'un autre côté, & pour sécher une partie de leur ancien lit. Telle est l'étendue de terrein qui se trouve au-delà des habitations des Jukagires, peuple qui demeure entre les fleuves Lena & Kolyma, & principalement vers le *Kara-Ulach* ou *Kara-Urak*, c'est-à-dire, *Ruisseau noir*. Les Archives de Jakuzk nous apprennent que cette contrée étoit autrefois une Isle de la mer Glaciale, au lieu qu'aujourd'hui elle est jointe au Continent ; mais l'on y remarque deux choses très-importantes : la premiere, que le fonds du sol est composé de couches de limon & d'argile, semblables à celles qu'on trouve au fond des rivieres & de la mer ; la seconde, que sur ce canton, qui peut avoir 200 verstes de longueur, l'on trouve les côtes jonchées de troncs d'arbres, quoique le sol n'en produise point ; la mer les y charie des terres voisines, & en si grande quantité,

qu'on trouve dans plusieurs endroits des bûchers entiers où le bois est entassé comme des montagnes. Ces bois sont de mélèse ou de larix, de cedre, de pin & de sapin.

C'est ainsi que le même Écrivain observe dans son Histoire du Kamtschatka, *chap. VIII*, que parmi les arbres du Kamtschatka, l'on remarque non-seulement le larix & le sapin qui croissent sur les montagnes, & qui sont si épais, si hauts & si compactes, qu'ils peuvent être employés aussi-bien à la construction des vaisseaux qu'à celle des maisons; mais qu'on y trouve même du sapin blanc & des tas de pins & de cedres qui ne croissent pas dans le pays; mais qui sont jettés sur le rivage par les eaux de la mer: ce qui faisoit présumer qu'il devoit exister un grand pays près du Kamtschatka, ainsi que l'expérience l'a heureusement prouvé.

C'est ainsi qu'on trouve sur les côtes de plusieurs autres pays froids, tels que le Groënland & l'Islande, des arbres de toute grandeur, des bois flottés, amenés par les eaux des terres voisines qui sont boisées. Il s'est élevé à ce sujet parmi les Savans une très-longue dispute, pour savoir d'où pouvoit venir ce bois. On supposoit qu'il venoit de l'Amérique; mais la difficulté étoit d'en expliquer le comment. Mais on ne peut plus

douter que ce bois ne vienne de l'Amérique, de ces mêmes rochers qui se précipitent journellement dans la mer, & sur lesquels M. *Steller* rapporte qu'il a non-seulement trouvé les mêmes especes de bois, mais des forêts si touffues, qu'on pouvoit à peine entrevoir les rayons du soleil. Outre ce qu'il en dit dans son Histoire du Kamtschatka, il en parle encore d'une maniere plus détaillée dans ses manuscrits.

Ce sont, comme nous avons dit, les tremblemens de terre qui sont la cause de toutes ces dégradations; ils n'ont pas seulement lieu sur les côtes de l'Amérique septentrionale, mais aussi dans le plat pays & sur les Isles qui se trouvent dans un archipel nouvellement découvert, entre le 50e & le 67e degré de latitude septentrionale. *Steller* cite pour exemple ce qui lui est arrivé sur l'Isle de Bering, qui est au 56e degré de latitude septentrionale, où il avoit été obligé de passer l'hiver pour radouber son vaisseau: « Nous éprouvâmes, dit-il, plusieurs secousses de tremblemens de terre, qui détachoient chaque fois des pans entiers de rochers, & laissoient de telles traces de leur commotion, qu'il y avoit des fondrieres qui traversoient l'Isle d'un bout à l'autre ». C'est sur cette même Isle qu'est mort le Capitaine-Commandeur Bering.

Ces découvertes & ces observations de M. *Steller* considérées en elles-mêmes, prouvent avec autant de clarté que d'évidence que l'Amérique a été jointe anciennement à l'Asie. On pourroit même s'appuyer à cet égard d'une mappemonde trouvée dans le monastere des Moines de Kiovie, & déposée aujourd'hui dans l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg : elle fixe le trajet du Kamtschatka en Amérique, à-peu-près à moins d'une demi-lieue : or, en remontant à quelques siecles plus haut que le temps où cette mappemonde a été dressée, il n'y auroit rien de si naturel que de croire que l'Amérique a été jointe à l'Asie. Mais pour contenter les personnes plus difficiles, qui, malgré toutes ces raisons, s'obstineroient à soutenir que la mer a de tout temps formé une séparation entre l'Amérique & l'Asie, supposons que ce trajet ait été d'une demi-lieue, il n'en sera pas moins constant que l'Amérique a pu être peuplée par le nord de l'Asie : mais M. *Steller*, qui vouloit joindre la certitude aux probabilités, compara les Esquimaux & les Hurons, peuples de l'Amérique septentrionale, avec les Kamtschadales, les Groënlandois, les Koroekes, les Tschutsches, & enfin les Japonois ; il trouve qu'ils ont entr'eux une grande ressemblance, tant par leur habillement & leurs manieres extérieu-

rés, que par leurs mœurs, leurs coutumes & leur genre de vie. Voici à quoi se réduisent ses principales observations.

I. Tous ces peuples étoient partagés en tribus ou familles, que gouvernoit le plus ancien ou le pere de famille. Lorsqu'on a découvert le Nouveau-Monde, on a trouvé les peuples partagés en différentes familles, qui dépendoient toutes d'un Chef de famille, appellé *Cacique*.

II. Leurs canots, dit M. *Steller*, sont d'une construction très-convenable à leurs besoins, aisés à transporter sur terre & à mouvoir dans l'eau. Ils sont faits de bois ou de côtes de baleine fort minces, & entiérement recouverts de peaux de veaux marins, à l'exception d'une ouverture pratiquée au milieu, qui a un rebord de côtes de baleine ou de bois, pour empêcher l'eau d'y entrer; ce trou est fait précisément de maniere qu'un seul homme puisse y entrer & s'asseoir dans le canot, en étendant ses jambes en avant; il y en a où de ce rebord il s'éleve tout autour un morceau de peau que l'homme assis dans le canot lie autour de son corps, & qui le garantit absolument de l'eau. Ils mettent sur les coutures une espece de goudron ou de colle composée, à ce qu'on prétend, d'huile de veaux marins. Ils transportent dans ces canots tout ce qui leur est nécessaire, &

& les inſtrumens pour la pêche des baleines, des chevaux marins, des licornes, des veaux marins, &c. Ces petits canots ne ſont que pour les hommes; ils ſont pointus des deux bouts, & ont environ 20 pieds de long ſur 18 pouces ou 2 pieds de large. L'homme qui eſt dedans n'a qu'une rame, mais qui eſt applatie des deux bouts, & qui ſert à ramer alternativement, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Outre ces petits canots, ils en ont d'autres qui ſont beaucoup plus grands & plus ouverts, & dans leſquels les femmes ſont obligées de travailler à la rame. Ces canots ſont conſtruits avec les mêmes matériaux que les précédens, & aſſez forts pour porter plus de vingt perſonnes à la fois.

III. Les peuples aſiatiques dont on a parlé plus haut ont auſſi un inſtrument ſemblable à celui des Américains pour allumer le feu; ils prennent deux petites planches de bois ſec, & les ayant applaties, ils font dans chacune un petit trou, dans lequel ils paſſent une fiche de bois qu'ils entortillent d'une corde; enſuite ils tournent la corde avec tant de rapidité, que le bois prend feu par le frottement; puis ils poſent le bois allumé contre une eſpece de mouſſe ſeche qui leur ſert d'amadou.

IV. Ce ne ſont pas là les ſeuls meubles com-

muns à ces peuples. M. *Steller* remarque que chez les Sauvages de l'Amérique il a trouvé un grand vase de bois fait avec l'écorce du tilleul, comme en Russie; il a vu aussi quelques fleches qui sont plus grandes que celles du Kamtschatka, & qui approchent, pour la forme, de celles des Tunguses & des Tatares, étant noircies de même, & ayant le même poli.

V. M. *Steller* a remarqué chez les Américains du nord, car c'est de la partie septentrionale dont nous entendons parler ici, une pierre à repasser sur laquelle on voyoit des traces de cuivre, comme chez les Kalmaks & les Tatares asiatiques; il y a vu aussi beaucoup de haches faites de cuivre: ce n'est pas que le fer n'y soit aussi abondant que le cuivre, mais il exige plus de soin & plus d'intelligence pour la fonte.

VI. La même comparaison peut se faire entre les peuples de l'Asie septentrionale & les Américains pour leur genre de nourriture; ils font usage de la même espece de poisson, appellé Dukola, qui a le goût des saumons & des truites, & qui, lorsqu'on l'a fait mariner, devient tout-à-fait transparent, & forme un mets délicieux. Voyez *Steller* dans son *Histoire de Kamtschatka*.

VII. Ils ont la même boisson composée de la *Slatka-Drawa*, dont ils font différens usages,

ainsi qu'on peut le voir dans l'ouvrage de M. *Steller*. La *Slatka-Drawa* est l'herbe que nous appellons *Sphondyle* ou *Branche-Ursine* ; ils l'emploient principalement à faire de l'eau-de-vie.

VIII. Parmi ses observations sur la Botanique, M. *Steller* remarque qu'il a trouvé, chez les Sauvages de l'Amérique septentrionale, des rouleaux de courroies faites avec une plante marine, & qui lui ont paru, d'après les épreuves qu'il en a faites lui-même, d'une force & d'une fermeté étonnantes ; il ajoute qu'il lui est aussi tombé entre les mains des écorces intérieures de larix & de pins, qui étoient liées en rouleaux & séchées, qui se mangent dans le pays, ainsi qu'au Kamtschatka, dans toute la Sibérie, & même en Russie, jusqu'à Klinow, à Vialka, &c. dans les temps de disette.

IX. Les Orties sont de toutes les plantes celles dont les Américains septentrionaux font peut-être le plus d'usage : M. *Steller* a vu qu'on les épluchoit & qu'on les cardoit comme le lin, pour les envoyer ensuite en ballots à leur destination, de la même maniere que le font les Kamtschadales.

X. Les Tschutsches font, avec les boyaux de baleine, des chemises, comme les Américains, & ils les emploient aussi, comme les Koroekes, en guise d'outres.

XI. Les Américains, auſſi-bien que les peuples aſiatiques ſeptentrionaux, emploient toutes ſortes de remedes pour empêcher la groſſeſſe; ils permettent aux femmes, ou plutôt ils les obligent ſouvent d'avorter, en faiſant uſage d'une certaine plante; la raiſon de cet uſage eſt de ſoulager en quelque façon le peſant fardeau qui opprime une pauvre famille hors d'état de nourrir ſes enfans. Cet uſage s'obſerve aujourd'hui chez les Mongoles, où, par le même principe d'une économie barbare, on permet à ceux qui ne ſont pas en état de nourrir leurs enfans, de les tuer quand ils viennent au monde.

XII. La maniere de s'orner le viſage avec des pierres, des os & des dents de chevaux marins, eſt reçue chez les Américains ſeptentrionaux, comme chez les peuples des frontieres de l'Aſie; ils regardent cela comme une grande parure.

XIII. Ils ſe ſervent auſſi de chiens pour les traîneaux, de la même maniere que les Kamtſchadales: les chiens des Américains ſeptentrionaux n'aboient jamais, & ne ſont que gronder quand on les agace. Ces chiens ſont les ſeuls animaux de charge dont ils ſe ſervent; ils tirent des fardeaux beaucoup plus peſans, & les traînent, quand il le faut, beaucoup plus loin que les hommes; ils ſe forment aiſément à tout ce qu'on leur

apprend, & comme ils sont fort dociles, ils ne laissent pas d'être d'une grande utilité. Cependant les Américains négligent beaucoup ces animaux, qui sont presque réduits à chercher eux-mêmes leur nourriture.

XIV. Les Américains septentrionaux portent dans l'été une espece de chapeau composé de tuyaux de plumes, & fait en forme d'écran. Les Kamtschadales, les Groënlandois, les Korœkes, les Tschutsches & les Japonois portent des chapeaux de la même espece.

XV. Les Américains septentrionaux entendent non-seulement le langage des Tschutsches & des Korœkes, mais aussi celui des Kamtschadales.

XVI. Ceux du Japon connoissent parfaitement les Américains septentrionaux & tous les peuples dont nous venons de parler, par la voie du commerce qu'ils entretiennent depuis long-temps avec eux, non pas sous le nom de Japonois, mais de Suhsamans.

J'ai choisi, entre les comparaisons que M. *Steller* a faites, celles qui peuvent servir à faire connoître le rapport particulier qui se trouve entre les peuples limitrophes de l'Asie & les Américains septentrionaux; leurs mœurs se ressemblent si fort, & leurs coutumes ont une conformité si parfaite,

que l'on révoquera difficilement en doute les conséquences que j'en ai tirées. Je sais que plusieurs Auteurs, comme, par exemple, *Laet* & *Hornius*, ont soupçonné avant moi que l'Amérique pouvoit avoir été peuplée par des Tatares; mais, destitués de preuves qui appuyassent leur opinion, ils en sont restés aux conjectures : cependant ils auroient pu apporter des témoignages décisifs, s'ils avoient consulté l'Histoire des Tatares & celle de la Dynastie des Mongous. Ces deux Histoires nous apprennent quels sont les peuples qui ont transmigré les derniers d'Asie en Amérique, & d'où ils sont venus. On se rappelle ce qui a été dit au commencement de cet Ouvrage sur les Groënlandois & les Esquimaux; que ces peuples se nomment encore aujourd'hui Karalit ou Karlit, & au pluriel Kalalit, Karait : leur dénomination peut conduire à la connoissance de leur origine. En consultant l'Histoire des Mongous du P. *Gaubil*, nous voyons qu'en 1203 un Prince, nommé *Toli* ou *Taugrul*, Seigneur de la horde des Keraïts, ou Prince de Corée, après avoir agi long-temps de concert avec Czingis-Chan, abandonna son parti par les suggestions d'un autre Prince appellé *Tchamouha*, le même qu'Abul-Gasi-Bayadour-Chan nomme *Zamucazizen*, p. 173; que Czihgis-Chan, irrité de cette défection, jura sa perte;

&, qu'ayant défait son armée, il le fit massacrer. Après la défaite de ce Prince, le nom, aussi-bien que la tribu des Keraïts, se perdit, il n'en est plus question dans l'Histoire des Mongous : elle parle seulement de quelques efforts que fit encore son fils *Ilaho* pour relever son parti, mais qui furent infructueux. Le reste de sa horde, dépouillée de ses habitations & poursuivie par Czingis-Chan, chercha un asyle contre lui ; elle le trouva dans la partie de l'Amérique opposée à la Corée, qui devint ainsi sa patrie avec le Groënland. Les Européens ont d'abord donné à ce peuple le nom de Groënlandois & d'Esquimaux ; mais lorsqu'on a interrogé les habitans sur leur origine, ils se sont eux-mêmes donné celui de *Kalalit* ou *Karait*. Les Européens auxquels ils parloient ne connoissant qu'imparfaitement l'Histoire de l'Asie, penserent que ce peuple devoit être une des tribus Tatares qui ont disparu de ce Continent, mais sans pouvoir en donner aucune preuve décisive. L'Histoire vient à l'appui des conjectures dans cette occasion ; & prouve en effet l'identité de ce peuple & de celui qui fuyoit le glaive de Czingis-Chan. Cette Colonie de Karaits qui alla de la Corée en Amérique, est tout-à-fait différente de celles que les Chinois y avoient envoyées bien du temps auparavant ; ils n'avoient aucune espece

de ſcience, de religion, ni de culte; ce que l'on voit aujourd'hui chez eux eſt parfaitement d'accord avec l'Hiſtoire; leur Seigneur Toli, étant de la race de Czingis-Chan, n'avoit, ainſi que lui, aucune idée de religion; ils ne connoiſſent point le labourage & ne l'ont jamais connu. Abul-Gaſi-Bayadour-Chan dit en propres termes « qu'ils habi» toient dans le pays des Mongous, & n'avoient » point l'uſage de cultiver les terres ». On chercheroit inutilement quelque différence dans leur nom: les Eſquimaux s'appellent Karalit ou Karlik, & au pluriel, Kalalit, Karait; & Abul-Gaſi-Bayadour-Chan me ſert de témoin, que déjà de ſon temps on ſe ſervoit indiſtinctement du nom de Karait & de celui de Karlik : dans un endroit, il les appelle Karait, & dans un autre, p. 482, Karlik.

Cette derniere émigration de peuples de l'Aſie en Amérique étant donc bien conſtatée, je crois être fondé à l'alléguer comme une autorité contre ceux qui nient que la population de l'Amérique ait eu lieu par la voie des peuples qui habitoient les côtes de l'Aſie; car ſi un peuple ignorant & inférieur à tous égards aux Chinois, a pu exécuter cette émigration, on doit être porté à croire qu'à plus forte raiſon un peuple éclairé a pu envoyer des Colonies en Amérique, dans un

temps où l'intérêt du commerce l'invitoit à faire des tentatives, qui, en diminuant une population trop nombreuſe, devoient en même temps ouvrir de nouveaux débouchés.

Il réſulte de tous ces faits qu'on ne peut douter que l'Amérique n'ait été peuplée par l'Ancien-Continent. Pour mettre cependant nos principes à l'abri de toute objection, nous ferons voir comment il eſt arrivé que les Américains, qui tirent leur origine des Chinois, des Karaites & des Africains, different cependant de ces peuples, dans la couleur & dans les traits du viſage; & quelle a pu être l'origine des différentes eſpeces d'animaux que l'on trouve en Amérique, & dont il y en a pluſieurs que l'on ne rencontre dans aucune autre partie du Monde.



CHAPITRE VIII.

Observations sur la couleur des différentes especes d'hommes, qui sont répandues sur la surface du globe.

On s'est livré à de grands raisonnemens sur les causes de la diversité qu'on apperçoit entre les hommes, relativement à leur couleur; mais on s'est presque toujours écarté du vrai à cet égard. Je ne saurois croire, par exemple, avec l'Auteur du Livre intitulé *Vénus physique*, qu'il y ait eu dans la premiere mere des œufs de différentes couleurs, ni ajouter foi à ce que nous raconte un Auteur anonyme dans la Bibliotheque impartiale, *tom. V, Mars & Avril* 1752, *p.* 227, ni embrasser en tout les sentimens de M. *Mitchel* dans les Transactions philosophiques, *n.* 474, art. 4; encore moins croirai-je que la postérité de Caïn devint brune ou olivâtre en signe de réprobation, à cause du meurtre d'Abel; je ne m'arrêterai pas même à réfuter les différens sentimens de ces Auteurs, & me bornerai à développer mon opinion sur la couleur des Negres, en prenant ce mot dans le sens général que lui donnoient les Grecs,

& par lequel ils désignoient non-seulement les Negres d'un noir foncé, aux grosses levres, aux cheveux crépus, & avec une membrane réticulaire, qui méritent essentiellement ce nom; mais aussi tout peuple dont la couleur n'est pas blanche, les Bruns, les Basanés, les Rouges, les Olivâtres, &c. Les Éthiopiens sont les premiers qui aient été distingués des autres par leur couleur; leur nom y est relatif: il dérive des mots grecs Αἴθω *Aithô* & ὤψ *Ops*, qui désignent un homme qui a la face brûlée. Comme ce nom ne se rapporte point aux effets de la nature, mais à des causes extérieures, à l'art auquel ils avoient recours pour se noircir, je ne rappellerai point ici le témoignage de *Plutarque* (dans la *Vie de Brutus*), ni ceux d'*Isac Vossius* & de plusieurs autres, qui conviennent qu'ils se noircissoient le visage avec des sucs & des onguens qui avoient la vertu de noircir la peau; j'en ai déjà assez parlé au sujet des figures tracées sur le visage & sur plusieurs parties du corps.

Ceux qui voudroient nier ces faits seroient obligés d'anéantir premierement tout témoignage & toute vérité historique. Il est connu que les Negres ont une prédilection pour la couleur noire, & qu'ils emploient des remedes astringens pour la produire; ces remedes attirent en même temps

& resserrent la peau, de façon que les levres sont obligées de déborder & de devenir plus grosses que chez les Blancs.

Les Medes avoient un usage à peu-près semblable. Suivant le rapport d'*Hérodote*, ils se traçoient de grands cercles noirs au-dessous des sourcils, pour rendre les yeux plus saillans.

Pour faire mieux connoître les couleurs diverses que l'on rencontre dans les différentes parties du Monde, nous allons parcourir les peuples mêmes dont elles sont les marques distinctives.

Les Abyssins, selon le rapport des Voyageurs, sont plutôt bruns ou couleur de cuivre, que noirs, quoique près des Negres, & même sous la ligne.

En Éthiopie, en la prenant dans le sens le plus étendu, on trouve des peuples entiers de Blancs, des Basanés & d'autres couleurs.

Les Habitans des Philippines, tout près de la ligne, sont beaux & presque blancs.

Ceux de Ternate, sous la ligne, ne sont que basanés; en vieillissant ils acquierent une longue barbe.

Ceux de l'Amérique, entre les tropiques, sont en partie blancs, & en partie basanés ou roux.

Dans l'Isthme de Darien & dans la Guinée, il existe, si on en croit les Voyageurs, une nation blanche.

Selon *Ulloa*, les Habitans de Guayaquil, à deux degrés onze minutes de la ligne, sont presque tous blonds, blancs & beaux, excepté ceux qui descendent d'un mêlange de nations.

A Ceylan, presque sous la ligne, les peuples ne sont pas noirs.

M. *Van der Stel*, qui a fait un voyage dans l'intérieur de l'Afrique, rapporte que les hommes y sont grands, bien faits, avec des cheveux longs, & qu'il y a des femmes parmi eux aussi blanches que des Européennes, mais qu'elles se noircissent à dessein.

Les Habitans des Isles de Nicobar, entre le 7e & le 10e degré de latitude septentrionale, sont jaunâtres de visage, & ont les cheveux longs.

A l'Isle de Pâques, on a trouvé diverses races de Noirs, de Bruns, de Blancs & de couleur de cuivre.

Schoutens rapporte la même chose des Terres Australes.

Herrera parle d'hommes blancs dans la Nouvelle-Guinée, à Madre de Dios, peu distant de la ligne.

Quelles conséquences tirerons-nous de tous ces témoignages ?

1°. Que la Zone Torride n'est pas entiérement habitée par des Noirs, encore moins par de vrais

Negres, c'eſt-à-dire, par les plus noirs de tous.

2°. Les Mulâtres, ou les enfans des Européens & des Négreſſes, ſous le 10e degré 25 minutes de latitude, ne ſont plus diſtingués des Blancs à la troiſieme génération. *Don Ulloa*, tom. 1, p. 28, le rapporte expreſſément. Le P. *Labat*, dans ſon voyage aux Iſles de l'Amérique, tom. II, p. 120, confirme ce rapport, & dit que les enfans des Négreſſes & des Blancs, & *vice verſâ*, perdent les ſignes caractériſtiques des Noirs; qu'à la troiſieme génération il ne leur reſte qu'une petite marque dans le blanc des yeux, & qu'elle ſe perd entiérement à la quatrieme génération; mais que ſi on les laiſſe marier de nouveau avec des Negres, les enfans, dans le même nombre de générations, reſſemblent de nouveau entiérement aux Negres. Les obſervations que l'on a faites ſur le mêlange des Blancs & des Noirs, ont prouvé que pour rendre un Blanc tout-à-fait noir, il faut une ſucceſſion de quatre mêlanges.

I. Une Négreſſe avec un Blanc produira le Mulâtre.

II. Avec un Mulâtre, elle produira un Quarteron, qui a $\frac{3}{4}$ de noir & $\frac{1}{4}$ de blanc.

III. Avec un Quarteron, elle produira un Octavon, qui a $\frac{7}{8}$ de noir & $\frac{1}{8}$ de blanc.

IV. Avec un Octavon, elle produira le vrai Negre.

Il faut également quatre mêlanges pour rendre un Negre tout-à-fait blanc.

I. Une Blanche avec un Negre produira un Mulâtre à longs cheveux.

II. Avec un Mulâtre, elle produira un Basané ou un Quarteron, qui aura $\frac{3}{4}$ de blanc & $\frac{1}{4}$ de noir.

III. Avec un Quarteron, elle produira un Octavon qui aura $\frac{7}{8}$ de blanc & $\frac{1}{8}$ de noir.

IV. Avec un Octavon, elle produira un enfant parfaitement blanc.

Ces effets ont été constatés par les Voyageurs qui ont parcouru les Indes. Nous voyons donc par ces relations que, quoique l'air, le climat, & les rayons du soleil contribuent beaucoup à ces effets, ils ne les produisent pas seuls ni directement; & puisque le noir n'est qu'une altération des couleurs naturelles, qui n'ont dégénéré que peu-à-peu, il semble qu'on peut en expliquer les causes d'après des principes tirés des loix physiques.

Il a déjà été dit à la page 187 que ces peuples ont une singuliere prédilection pour la couleur noire, & nous verrons que l'art a réussi successivement à corrompre les couleurs naturelles. L'on pourroit dire la même chose de la cohabitation conjugale; car les femmes ayant toujours des objets noirs devant les yeux, ont pu à la longue transmettre les effets de cette impression à leurs

enfans, & opérer de plus en plus le changement de leur couleur. Enfin si, comme je vais le prouver, la nourriture de ces peuples contribue déjà à leur rendre le teint olivâtre, que sera-ce quand on fera attention qu'ils rehaussent ces couleurs déjà altérées, en se frottant le corps avec de la suie & des sucs propres à produire une couleur plus foncée, plus noirâtre, qui avec le temps acquiert le dernier degré de perfection. Pour bien comprendre ceci, il faut savoir;

I. Qu'il est prouvé par l'expérience que les peuples qui ne mangent que du poisson de mer ou des plantes huileuses, contractent à la longue un teint jaunâtre & basané; l'huile du poisson ne peut pas produire en effet le même chyle que le jus de la viande. On en voit un exemple même en Europe, où les Moines, qui sont astreints par leur regle à faire un carême continuel, à ne vivre que de poisson, & à manger tout à l'huile, ont le visage fort rembruni. Cette expérience se fait encore bien mieux sentir sur les peuples qui boivent l'huile des chevaux marins, & qui se nourrissent de la graisse de différens poissons de mer fort huileux, sur-tout de celle des veaux marins, comme MM. *Cook*, *Banks* & *Solander* l'ont observé à l'égard des habitans de la Terre de Feu.

Les mêmes Voyageurs rapportent que dans l'Isle

l'Isle Otahiti ou Utahiti, les habitans se nourrissent généralement de fruits, de poissons, de testacées, de cochon & de chiens. Les deux dernieres especes de nourriture sont même réservées pour les personnes du plus haut rang. Leur pain est composé de pommes de terre & d'autres fruits farineux; leur boisson est de l'eau pure ou du lait exprimé de noix de cocos: ils ont un fruit sauvage qui porte du poivre, & ils en distillent une liqueur forte.

Il résulte de toutes ces observations que les peuples qui se nourrissent de substances grasses & onctueuses, de poissons non cuits & tout au plus séchés, ont en général le teint noir ou brun foncé, ou tout au moins plus jaune que celui des peuples qui ne prennent que des nourritures plus analogues à l'organisation physique, & qui proviennent principalement du regne végétal.

Si l'on desiroit d'autres exemples, on en trouveroit considérablement en commençant par les habitans du Kamtschatka jusques chez les Esquimaux, & en parcourant la plus grande partie des peuples de l'Amerique. A la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, on rencontre des habitans tout-à-fait noirs qui vont nuds, & qui ne different des Negres de l'Afrique, qu'en ce qu'ils n'ont point les cheveux crépus, mais plats; mais on

trouve aussi que, faute d'autre nourriture, ils vivent de poisson.

II. Le sang épais, condensé & noir des Islandois, des Groënlandois, des Esquimaux & des peuples qui se nourrissent continuellement de poisson, produit chez eux une transpiration & une exhalaison plus lente & plus difficile que chez tout autre peuple; les sucs deviennent de plus en plus épais, & la peau par conséquent plus jaune, plus brune, plus noire. Veut-on s'en convaincre? Que l'on prenne une vessie aussi blanche qu'il est possible, qu'on la remplisse avec de l'huile de poisson, qu'on l'expose quelques jours au soleil, à l'air & au vent; on la verra changer chaque jour de couleur & devenir enfin toute noire. Si l'on fait encore attention qu'il se trouve dans cette espece de nourriture moins de ces parties qui contribuent à rendre le sang plus coulant, & à répandre beaucoup d'humidités dans le corps humain, on ne pourra se refuser à l'évidence de ce principe, que c'est de ce même genre de nourriture que provient l'odeur désagréable de ces gens-là, qui est si infecte, que tous les Voyageurs, & entr'autres *Labat* & *Ulloa*, assurent que ceux qui n'y sont pas accoutumés ne la peuvent supporter. Que l'on frotte la peau d'un Kamtschadale, d'un Islandois, d'un Groënlandois, d'un

Eſquimaux, &c.; l'odeur qui en ſortira ſentira le poiſſon, & repandra une infection à peine ſupportable. Pour prouver que la nourriture eſt capable de produire de pareils effets, il ſuffit de conſulter l'expérience. On ſait par exemple que les Anglois ont en général une odeur particuliere, qui ne provient que de la quantité de viande dont ils ſe nourriſſent, & l'on ne peut douter que ce ne ſoit de-là qu'ils contractent un teint qui leur eſt particulier. Qui eſt-ce qui ignore que c'eſt en ſe nourriſſant continuellement de viande cuite & non cuite, & d'animaux crevés ou tués, que le Kalmak contracte cette odeur déſagréable, cette complexion lourde, ce teint jaune & olivâtre qui fait qu'on le diſtingue entre un millier d'autres individus. Cependant ſi cette eſpece de nourriture qui paroît analogue à la conſtitution de l'homme, & qui renferme des principes en quelque ſorte homogenes avec la ſubſtance de ſon corps, donne lieu à de tels effets, quels changemens ne devra pas opérer ſur le corps humain une nourriture moins compatible avec notre conſtitution phyſique, qui exige qu'on entretienne dans le corps humain des parties humides & aqueuſes, propres à rafraîchir & à dilater le ſang, ainſi qu'à ouvrir les pores; une nourriture qui ne renferme que des ſubſtances huileuſes, terreſtres & aſtringentes.

En considérant ainsi le Negre par rapport à sa nourriture seule, on s'appercevra qu'elle doit produire en lui un teint fort différent de celui des peuples qui ne vivent que du mêlange d'alimens propres à maintenir l'équilible entre les humeurs, & celles-ci en deviennent elles-mêmes plus analogues à l'organisation naturelle du corps humain.

III. On ne peut disconvenir que le climat n'ajoute encore à la variété des couleurs de l'espece humaine : ces corps, déjà disposés à prendre une teinte différente de la nôtre, parce que les parties huileuses qui forment la majeure partie de leurs alimens, gardant la même mesure dans la masse de leur sang, doivent nécessairement, suivant qu'ils sont plus ou moins brûlés par l'ardeur du soleil, plus ou moins exposés au grand air, plus ou moins près de la mer, contracter une couleur jaunâtre, bleuâtre, brune, olivâtre, noirâtre ou basanée.

A l'égard du climat, d'habiles Physiciens ont observé que le climat influe beaucoup sur la constitution des corps; ils ont remarqué que dans les plaines où la terre est grasse, l'air épais & l'eau moins pure, les Paysans sont grossiers, lourds, mal faits, stupides, & les Paysannes presque toutes laides; au lieu que dans les terres élevées & sur le haut des collines, les hommes sont agiles, éveillés, bien faits, spirituels, & les femmes com-

munément jolies. C'eſt auſſi de-là qu'on peut expliquer pourquoi les Noirs de l'Amérique le ſont moins que les Negres de l'Afrique, quoique ces deux parties du Monde ſoient toutes les deux ſituées ſous la Zone Torride ; parce que les contrées de l'Amérique étant extrêmement élevées au-deſſus du niveau de la ſurface du globe, la chaleur y eſt beaucoup moindre. C'eſt ainſi qu'au Senegal & en Guinée, où la chaleur du climat eſt la plus vive, les hommes ſont tout-à-fait noirs.

Dans les climats où la chaleur eſt plus tempérée, comme en Barbarie, au Mogol, en Arabie, &c. les hommes ne ſont que bruns ; & enfin lorſqu'elle eſt tout-à-fait tempérée, comme en Europe & en Aſie, les hommes ſont blancs. C'eſt l'expoſition au grand air & aux ardeurs du ſoleil qui fait que les Eſpagnols ſont plus bruns que les François, les Maures plus que les Eſpagnols, & les Negres plus que les Maures. Ajoutons que quoiqu'en Aſie & en Europe les hommes ſoient blancs, on remarque entr'eux quelques variétés qui ne viennent que de la différente maniere de vivre. Tous les Tatares ſont baſanés, tandis que les peuples d'Europe, qui ſont ſous la même latitude, ſont blancs, parce que ceux-ci ne menent pas un genre de vie auſſi dur & auſſi ſauvage.

On peut ſe convaincre de l'influence que l'air

& la nourriture peuvent avoir, par l'exemple même de différens animaux. Par quelle raison les lievres en Russie, en Sibérie, en Livonie, en Esthonie, &c. dont la peau est naturellement grise, deviennent-ils blancs en hiver, tandis que les écureuils, qui ont le poil jaune, deviennent noirs? Que l'on consulte le climat, la nourriture, on en trouvera la raison. L'air, qui dans l'hiver est extrêmement vif, donne à la peau du lievre, qui ne se nourrit que d'herbes & de racines, une couleur blanche; tandis que l'écureuil, qui ne se nourrit que des parties huileuses & bitumineuses des arbres, devient noir. Pourquoi trouve-t on dans quelques parties de l'Amérique septentrionale des renards noirs, & dans d'autres des renards bleus? La nature n'agit jamais contradictoirement : des causes différentes doivent donc produire des effets différens.

IV. Indépendamment des alimens propres à changer les couleurs de la peau, indépendamment de ce que l'ardeur du soleil doit contribuer à cette métamorphose, est-il étonnant qu'il y ait tant de variété dans les couleurs de l'espece humaine, quand on songe que tous ces peuples qui sont jaunâtres, basanés, olivâtres, noirâtres ou même bleuâtres, ont recours à l'art, à des onguens & à des sucs propres à renforcer ces différentes cou-

leurs déjà excitées par les alimens dont ils se nourrissent, & par le climat qu'ils habitent. N'avons-nous pas déjà vu, en parlant de l'usage des peuples de se colorer diverses parties du corps, ou même de se peindre en entier, que les uns se peignent avec du verd & du jaune, d'autres avec du jaune & du rouge ou même du bleu, d'autres enfin avec de la suie. Ce goût pour s'appliquer des couleurs artificielles sur la peau, paroît être sur-tout l'apanage des femmes. Qu'on se transporte chez les Kamtschadales, chez les Esquimaux, & dans les différentes contrées de l'Amérique, l'on trouvera que chez ces peuples les femmes n'ont rien de plus à cœur que de se farder. Elles prennent dans le printemps des entrailles d'ours, & les mêlant avec de la colle de poisson, elles s'en barbouillent tout le visage : au lieu de céruse, elles emploient du bois pourri, ou du talc calciné naturellement : au lieu de la torna-solis, elles se servent d'une herbe marine, qui est une espece de corail, & qui, dissoute dans la colle de poisson, donne une couleur rouge. En avançant vers le centre de l'Amérique, on voit s'accroître la passion pour le fard. Ce n'est plus l'attribut exclusif des femmes qui veulent relever l'éclat de leur figure ; les hommes pratiquent aussi la même chose.

V. Leurs habitations mal-propres, leurs cabanes

noires, remplies la plupart du temps de fumée, ainsi que leur habitude de n'être lavés que quand la pluie les arrose, contribuent à les rembrunir; en sorte qu'en rassemblant toutes ces circonstances, on ne peut s'empêcher de conclure que les accidens concourent à produire une couleur brune, jaunâtre, olivâtre, noirâtre, & que, selon leur fantaisie & le choix qu'ils ont fait d'une couleur, ils ont tâché de perfectionner celle qui leur plaisoit le plus: les uns préferent le rouge & le blanc, & d'autres le noir. Ces observations qui tendent à faire connoître la cause de la différence de la couleur des Negres en général, & de leur variété en particulier, étant puisées en partie dans l'expérience, & en partie calculées d'après les loix connues de la Physique, doivent prévaloir sur les systêmes que différens Auteurs ont inventés jusqu'à présent sur cette matiere.

Elles expliquent en même temps, comme on l'a dit plus haut, la cause physique qui contribue à rendre les levres des Negres beaucoup plus grosses que les nôtres, parce que les sucs & les onguens astringens dont les Negres se servent pour rendre la peau d'un noir luisant, retirent extérieurement la partie supérieure & inférieure des levres, & les font considérablement déborder.

Il ne me reste donc plus qu'à parler de leurs

cheveux crépus. L'expérience nous apprend que moins l'homme tranſpire de la tête, & moins elle doit être garnie de cheveux ; puiſqu'ils ne ſont nourris & alimentés que par l'humidité qui ſort par les pores. Suivant que cette ſueur reſte plus ou moins en équilibre, plus ou moins les cheveux ſont grands, touffus, longs ou crépus. Un exemple contraire prouvera cet effet. Ceux qui connoiſſent les Coſaques de la petite Ruſſie ou de l'Ukraine ſavent qu'ils ſont affligés d'une maladie qui leur eſt particuliere, appellée par les Médecins *Plica*, & en la langue du pays, *Goſcheſt*. Ceux qui en ſont atttaqués demeurent un an perclus de tous leurs membres, comme des Paralytiques, & éprouvent de grandes douleurs dans les nerfs. Au bout de ce temps, il leur vient en une nuit une grande ſueur de tête, de ſorte que le matin ſuivant ils trouvent tous leurs cheveux collés enſemble ; alors le malade ſe ſent fort ſoulagé, & eſt guéri peu de jours après de ſa paralyſie ; mais ſes cheveux demeurent entortillés, & s'il les faiſoit couper dans ce moment, l'humeur trop forte qui ſe purge par les pores de la tête, tomberoit ſur la vue & le rendroit aveugle. Ce mal vient, ſelon la plus commune opinion, de la crudité ou autre qualité ſecrete de leurs eaux : ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il ſe gagne de même que

le mal vénérien, par le commerce des deux ſexes, & qu'il ſe trouve des enfans qui l'apportent au monde. C'eſt auſſi par cette raiſon que ces mêmes Coſaques ont une eſpece de cheveux qui leur eſt particuliere, étant auſſi forts & auſſi durs que les ſoies de cochon. Ajoutons que quand on ne prend aucun ſoin de ſes cheveux, qu'on ne dirige point leur croiſſance, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſe friſent & ſe tortillent d'eux-mêmes, & il n'en faut pas davantage pour qu'ils deviennent tout-à-fait crépus : d'ailleurs que l'on ſe rappelle l'uſage où ſont les Negres de ſe faire couper ou raſer les cheveux, pour marquer le grand deuil, ce qui ſe fait très-ſouvent, parce qu'ils ont un grand nombre de femmes, & parce qu'au décès de leur Souverain, ils ſe raſent toute la tête; & l'on ne ſera pas étonné que leur chevelure ſoit courte, en déſordre, & crépue comme de la laine.

Enfin, ponr s'aſſurer que la nature même, altérée par la nourriture, ne leur laiſſe pas beaucoup de cheveux, on n'a qu'à parcourir les pays du Kamtſchatka, des Eſquimaux & des autres parties de l'Amérique, & l'on verra que ces peuples ont naturellement moins de cheveux que les Blancs. Au ſurplus, qu'on prenne un Blanc auquel on coupe ſouvent les cheveux, qu'on l'abandonne à cet égard à la pure & ſimple nature,

ſans en avoir le moindre ſoin, & on verra qu'au commencement de la croiſſance, ſes cheveux ſeront toujours crépus. Ces raiſons ſont ſans doute plus que ſuffiſantes pour expliquer cette ſingularité que l'on rencontre chez les Negres.

Il ne me reſte plus qu'une queſtion à décider : Pourquoi, dans toutes ces contrées, les Européens conſervent leur couleur naturelle ? Rien ne me paroît plus aiſé à expliquer. L'Européen ne s'aſſujettit jamais à manger journellement des alimens cruds, dans quelque coin de la terre qu'il ſe trouve ; il n'épargne point ſes peines pour pouvoir ſe nourrir d'alimens conformes à ceux auxquels il a été accoutumé. L'habitude, qui lui a fait une néceſſité d'un certain genre d'alimens, le force toujours à cuire ſes viandes, quelles qu'elles ſoient, & à les aſſaiſonner à ſa maniere accoutumée. S'il ſe trouvoit jamais dans le cas de ne ſe nourrir que de poiſſons fort huileux, il les cuiroit ; &, en les cuiſant, une grande partie de l'huile s'évaporeroit : il s'aviſeroit encore moins d'employer de l'huile pour ſa boiſſon ordinaire ; il ſe tiendroit propre, & on ne le verroit pas habiter une cabane continuellement remplie de fumée : ainſi, en évitant les cauſes du changement des couleurs, il n'en éprouve pas les effets.

Telles ſont les raiſons auxquelles j'ai cru devoir

attribuer la différence qui ſe trouve entre les Negres & les Blancs, tant dans la couleur que dans les traits du viſage. On voit que, dans ces contrées, l'eſpece humaine ne ſubit ces changemens que par le concours de pluſieurs cauſes: l'influence du climat, différence de la nourriture, frottemens extérieurs, dont les effets doivent néceſſairement être tels, pour être conformes aux loix inébranlables de la nature, &c. ſans que l'on ait beſoin de recourir à des cauſes ſurnaturelles. Voyons maintenant ce qu'on doit penſer des animaux que l'on trouve dans le Nouveau-Monde.



CHAPITRE IX.

Réflexions sur l'origine des animaux dans le Nouveau-Monde.

IL ne suffit pas d'avoir prouvé de quelle maniere l'Amérique a pu être peuplée par les hommes : il reste à résoudre comment elle l'a été par les animaux de différentes especes. S'il n'étoit question que des oiseaux, cette question seroit aisée à résoudre, parce qu'on pourroit supposer qu'ils ont fait le trajet, à travers les airs, de l'Ancien-Continent dans le Nouveau, & que la grande mer du Sud & du Nord étoit autrefois plus parsemée d'Isles qu'elle ne l'est aujourd'hui. Cependant il y a plusieurs de ces oiseaux auxquels on ne pourroit adapter cette explication, à cause de leur vol trop lent ou trop difficile, tels que celui de l'Autruche & du Colibri.

Quant aux Quadrupedes, il faut remarquer que chaque espece a sa sphere, &, pour ainsi dire, son domicile, dont elle ne peut s'éloigner. Le Renne est un animal attaché aux climats froids, & l'Éléphant aux pays chauds. En vain voudroit-on transporter le Renne dans les pays méridio-

naux, & l'Éléphant dans la Zone Glaciale; ils ne pourroient y subsister ni l'un ni l'autre.

Une seconde observation qu'on peut faire à cet égard, c'est qu'il y a, dans toutes les autres parties du Monde, des especes d'animaux dont l'Amérique est absolument dépourvue, & qu'elle ne connoît même pas; & que l'Amérique renferme à son tour dans son sein des animaux qu'on ne trouve point ailleurs. C'est ainsi que les Américains n'ont point chez eux l'Éléphant, quoique le climat ne lui soit point contraire; & qu'avant l'arrivée des Espagnols, ils manquoient absolument de Chevaux: tandis qu'il y a chez eux une espece de Porc, qu'ils appellent *Pecary*, & qui a le nombril & les parties génitales sur le dos, phénomene inconnu dans toutes les autres parties du Monde. Quelle conclusion en tirerons-nous? Serons-nous assez hardis pour soutenir avec quelques Philosophes, que la terre, depuis la création de l'Univers, a pris une autre forme, & que le déluge a changé la surface de la terre; de sorte que les parties, qui sont détachées ou séparées aujourd'hui du Continent par de vastes mers, n'ont formé autrefois qu'un seul Continent. L'on a imaginé là-dessus divers systêmes: plusieurs Auteurs prétendent que l'Afrique a été contiguë autrefois à l'Amérique, & que les animaux purent passer

ſans difficulté d'une région dans l'autre ; d'autres ont préſumé que c'eſt par mer qu'ils y furent tranſportés. Les animaux auroient pu ſans doute parvenir fort aiſément en Amérique par la Terre-ferme ; cependant comme cette opinion eſt expoſée à une infinité de contradictions, & ne paroît avoir été inventée que pour ouvrir aux animaux un paſſage en Amérique, elle demanderoit à être mieux établie pour s'attirer quelque confiance. La ſeconde opinion mérite encore moins d'attention, parce que la navigation, pas plus que les autres arts, n'a pu parvenir tout-à-coup au dernier degré de perfection : il eſt à préſumer que les Navigateurs qui ont connu l'Amérique avant les Eſpagnols, ont eu aſſez à faire pour ſe conduire eux-mêmes, ſans ſe charger de l'embarras d'emmener avec eux des animaux monſtrueux & ſauvages. Lors même qu'avec le temps ils purent y tranſporter des Quadrupedes, ils donnerent ſans doute la préférence aux animaux domeſtiques & utiles.

D'ailleurs, ſi l'on ne veut pas reconnoître que la terre a exiſté de toute éternité, ou que les bêtes ſont ſorties de la terre, comme les champignons, ſyſtême qui ſeroit auſſi abſurde que ridicule, l'on ſera forcé de croire que les animaux ont été créés par la main du Tout-Puiſſant, chacun ſelon ſon eſpece & ſelon ſon climat, dans toutes les parties

du Monde ; & que, si l'on trouve, tantôt des animaux de la même espece, dans les parties différentes de la terre, qui n'ont pu être transportés d'une partie du Monde à l'autre, tantôt des animaux, si j'ose dire, propres au pays, c'est parce que l'Etre-Suprême, au moment de la création, a répandu les animaux sur toutes les parties de la terre. On se trouve par-là d'accord, non-seulement avec les grandes vues de la Providence, mais avec le récit même de Moyse, qui ne dit pas que Dieu n'avoit créé des animaux que pour l'Asie ou pour le Paradis terrestre seul, mais pour toute la terre.

Dira-t-on que, le déluge ayant été universel, & ayant détruit tous les animaux sur la terre, on ne peut plus expliquer comment ils sont parvenus de nouveau dans toutes les parties du Monde, & par conséquent aussi en Amérique, puisqu'il n'y a point eu de seconde création après le déluge ?

Avant d'entrer dans cette discussion, j'avouerai qu'il n'y a pas de Livre pour lequel j'aie plus de respect que pour l'Écriture ; mais plus ce Livre mérite de créance, plus il est essentiel d'en connoître le vrai sens, afin de ne lui faire rien dire qui fût indigne de son Auteur, ou qui dérogeât aux perfections de la Providence, en restreignant ses facultés & sa puissance dans des bornes si

étroites

étroites & si précaires, que l'on perdît de vue qu'il s'agit des œuvres du Tout-Puissant.

D'ailleurs, en développant mes sentimens sur l'universalité qu'on attribue au déluge, & sur le sens qu'on doit attacher à ce mot, je ne ferai qu'ajouter quelques réflexions aux raisons déjà exposées par divers Savans, qui ont eu les mêmes idées (1).

Je ne m'arrêterai pas à discuter dans quelle partie du Monde étoit situé le Paradis terrestre: c'est un principe reçu que les premiers hommes ont habité en premier lieu en Asie, qu'ils y ont demeuré après leur expulsion du Paradis terrestre, & que c'est également dans l'Asie que les premiers hommes se multiplierent, & devinrent si méchans, que Dieu fut obligé de les punir. Noé & sa Famille, préservés de ce châtiment, & destinés après le déluge à repeupler la terre, resterent de même en Asie. Cette nouvelle population consistoit en un petit nombre de familles: leurs premiers soins furent de cultiver la terre, & il n'est pas à supposer qu'ils s'appliquassent à l'étude de la Géographie. Comment voudroit-on leur attribuer des

---

(1) On peut consulter à ce sujet M. *Engel*, ancien Bailli d'Echallens, dans son Essai sur la population de l'Amérique. A Amsterdam, 1767, en cinq vol. in-8°,

O

connoiſſances auxquelles ils n'avoient nulle prétention ? Comment voudroit-on leur attribuer des principes fixes & certains ſur l'étendue du globe, principes que nous-mêmes nous ne poſſédons qu'imparfaitement encore ? Leurs ſciences & leurs connoiſſances ne conſiſtoient que dans un court récit que le pere tranſmettoit à ſes enfans : on leur diſoit, par exemple, d'une maniere purement hiſtorique que l'Etre-Suprême avoit créé le Monde, la Terre, toute la Terre : ils employoient indifféremment ces trois termes, & ne diſtinguoient pas leur ſignification plus ou moins bornée, parce qu'ils regardoient le point qu'ils habitoient comme formant la terre entiere, attribuant au mot de terre le ſens univerſel donné dans l'Écriture-Sainte, lorſqu'elle parle de la création, & où le mot terre ſignifie réellement toute la terre enſemble. Ils ſe croyoient réellement & en effet les poſſeſſeurs de toute la terre, parce que Dieu la leur avoit aſſignée : ils attachoient ce même ſens illimité à cette portion de la terre qu'ils habitoient, & ils auroient été très-fort offenſés, ſi alors on avoit oſé leur dire : mais vous n'habitez que la plus petite partie de la terre, comment pouvez-vous avancer que vous êtes les maîtres de l'Univers ? Mais qui auroit pu alors leur faire ces objections ?

Après la création de l'Univers, la méchanceté humaine croiſſoit à meſure que les hommes ſe multiplioient. Sur qui Dieu alloit-il faire retomber ſa punition ? Étoit-ce ſur toute la terre inhabitée ou ſur cette partie ſeulement occupée par les pécheurs dévoués à la vengeance divine ? Mais, me dira-t-on, la punition s'eſt faite par le débordement des eaux, par un déluge : or, en les puniſſant de cette maniere, il a fallu que la maſſe d'eau, pour les ſubmerger, fût égale ſur tout le globe de la terre ; car ſans cela l'équilibre du monde auroit été altéré. Pour répondre à ces objections, je demande premierement ſi ce mot de déluge renferme en ſoi une inondation univerſellement répandue ſur toute la ſurface de la terre ; ſi ce ſens ſeroit le ſeul qu'on puiſſe attribuer à cette expreſſion ?

Je regarde les mots *Déluge*, *Monde*, *Terre*, *toute la Terre*, comme des mots vagues, & dont le ſens n'étoit pas toujours déterminé, pas plus alors qu'aujourd'hui, où nous employons les mots *Ciel*, *Terre*, *Monde*, dans un ſens très-reſſerré, ſans en avertir. Le *Ciel* eſt beau, la *Terre* eſt inondée, le *Monde* eſt.

2°. Dire qu'il fallut néceſſairement que l'eau fût égale ſur toute la ſurface de la terre, parce que ſans cela ſon équilibre auroit été détruit, &

que la ſubmerſion d'une foible portion de la terre n'auroit pu avoir lieu, ſi l'eau n'avoit pas également ſubmergé ſans exception toutes les plus hautes montagnes du globe, c'eſt énoncer des propoſitions trop vagues & trop générales. En effet, ſi on prenoit à la lettre & mot à mot le terme de déluge, comme ſignifiant un débordement univerſel, je demanderois encore d'où auroit pu venir cette prodigieuſe quantité d'eau, en ſi peu de temps, & dans le court eſpace que nous marque Moyſe; car, ſuivant quelques Auteurs, il auroit fallu plus de dix océans, &, ſuivant d'autres, plus de vingt ou de vingt-deux, pour fournir une quantité d'eau capable d'inonder les plus hautes montagnes. On ne ſauroit ſoutenir que le déluge enveloppa le globe entier dans toute ſa rondeur, ſans attribuer à Dieu les plus grandes imperfections.

En attachant au déluge un effet univerſel, nous lui avons donné par conſéquent un ſens trop illimité, un ſens qu'il n'a jamais eu, que nous avons mal compris, par le peu d'attention que nous employons à bien des choſes.

Combien pourroit-on trouver d'exemples dans l'Antiquité, de peuples qui, après le déluge, ſe ſont arrogé le titre de *Seigneurs de tout l'Univers*, adoptant cette qualification comme on adopte celles de *Catholique* & d'*Apoſtolique* que prennent

de nos jours divers Souverains de l'Europe, avec cette différence que ces peuples anciens se qualifioient ainsi, parce qu'ils se croyoient réellement les Maîtres du Monde. Ces préjugés ont souvent donné lieu à de grands abus. Ne voit-on pas les Juifs qui croient faire une bonne action lorsqu'ils font du tort aux Chrétiens, parce qu'ils sont dans la fausse persuasion que nous autres *Gojim*, c'est-à-dire, Païens, n'avons aucun droit juste & légitime à ce que nous possédons, que nous l'avons usurpé, & que tout leur appartient de droit, se croyant encore aujourd'hui les vrais Seigneurs & Maîtres de l'Univers : aussi pensent-ils que le vrai Messie doit venir pour rétablir leur domination sur toute la terre.

Dans le temps où la famille des Hans régnoit à la Chine, les peuples de cet Empire regardoient comme un tribut les présens que les marchands des Indes, de la Perse, de l'Arabie offroient à l'Empereur; & s'ils étoient présentés au nom de quelques Princes, ces Princes étoient envisagés comme des tributaires : tandis que les présens que l'Empereur leur faisoit étoient regardés comme des récompenses; & ce qu'il leur faisoit dire passoit pour des ordres. Il est vrai que les Ambassadeurs & les autres Députés que le Czar Pierre Ier

a envoyés à la Chine, ont été traités d'égal à égal; mais l'Empereur n'a jamais pu se résoudre à écrire une lettre au Czar: c'est le Tribunal des affaires étrangeres de la Chine qui écrit ou à l'Ambassadeur ou au College des affaires étrangeres de Russie; & ce n'est que depuis l'année 1727 que M. Metello de Sousa, Envoyé du Roi de Portugal, a obtenu une déclaration de l'Empereur, dans laquelle il est dit qu'on ne doit pas traiter en tributaires ni les Envoyés du Roi de Portugal, ni ceux des autres Souverains d'Europe.

Comment expliquera-t-on ce globe qui étoit autrefois dans la main des Empereurs grecs, & que portent aujourd'hui l'Empereur d'Allemagne & plusieurs Souverains, si ce n'est en disant que c'est un usage des temps les plus reculés, dans lesquels chaque Souverain prétendoit être le Maître de toute la terre, lors même qu'on n'en possédoit que la moindre partie? Plus nous remontons dans l'Antiquité, plus nous trouvons d'emblêmes relatifs à celui-là, que nous employons encore aujourd'hui, & dont nous avons perdu le véritable sens. Que signifient, par exemple, les couronnes des Souverains, si elles ne sont pas l'emblême de la possession de la terre? Les Septante ne rendent-ils pas la mer qui environne la terre, par le mot

d'anneau, *Eccleſ.* 1, 7? Et n'eſt-ce pas l'origine du mot Océan, *Ogé-an*, le grand anneau? Telle eſt encore l'origine des anneaux dont nous nous ſervons dans pluſieurs occaſions, par exemple, dans la cérémonie du mariage, &c. & qui ſuppoſent toujours qu'on embraſſe une choſe en entier.

Toutes ces remarques prouvent qu'il faut employer beaucoup de diſcernement lorſqu'on veut juger des expreſſions emblématiques. On tomberoit dans de grandes erreurs, ſi l'on prenoit au pied de la lettre la vanité de pluſieurs peuples, qui, faute de connoiſſance, ſe regardoient comme les Souverains de la terre. Rien ne ſeroit plus funeſte pour la vérité que de vouloir preſcrire une opinion ſur des choſes dont les motifs & les cauſes ſont inconnus : il vaut mieux garder le ſilence.

Si l'univerſalité du déluge n'eſt pas admiſſible, & que tout porte à adopter le ſentiment contraire, les animaux créés par la main du Tout-Puiſſant auront pu demeurer & vivre dans les autres parties de la terre, ainſi qu'ils l'avoient fait depuis le moment de la création ; car, d'où ſeroient-ils venus ſans cela? Parmi pluſieurs autres exemples qui concourent à faire regarder les animaux comme attachés à toutes les parties du

Monde, je m'arrêterai ſeulement à celui de l'Archipel, nouvellement découvert par les Ruſſes, entre le Kamtſchatka & l'Amérique. Quantité de ces Iſles ſont ſi ingrates & ſi déſertes, qu'il n'y a pas d'apparence que jamais perſonne les ait habitées, à moins que d'y avoir été forcé par la néceſſité; cependant, lorſqu'elles ont été découvertes, on y a trouvé en abondance des animaux adaptés au climat, comme des zibelines, des loutres, des renards bleus, &c. Dans l'Iſle infortunée de Bering, ſur les côtes de laquelle échoua le vaiſſeau deſtiné à faire des découvertes, on n'y trouva pas de traces qu'il y eût jamais eu même une cabane de pêcheur; néanmoins l'équipage, composé de plus de ſoixante perſonnes, ſe nourrit depuis le 7 de Novembre juſqu'au 14 Août de l'année ſuivante, uniquement des animaux que l'on rencontre ſur cette Iſle, d'ailleurs abſolument aride.

L'affluence des animaux étoit ſi conſidérable, que l'on étoit obligé de ſe raſſembler, pour aſſommer à coups de bâton les renards bleus, qui venoient par bandes aſſaillir les cabanes que l'on avoit conſtruites.

Qui a raſſemblé ces animaux dans ces Iſles? Eſt-ce un effet du haſard, ou y ont-ils été amenés par quelques Voyageurs ou par les Habitans?

On n'y a trouvé aucun vestige qui puisse faire présumer qu'elles aient jamais été fréquentées par des hommes. Il faut recourir à l'autorité de l'Écriture, & dire que celui qui a donné à l'homme la faculté & les ressources de l'industrie pour se transporter par-tout, a suppléé à la privation qu'éprouvent les animaux à cet égard, en les répandant, dès le premier instant, sur la surface du globe.



CHAPITRE X.

Réfutation de M. de P., Auteur des Recherches philosophiques sur les Américains, les Égyptiens & les Chinois.

DIVERS Savans, comme je l'ai déjà dit, se sont exercés sur l'origine des Américains : tels *Robert Lecomte* de Normandie (*De origine gentium americanarum*), *Jean de Laet* & *Hornius*, *Acosta*, *l'Escarbot*, *Brerevood*, *Moraes*, *Fischer*, *&c.* Tels sont encore M. *Engel* dans ses *Essais sur la population de l'Amérique*, & M. *de P.* dans ses *Recherches philosophiques sur les Américains, les Égyptiens & les Chinois*, où il s'est plus attaché à l'agrément du style qu'aux vérités historiques. M. *Engel*, plus versé dans ce genre de connoissances, nous a donné dans son Traité bien des choses curieuses & amusantes ; tandis que M. *de P.* a rassemblé des faits qu'il a exposés d'une maniere plus propre à flatter l'imagination qu'à convaincre l'esprit. Il est fâcheux qu'un Auteur, dont la plume est d'ailleurs éloquente, ait avancé des choses qu'il n'a pas entendues, ou qu'il n'a pas exposées dans leur véritable jour. Sans avoir pour les écrits de

l'Antiquité ce respect outré qui ne peut qu'induire en erreur ceux qui s'y livrent, sans examiner si au moins la vraisemblance s'y trouve ménagée, il semble que M. *de P.* eût pu ajouter plus de foi qu'il ne fait aux fragmens qui nous restent de *Philostrate*, aux récits de *Strabon*, de *Pline*, de *Plutarque* & d'*Hérodote*. D'ailleurs, le P. *Gaubil*, le P. *Sollier*, le P. *Parrenin*, l'Abbé *Pluche*, MM. *Fourmont*, *Shaw*, *Kœmpfer*, *Tavernier*, &c. qu'il regarde comme des romanciers, ont pour la plupart voyagé dans la partie orientale de l'Asie ; & il n'est pas probable que tous ces Savans se soient concertés pour ne nous débiter que des fables, sur tout ce qui est relatif à la Chine, ou qu'ils aient été remplis de préjugés & dénués de jugement au point d'adopter indistinctement le vrai & le faux.

La méthode la plus sûre pour juger d'une nation qui nous a précédés d'un grand nombre de siecles, est de consulter

1°. Les témoignages que les Historiens nous en ont laissés ;

2°. De rechercher quelles ont été & quelles sont ses coutumes ;

3°. De comparer ses coutumes & sa religion avec celles des peuples plus anciens qu'elle ;

4°. De voir s'il y a quelque rapport entre son

langage & celui des peuples avec lesquels on prétend qu'elle doit avoir la même origine.

C'est d'après ces principes que j'examinerai le Livre des Recherches philosophiques sur les Égyptiens & les Chinois, dont quantité de passages me paroissent mériter d'être éclaircis. Je ne m'arrêterai qu'aux faits principaux, sans entrer dans une discussion qui fatigueroit les Lecteurs.

M. *de P.*, à la page 23 de sa Préface, prétend que le pays de *Serica* est le même que celui qu'on appelloit *Igur*; que les peuples connus sous le nom de *Seres*, ne sont ni Chinois ni Indiens: c'est ce qu'il falloit prouver: le nom de *Seres* vient originairement de *Serk*, *Sericum*, soirie; le Géographe de Ravenne appelle les Indes *Serica*; les anciens peuples de la Scandinavie appelloient l'Afrique *Serica* (*Voyez* Snorro, *Sturlonid. Yngl. Saga*, chap. 1; *Harald*, *Hardr. Saga*, chap. 5). *Rubruquis*, dans son Voyage en Tatarie, *chap. XXVIII*; *pag.* 59, dit expressément: « Au-delà » du pays de Muc est le grand Cathay, où habi» toient anciennement ceux que l'on appelloit » Seres; car de-là viennent les bonnes étoffes de » soie, & le nom de Seres vient à cause de leur » ville capitale ainsi nommée. Ils n'obéissent pas » encore aux Moalles ou Tatars ». Le pays d'Igur, Uigur ou Iugur étoit absolument distinct de celui

rica. Les Huns s'y établirent après leur expul- de la Chine : leur premier nom étoit *Gyn-* , *gens qui demeurent dans les environs du le ;* & l'on entend sous le nom d'*Igarie*, ces les chaînes de montagnes qui séparent la ie de la Russie, que l'on appelle communé- les montagnes de Verchoturie. Une partie s peuples parcourut, à la fin du IXe siecle, ussie, & fixa enfin sa demeure près du Da- . Les descendans de ceux qui se sont retirés ces montagnes sont appellés aujourd'hui *les.*

a meilleure preuve que l'on puisse fournir de origine commune, est la conformité qui se ve entre le langage de ces peuples & celui des grois modernes.

NÇOIS.	HONGROIS.	VOGULE.
	Eki	Akukot.
	Kêt, Ketto.	Kita, Kitu.
	Harom.	Chorom.
e.	Nèdi, ou Nelli.	Nila, Nile.
	Ot.	Atte.
	Hat.	Kat.
	Hêt.	Sata.
	Nyoltz.	Neulyn.
	Kilentz.	Kelentz.
	Tiz.	Tot.
.	Tizen-egi.	Ok-ay.
:.	Husz.	Kùsa.
inte.	Negyven.	Nélmen.

FRANÇOIS.	HONGROIS.	VOGULE.
Cent.	Szâz.	Szed, Schæt.
Mille.	Ezer.	Szotyr, Schott.
La nuit.	Ej.	Ji.
L'hiver.	Tel.	Talga.
Le feu.	Tûtz.	Taut.
La foſſe.	To.	Tu.
La mer.	Anja.	Ank.
L'œil.	Szem.	Scham.
La langue.	Njelo.	Nielm.
Le foie.	May.	Mag.
Le couteau.	Kés.	Katſchi.
La fleche.	Nyd.	Njd.
L'arc.	Ju.	Jut, Jaut.
Le traîneau.	Szan.	Schun.
Le cheval.	Lo.	Lo, Lu.
Le chat.	Matska.	Matſchich
Le renard.	Roka.	Okſar.
La grue.	Daru.	Taru.
L'oye.	Lud.	Lhünt.
La plume.	Toll.	Toile, Toul.
Le poiſſon.	Hal.	Hühl.

M. *de P.*, à la page 9, tome II, voulant donner une idée de la médiocrité des Chinois dans l'art de bâtir, dit que depuis tant de ſiecles que les arts ſont exercés parmi eux, ils n'ont encore pu élever que des maiſons avec un ſimple rez-de-chauſſée, dont les parties ne conſiſtent qu'en une charpente liée avec des tenons de fer : mais il ignore ſans doute que cette méthode eſt l'unique qui puiſſe avoir lieu dans un pays aſſujetti à de fréquens tremblemens de terre; il veut qu'il exiſte

une maniere de bâtir propre à prévenir les effets terribles de ces révolutions ſouterreines, & il ajoute que c'eſt parce que les Chinois ne bâtiſſent pas en pierre, & ne donnent pas aſſez de ſolidité à leurs murs & à leurs fondemens, qu'ils ſont plus fréquemment expoſés aux ravages des tremblemens de terre. Pour combattre cette opinion, il ſuffit de rapporter l'exemple du dernier tremblement de terre de Liſbonne, où toutes les maiſons étoient bâties en pierre, & celui des premiers Eſpagnols au Pérou, qui périſſoient ſous les ruines des magnifiques bâtimens qu'ils avoient élevés; tandis que les naturels du pays, qui connoiſſoient le danger de cette maniere de conſtruire, habitoient de ſimples cabanes, & ſe réjouiſſoient en voyant leurs tyrans élever des tombeaux pour s'y enſevelir vivans.

En liſant la page 171 & ſuivantes, où M. *de P.* parle des Bohémiens, que les Allemands appellent *Zigeuner*, on eſt porté à croire qu'il n'a pas eu des notions bien exactes ſur ce qui regarde l'Hiſtoire d'Égypte.

Tous les peuples que l'on comprend ſous le nom général d'Eſclavons, comme les Polonois, les Bohémiens, les Vendes, les Croates, les Boſniens, les Dalmatiens & les Ruſſes, ſe ſont eux-mêmes donné le nom de *Slaves*, mot originaire

de la langue eſclavonne, qui ſignifie *gloire*, *bravoure*. Leur véritable & premier nom étoit *Czighi*, & leur premiere patrie le mont Caucaſe. Les Bohémiens ſeuls ont conſervé leur premier nom de *Czechi*. De ces mêmes peuples viennent ceux que M. *de P.* appelle Bohémiens, & auxquels les Allemands donnent le nom de *Zigeuner*. Le Juif *Binjamin* aſſure que les Eſclavons vendoient une quantité conſidérable de leurs enfans aux peuples qui les avoiſinoient. Saladin, Sultan d'Égypte, voulant établir au XIIe ſiecle une milice pareille à celle des Janiſſaires, acheta un grand nombre de ces enfans qu'il fit élever dans la religion mahométane, auxquels il fit apprendre l'exercice, & dont il compoſa ſa garde ordinaire. En Égypte, on leur donnoit le nom de *Mameluks*, ce qui ſignifie un *eſclave acheté*, du mot *Malak*, acheter, s'approprier. De-là vient qu'on appelle un renégat *Mameluk*, parce que les premiers Mameluks étoient des enfans chrétiens élevés dès leur enfance dans la religion mahométane. Ces Mameluks, qui ſont les véritables *Czighi*, s'emparerent peu-à-peu d'un pouvoir aſſez étendu pour faire trembler les Sultans eux-mêmes; c'eſt pourquoi, l'an 1517, le Sultan Selim prit la réſolution de s'en défaire. Ceux qui furent aſſez heureux pour échapper à la proſcription, ſe répandirent dans les

contrées

contrées voisines, & reprirent de nouveau leur premier & véritable nom de *Czighi* (voyez *Bergeron* dans son *Abrégé de l'Histoire des Sarrasins & des Mahométans*, ch. 8, p. 375.). C'est de ce nom de Czighi qu'est provenue la dénomination moderne de Zigeuner : les François leur ont conservé leur véritable nom d'Égyptiens ou Bohémiens (voyez *Étienne Pasquier* dans ses *Recherches sur la France*, liv. 4, ch. 17.).

M. *de P*. a cherché à prouver, dès la page 20 de sa Préface, que les Chinois ne sont point des Colonies égyptiennes : il établit pour base de son raisonnement que les Chinois sont une nation scythe, ou ce qui, selon lui, est la même chose, une nation tatare ; & ; d'après cette assertion, il tire nombre de conséquences, sans s'appercevoir qu'il pose en fait ce qui est en question.

Remarquons d'abord que si les Chinois descendent des Tatares, ces derniers doivent nécessairement en être instruits, & leurs Historiens en auroient fait mention dans leurs écrits. Nous ne prendrons pour preuve du contraire que ce qu'*Abilfeda*, Auteur national, en dit dans son *Opus geographicum*, à la page 126. « Nous ne connoissons pres-
» que rien de cet Empire chinois, si vaste & cou-
» vert d'un si grand nombre de villes ; & le peu
» que nous en connoissons mérite à peine qu'on

de la langue esclavonne, qui signifie *gloire*, *bravoure*. Leur véritable & premier nom étoit *Czighi*, & leur premiere patrie le mont Caucase. Les Bohémiens seuls ont conservé leur premier nom de *Czechi*. De ces mêmes peuples viennent ceux que M. *de P.* appelle Bohémiens, & auxquels les Allemands donnent le nom de *Zigeuner*. Le Juif *Binjamin* assure que les Esclavons vendoient une quantité considérable de leurs enfans aux peuples qui les avoisinoient. Saladin, Sultan d'Égypte, voulant établir au XII[e] siecle une milice pareille à celle des Janissaires, acheta un grand nombre de ces enfans qu'il fit élever dans la religion mahométane, auxquels il fit apprendre l'exercice, & dont il composa sa garde ordinaire. En Égypte, on leur donnoit le nom de *Mameluks*, ce qui signifie un *esclave acheté*, du mot *Malak*, acheter, s'approprier. De-là vient qu'on appelle un renégat *Mameluk*, parce que les premiers Mameluks étoient des enfans chrétiens élevés dès leur enfance dans la religion mahométane. Ces Mameluks, qui sont les véritables *Czighi*, s'emparerent peu-à-peu d'un pouvoir assez étendu pour faire trembler les Sultans eux-mêmes; c'est pourquoi, l'an 1517, le Sultan Selim prit la résolution de s'en défaire. Ceux qui furent assez heureux pour échapper à la proscription, se répandirent dans les contrées

contrées voisines, & reprirent de nouveau leur premier & véritable nom de *Czighi* (voyez *Bergeron* dans son *Abrégé de l'Histoire des Sarrasins & des Mahométans*, ch. 8, p. 375.). C'est de ce nom de Czighi qu'est provenue la dénomination moderne de Zigeuner : les François leur ont conservé leur véritable nom d'Égyptiens ou Bohémiens (voyez *Étienne Pasquier* dans ses *Recherches sur la France*, liv. 4, ch. 17.).

M. *de P.* a cherché à prouver, dès la page 20 de sa Préface, que les Chinois ne sont point des Colonies égyptiennes : il établit pour base de son raisonnement que les Chinois sont une nation scythe, ou ce qui, selon lui, est la même chose, une nation tatare ; & ; d'après cette assertion, il tire nombre de conséquences, sans s'appercevoir qu'il pose en fait ce qui est en question.

Remarquons d'abord que si les Chinois descendent des Tatares, ces derniers doivent nécessairement en être instruits, & leurs Historiens en auroient fait mention dans leurs écrits. Nous ne prendrons pour preuve du contraire que ce qu'*Abilfeda*, Auteur national, en dit dans son *Opus geographicum*, à la page 126. « Nous ne connoissons presque rien de cet Empire chinois, si vaste & couvert d'un si grand nombre de villes ; & le peu que nous en connoissons mérite à peine qu'on

» y faſſe attention, étant auſſi obſcur que confus.
» Nous ne ſavons rien également de certain &
» d'exact à l'égard des Indes.

L'origine des Scythes & des Tatares n'eſt pas commune : il ſuffit, pour en avoir la certitude, de lire ce que nous en ont tranſmis les Hiſtoriens ruſſes & tatares. Ces derniers, dans leurs émigrations, ne ſont jamais venus des pays qu'habitoient les Scythes : on leur a ſucceſſivement donné différens noms : on les appelloit d'abord Torkmenes, Petſcheneges, Torkes, Taur-Menes, Moabites, Agarenes, c'eſt-à-dire, Sarazenes. Le nom de Tatares leur a été donné du fleuve Tata, qui, à 200 verſtes de Jakuzk, ſe jette dans l'Aldan, par les 62 degrés 30 minutes de latitude ſeptentrionale. C'eſt mal-à-propos qu'ils ont reçu cette dénomination, que l'ignorance des Ruſſes, ſur le pays d'où ils venoient, leur avoit donné du nom de l'endroit où ils les avoient rencontrés pour la premiere fois. Ils regardent encore aujourd'hui comme une injure de s'entendre appeller du nom de Tatares, & ils prétendent être appellés Mongols. Je vais à ce ſujet donner un extrait des Annales ruſſes, dont les faits éclairciront mieux la queſtion que tous les raiſonnemens qu'on pourroit employer.

Ad A. 1224. « *Poſt hæc Phænomena, irrupere*

» *gentiles quorum origo nobis est incognita, nomine*
» *Tatari, Moabitæ. Fertur eos appellari Taur-Me-*
» *nos aut Petschenegos. Testatur Historia Tataro-*
» *rum Methodii Episcopi, eos prosiluisse è deserto*
» *Euthyrio, sito inter Septentrionem & Orientem*
» *ubi fluit Gedeon.*

» *De iis auguria hæc sunt: ad terminum Mundi*
» *devastabunt terram ab Oriente ad Euphratem,*
» *venientque ad Pontum Euxinum, exceptâ Æthio-*
» *piâ quam non adorientur. Audivimus sanè eos mul-*
» *tas devastasse oras, nempè Jasios, Obesios & Kaso-*
» *gos; aggressi sunt Polovzenses eosque vicerunt,*
» *alteros ad fluvium Dnepr, alteros ad ripas Doni*
» *usque ad fretum maris profligarunt, ubi & periit*
» *hæc impia gens, filii Ismaëlis. Komanorum Prin-*
» *ceps, nomine Kotjak, cum cæteris fugit in Russiam,*
» *venitque ad generum suum, magnum Ducem*
» *Mstislav, Mstislavi filium, socrum magni Ducis*
» *& Principis Jaroslavi, Vsevolodi filii, & ad*
» *cunctos Russiæ Principes, magnis cum muneribus,*
» *implorans auxilium; cujus ad petita annuerunt*
» *Principes Mstislav, Mstislavi filius Halizensis,*
» *& Mstislav, Romani filius Kioviensis, & Mi-*
» *chaël Czernigoviensis cæterique quàmplurimi Prin-*
» *cipes juvenes, qui auxiliati sunt Polovzenses;*
» *cumque transcenderint amnem Dnepr, cæteris supe-*
» *rantibus cataractas, castra metati sunt ad flu-*

mépris ; car, dans sa véritable signification, il désigne tout peuple qui parle une langue inconnue. *Jul. Cæs. Scaliger*, dit, *exercitat.* 51 : « Les » Numides sont appellés *Barbares* d'un mot arabe » qui signifie *murmure*, *baragouinage*, & ce nom » leur fut donné par les Arabes, parce qu'ils par- » lent une langue inconnue à ceux-ci ». *Hérodote* dit également, *l.* 1, *p.* 73 : « Neco, Roi » d'Égypte, commença un canal qui devoit venir » de la mer Méditerranée au Golfe Arabique ; » mais un Oracle lui fit discontinuer son entre- » prise, lorsque le canal étoit déjà fait à moitié, » en disant qu'il fortifieroit par-là les *Barbares*, » mot par lequel les Égyptiens désignent tous » ceux qui parlent une langue étrangere ». Ovide, exilé dans la Sarmatie, écrivoit à ses amis de Rome : » Je suis regardé ici comme un *Barbare*, parce » que personne n'entend mon langage ».

J'ai fait voir de quelle contrée sont venus les Tatares, & quels pays habitoient les anciens Scythes ; je crois ne pouvoir mieux constater la différence qui se trouve entre ces peuples, qu'en rapportant quelques autres exemples de leurs coutumes : ce que je n'aurai pas besoin de faire à l'égard des Chinois, dont les usages sont si connus.

Il n'y a pas dans l'Antiquité un trait plus caractérisé, & qui puisse mieux faire connoître les

Scythes, que la réponse que fit leur Roi Inda-Thyrse à Darius, fils d'Hystaspes, lorsque celui ci lui demanda qu'il le reconnût pour son maître, & qu'il lui donnât de bon gré de la terre & de l'eau en signe de souveraineté, ou qu'il le traiteroit en ennemi. Inda-Thyrse lui répondit : « Je ne » suis point ; je ne fais que ce que les Scythes ont » accoutumé de faire en temps de paix : cependant » si vous voulez que nous nous battions, vous » n'avez qu'à violer les tombeaux de nos peres ; » alors vous nous trouverez prêts à nous venger. » Vous pourrez établir votre domination sur » d'autres peuples, mais jamais sur nous ; nous » ne connoissons point d'autres Souverains que le » Ciel, nos Aïeux, & la Terre notre Déesse » : *Hérodote*, liv. 4, ch. 126, 127.

Ceux qui ignorent quelle étoit leur vénération pour les tombeaux de leurs peres, n'ont qu'à lire ce qu'en dit *Hérodote* dans son quatrieme livre. Ils eurent successivement différentes manieres d'ensevelir leurs morts. Dans les premiers âges, leur coutume étoit de les porter en terre avec la plus grande vénétation, immédiatement après leur décès : voyez *Pindare*, Olympiad. ode 3 ; *Pomponius Mela*, liv. 3, ch. 5. Ils adopterent ensuite celle de brûler les morts, & d'en renfermer les cendres dans des pots qu'on couvroit d'une motte

P 4

de terre : *Homere*, Odyff. 5, ỳ. 74 ; *Cæfar*, *de Bello gallico*, l. 6, ch. 18 ; *Sherigham*, *de Anglorum gentis origine*, p. 454. Ils eurent encore l'ufage d'élever une efpece de colline fur le corps des morts. On trouve dans l'intérieur de la Sibirie (1) beaucoup de ces tombeaux érigés dès les premiers âges. On trouve auffi fort communément en Sibirie & en Suede de ces pots de terre, qui font une preuve de leur feconde maniere d'enterrer leurs morts. Divers monumens, en affez grande quantité dans la Finlande, le Danemarck, la Suede & l'Ingrie, conftatent la troifieme. Lorfque le Prince Orlow fit jetter les fondemens d'un bâtiment à Katfchina, on déterra beaucoup de fquelettes qui paroiffoient avoir été affis dans leurs collines ; leur taille étoit gigantefque ; ils avoient une hache entre les jambes, de grandes boucles d'oreilles & plufieurs autres ornemens & outils pareils à ceux dont les Finlandois fe fervent encore aujourd'hui.

(1) On me permettra de me fervir du nom de *Sibirie* au lieu de Sibérie ; car Sibir étoit autrefois le nom de la réfidence du Chan Kutfchum, aux bords de l'Irtifch, & le ruiffeau qui l'entouroit s'appelloit Sibirka & non pas Siberka. Par la même raifon, j'ai préféré de dire *Tatare* & non pas Tartare, parce que le fleuve d'où vient ce nom s'appelle *Tata*. C'eft ici un exemple de ces *r* ajoutées par les François à tant de noms.

Ce n'étoit point là la coutume des anciens Tatares. Lorſque quelqu'un d'entr'eux mouroit, on laiſſoit un de ſes parens, ou à ſon défaut un de ſes amis, pour le garder pendant quelque temps; & s'il étoit de la race ſouveraine, on ne ſavoit pas l'endroit de ſa ſépulture, dit *Rubruquis*. Cette coutume venoit de Perſe; le lieu de la ſépulture des Rois de Perſe étoit toujours ignoré : voyez les Voyages de *Chardin* en Perſe, tom. III, p. 76, & tom. IX, p. 103, *édit. d'Amſterdam, in-12.*

Les Scythes appelloient Dieu, *Thur, Thor, Tyr* ou *Odin;* les Tatares lui donnoient le nom d'*Allah*; on ne voit aucune analogie entre ces termes eſſentiels des deux langues. Quant à ce qui regarde le mot *Thor*, nous trouvons qu'*Hérodote*, dans la réponſe d'Inda-Thyrſe à Darius, ſubſtitue Ζευς, Jupiter, au nom Scythe. *Jornandes, de rebus geticis*, ch. 5, nous dit que le premier Juge des Scythes étoit appellé *Zeuta.* Ce mot de *Zeuta* ne ſignifie autre choſe que Θεος, car les Doriens & les Lacédémoniens changeoient ſouvent le Θ en Z, de même que les Allemands. *Thur, Tyr, Thor, Jupiter, Zeuta, Zevs, Odin*, n'ont donc qu'une même ſignification, qui revient au mot Θεος. Les mots *Odin, Atys, Attin* qui ſignifient l'unité, eſt par conſéquent une même choſe avec *Atin*, Dieu des anciens Phrygiens, avec *Adonaï* ou *Jodaim*,

Dieu des Hébreux, *Adonis*, Dieu des Syriens, *Adon*, *Adonin*, Dieu des Phéniciens & des Assyriens, *Vedam*, Dieu des Indiens, *Teut-Atin*, Dieu des anciens Teutons, *Andate*, *And-Attin*, Dieu des Bretons, *Voda*, *Voddon*, Dieu des Arabes, *Adin*, l'Unité des Russes, *Odin*, l'Unité des Esclavons; toutes ces dénominations ne signifiant autre chose que l'unique & le vrai Dieu: mais quel rapport entre ces mots & le nom d'*Allah* que les Tatares donnoient à l'Etre Suprême?

Les Scythes avoient une espece de Baptême; ils jettoient de l'eau sur le corps des enfans nouvellement nés, & prioient quelques-uns de leurs amis les plus distingués de donner un nom à l'enfant. Cette cérémonie devoit les préserver de tous les dangers auxquels la vie humaine est exposée: voyez *Snorro Sturlonid.*, *Har. Harf. Saga*, ch. 40 & tom. I, p. 223; *Olearius*, Voyage en Perse, l. 2, ch. 9.

Les Tatares au contraire employoient la Circoncision; cette cérémonie n'avoit lieu que depuis l'âge de sept ans jusqu'à seize: ils pensoient que dès cet instant deux Anges se plaçoient sur les épaules de l'enfant, & tenoient un compte exact de ses actions bonnes ou mauvaises, dès qu'il avoit passé l'âge de seize ans. Lorsqu'une femme

étoit prête d'accoucher, le mari tendoit un drap autour de sa cabane, le battoit sans interruption avec des baguettes, jusqu'à ce que l'enfant fût venu au monde, & crioit *Gart-Czit-Kir! Va-t-en, Diable!* L'enfant recevoit son nom du premier objet qui se présentoit aux yeux du pere, à l'instant de l'accouchement. De-là vient que le second fils de Czingis-Chan fut nommé *Tolai*, qui veut dire *lievre :* le premier s'appelloit *Tschutschi*, parce que lorsque sa mere revenoit de la captivité avec ce fils, le pere lui adressa ces mots : *Voyez! la-voilà qui vient avec un Tschutschi*, c'est-à-dire, *avec un hôte :* voyez les Voyages de *Rubruquis* en Tatarie, & l'Histoire généalogique des Tatares, traduite du Manuscrit tatare d'Abul-Gasi-Bayadour-Chan.

La Mythologie des Scythes, différente de celle des Tatares, se trouve dans un Livre très-rare, qui a pour titre *Edda des Islandois*, écrit en 1215 en Islandois, par *Snorron*, fils de Sturla, & publié par Jean *Resenius* à Copenhague, en 1665, in-4. Ces deux Mythologies n'ont pas la moindre ressemblance entr'elles. Les Tatares avoient la coutume de se purifier par le feu, & tous ceux qui les approchoient étoient obligés de passer par deux feux, croyant que cet élément purifioit toutes choses.

Omnia purgat edax ignis.
Le feu consumant purifie tout.
Ovid. Fast. IV, ℣. 785.

Ils adoroient le Soleil & le Feu, & ne contraignoient personne à embrasser leur religion: Voyez *Carpin* & *Rubruquis* dans leurs Voyages en Tatarie.

Le seuil du Palais des Chans des Tatares étoit sacré; quiconque marchoit dessus étoit puni; il falloit l'enjamber : la porte en étoit également sacrée; les gens qui avoient reçu quelque grace du Chan, alloient la baiser en pompe & en cérémonie; & le Chan même, par respect, ne la passoit jamais à cheval : voyez les Voyages de *Chardin.*

Leur divination se faisoit au moyen des os de mouton brûlés. Le Prophete *Daniel*, II, 2, faisant mention des quatre especes de divination, commence par celle qu'il appelle *Hhartumim de Heroujim Toumim*, ce qui signifie, *des os brûlés* : cette coutume est donc très-ancienne, & tire son origine de la Chaldée : les Chaldéens la transmirent aux Medes; les Medes aux Persans, & les Persans aux Tatares.

Leurs Princes s'appelloient *Gog & Magog*, c'est-à-dire, *Prince des Princes*; & c'est d'eux que parle *Ezechiel*, lorsqu'il dit : « *Et educam te &*

» omnem exercitum tuum, *Persæ*, *Æthiopes & Lybies cum eis* ».

Ils adhéroient à la doctrine d'*Al-Thenaouiat*, ce qui signifie en langue persanne, *la Religion des Deux Principes* : ils n'avoient point de Lamas chez eux, mais des Schamans, qui professoient la Religion de *Taossé*, & non pas celle des Lamas ou de la Secte de *Fo* : voyez *Gaubil* dans son Histoire de la Dynastie des Mongous, p. 105, 106, 291.

Les premiers Tatares s'appelloient *Su-Moalls*, c'est-à-dire, les Moalls des eaux : leur pays étoit à-peu-près au nord de la Corée : voyez *Carpin*, p. 39, *Rubruquis*, p. 89, *Gaubil*, dans l'Histoire de la Dynastie des Mongous, *p.* 2, *remarque* 1.

Le neuvieme jour de la lune de Mai, ils avoient la coutume d'assembler toutes les jumens blanches qui se trouvoient dans leurs haras, pour les consacrer à Dieu. Tous ces exemples prouvent combien different les Tatares & les Scythes.

Ajoutons quelques mots à l'égard des Chinois. *M. de P.* auroit pu se convaincre facilement que les Chinois ne sont ni Tatares ni Scythes. *Carpin* lui auroit appris, *p.* 40, que Czingis-Chan, après avoir vaincu les Naimans & les Kara-Kitains, marcha contre les Kitaiens, c'est-à-dire, contre les Chinois ; que leur Empereur rassembla de

grandes forces ; & que le combat s'étant engagé, les Mongales (nom dérivé de celui de Moalls) furent vaincus, & que Czingis-Chan, avec les débris de son armée, s'enfuit dans son pays. Quelque temps après, il alla attaquer avec de nouvelles troupes les Huires ou Jugurs, qui étoient Chrétiens Nestoriens, & qu'il vainquit. C'est d'eux que les Mongales ou Tatares ont pris les caracteres de leur écriture. Delà Czinghis-Chan marcha contre les Sarviurs, les Caranites ou Cara-Its, les Voirœts ou Uirœts & contre les Comans, & subjugua leurs pays. Peu de temps après, il rassembla tous ses peuples pour aller attaquer de nouveau les Kitaiens, sur lesquels il remporta enfin la victoire : ces derniers ne portoient point de barbe ; leur figure ressembloit assez à celle des Mongales, mais ils n'avoient pas le visage si large ; ils avoient une langue qui leur étoit propre, & les ouvrages qui sortoient des mains de leurs artisans égaloient en perfection ceux des peuples les plus policés : leur pays abondoit en bleds, en vins, en or, en argent, en soieries, enfin en tout ce qui peut contribuer aux commodités de la vie. *Carpin* ajoute : » Les Kitaiens » ou Chinois sont de petite stature & parlent du » nez ; ils ont, comme tous les Orientaux, les yeux » petits ; ils sont excellens ouvriers en toutes

» ſortes de métiers, & leurs médecins fort experts » en la connoiſſance des vertus & propriétés des » ſimples ».

Ce rapport de *Carpin* n'eſt pas conforme à ce que M. *de P.* dit de leurs ouvriers : les relations du premier ſont confirmées par le témoignage de beaucoup d'Écrivains chinois & des Miſſionnaires qui ont voyagé dans le pays. Nous ſommes aſſurés, d'après les faits que ces Miſſionnaires ont recueillis, que les Kitaiens ont été défaits par les Tatares. Eſt-il raiſonnable, après cela, d'être du même ſentiment que M. *de P.*, lorſqu'il dit que les Tatares & les Kitaiens ont une origine commune? Je ne crois pas que l'on puiſſe ajouter plus de foi à ce qu'il dit de leur inexpérience totale dans toute eſpece d'ouvrages.

M. *de P.* prétend que les Scythes, auſſi-bien que les Chinois, avoient un dragon repréſenté ſur leurs drapeaux & ſur leurs boucliers, d'où il conclut qu'ils ne ſont qu'un même peuple. *Tacite* cependant attribue aux Scythes un uſage différent: » Lorſque les anciens peuples de la Scandinavie » & du Nord, dit-il, ou les Scythes, alloient à » la guerre, ils peignoient leurs boucliers, leurs » drapeaux, leurs viſages & leurs mains de cou» leur noire, afin de faire plus de peur à l'ennemi.

Je m'appuierai encore, pour ce qui concerne

l'origine des Tatares, des Scythes & des Chinois, du passage d'un Auteur que M. *de P.* cite souvent en sa faveur, le célebre M. *Fischer*, qui s'exprime cependant ainsi, dans son Traité de l'origine des Tatares, *p.* 46 : « Je vais démontrer » ici en peu de mots, 1°. que les anciens Tatares, » situés aux confins de la Chine, n'ont aucun rap- » port de sang ni de langage avec ceux qui portent » aujourd'hui ce nom ; qu'au contraire, ils leur » sont absolument étrangers : 2°. que les nations » asiatiques & européennes, que nous nommons » indistinctement Tatares, sont originaires des » Turcs : 3°. qu'avant Czingis-Chan les anciens » Mogols étoient de la même origine, & par- » loient la même langue : 4°. que les Mongols, » qui descendent aujourd'hui d'un mêlange de di- » verses nations, principalement des Kalmaks (1), » adopterent leur langage ».

(1) On me permettra de me servir du nom *Kalmak* au lieu de celui de *Kalmuk* ; parce que ce mot vient originairement des Tatares Mahométans, qui, portant de grands turbans, ont donné, par dérision, à leurs voisins les *Elutes*, le nom de *Kalmaks* ou *Kalpaks*, à cause de leurs grands bonnets ; & qui, par la même raison, ont donné le nom de *Kara-Kalpaks* à leurs confreres, les *Mankattes*, qui portent de grands bonnets noirs : ils

Il n'eſt pas moins ſurprenant que M. *de P.* veuille que la Chymie ſoit reſtée dans la plus grande imperfection dans l'Empire de la Chine: ceux qui ſavent que le mot *Chymia* ou *Simia* eſt pris chez les Orientaux dans un double ſens, s'appercevront bien que M. *de P.* s'appuyoit ſur un principe erroné. Les Orientaux diſtinguent le terme de *Chymia* de celui de *Simia*. La Chymie, ſelon eux, ne s'exerce que ſur les ſucs & ſur les eſſences des plantes, & c'eſt par extenſion qu'elle comprend la préparation des minéraux & des métaux; ils ſe ſervent du nom particulier de *Simia*, lorſqu'ils parlent de la Chymie en général, & des effets merveilleux qu'elle produit. Ils réuniſſent toujours ces deux mots, lorſqu'ils veulent déſigner toutes les opérations que l'on fait par le moyen du feu, tant ſur les animaux & ſur les plantes, que ſur les minéraux & ſur les métaux. Il eſt étonnant que M. *de P.* ait voulu être le premier à conteſter la connoiſſance des

Ils appellent les Perſans *Keſil-Bashi*, ou *têtes rouges*, par rapport à leurs bonnets rouges; & les Mongoles, *Kara-Kalmaks* ou *Kara-Kalpaks*, par rapport à leurs bonnets brun foncé: ainſi comme le mot *Kalmak* ou *Kalpak*, qui ſignifie un bonnet, eſt leur vrai nom, & non *Kalmouk*, je me ſervirai toujours de celui-là.

élémens de la Chymie, à un peuple qui non ſeulement en diſtingue ſi bien les diverſes parties, mais duquel même nous avons reçu ſans contredit les premieres notions de cette ſcience.

M. *de P.* dit de plus que l'uſage de l'or & de l'argent eſt défendu aux Chinois, parce que dans aucun pays on ne trouve autant de filous & de fripons que chez eux. Mais d'où viennent ces barres d'or & d'argent ſur leſquelles on voit les mêmes empreintes & les mêmes caracteres que ſur l'encre appellée de la Chine, ſi connue en Europe, & que les marchands ruſſes rapportent en échange de leurs fourrures; mais que, ſelon les ordonnances de Ruſſie, ils ſont obligés d'échanger chez les Gouverneurs de leur nation, dans les villes frontieres, contre de l'argent monnoyé en Ruſſie? Il paroît que M. *de P.* avoit des notions confuſes ſur cet objet, ou qu'il vouloit parler d'autre choſe; c'eſt au moins ce que j'ai cru entrevoir. Il exiſte, il eſt vrai, à la Chine une défenſe générale d'exploiter les mines, qui ſont en grande quantité dans le pays, ſous prétexte d'empêcher la corruption de l'air; mais le véritable motif de cette défenſe eſt de prévenir le luxe, & de tenir à bas prix tous les objets de premiere néceſſité. Cette Loi ſage en elle-même eſt fortifiée par une autre conſidération qui en empêche les inconvéniens.

Les Européens, par la nature de leur commerce, sont obligés de le faire avec des especes d'or & d'argent, qui suffisent à la circulation intérieure de l'Empire, sans faire mention d'une autre branche secrette de commerce qui subsiste entre les Japonois & les Chinois, & qui est la source d'un profit immense pour ces derniers.

Outre ces barres, qui sont particuliérement destinées au commerce, il y a encore la monnoie courante de l'Empire : les especes sont de différentes grandeurs ; on y voit d'un côté le nom de l'Empereur, & sur le revers, cette inscription: *Bau-Tschoun, Monnoie de l'Empire*, comme on peut le voir dans les figures que nous en donnons. Cette monnoie n'est cependant pas la seule qui ait cours dans l'Empire : la note & les figures que je joins ici, & que je dois à un de mes amis, serviront à faire connoître celle qui est encore en usage, & que l'on frappe à l'occasion des événemens particuliers.

« Une personne que vous connoissez très-bien, » dont j'ai promis par serment de taire le nom, » vint me voir peu de jours après votre départ, » & me montra, sous la foi du secret, des dessins » que *** avoit fait soigneusement copier sur des » médailles fort rares, jamais & nulle part con- » nues jusqu'ici, que ***, Jésuite Missionnaire à

» la Chine, fraîchement revenu de ce pays, s'est
» procuré. Acceptez-en la copie, que j'ai pris
» moi-même, avec tout le soin que j'ai pu, dans
» le cabinet de cette personne. Recevez un trésor
» dont vous êtes seul possesseur dans la république
» des lettres, excepté ***, qui en fait un secret.
» A Péterbourg, aux Ides de Juillet 1774 ».

LOECHNER (1).

Toutes ces figures représentent des emblêmes & des hiéroglyphes qui ne sont que les symboles de leur religion, & les expressions de leurs sciences & de leurs arts. L'animal auquel M. de P. donne le nom de dragon, de lézard brasilien, & que dans un autre endroit il croit être un crapaud avec des aîles & une queue d'éléphant, n'est autre chose que le *Thermuthis* ou le Serpent sacré des anciens Égyptiens, comme on pourra s'en convaincre par l'inspection des figures mêmes. On pourra en trouver une explication plus détaillée dans *Orus Apollo, De sacris apud Ægyptios notis ac cælaturis: Parisiis*, 1548.

« Comment représentent-ils le monde? Pour » le peindre, ils tracent un serpent mordant sa

(1) M. *Loechner*, Strasbourgeois de nation, est le même qui remplit actuellement la fonction de Professeur du noble Corps des Cadets, à Saint-Péterbourg.

» queue, & parsemé de diverses écailles, qui
» sont autant d'emblêmes mystérieux des étoiles
» qui ornent le Ciel & l'Univers. Cet animal est
» lourd comme la terre, aussi léger & glissant
» que l'eau; & comme, en changeant de peau,
» il quitte tous les ans sa vieillesse, ainsi l'année
» expirante, produite par la révolution du mon-
» de, se renouvelle & rajeunit en quelque sorte.
» En rongeant sa queue, il désigne que les êtres
» qui sont produits dans l'Univers par les soins de
» la Divinité, rentrent en quelque façon en elle,
» & se réduisent à rien ».

Les exemples que M. *de P.* cite pour donner une idée du goût des Chinois, à l'égard des arts & des sciences, sont défectueux. Parce qu'il voit chez eux des figures à plusieurs visages & avec sept mains, il en conclut que ce sont des ignorans, & qu'ils ne sont point descendus des Égyptiens. Il eût d'abord fallu, pour avancer une opinion aussi décisive, déterminer ce qu'on entend par les vraies sciences; il eût fallu examiner ensuite comment ils combinent celles qui sont utiles avec celles qui sont agréables: il seroit difficile d'en trouver de la premiere classe dans lesquelles ils n'excellent pas; leur caractere ne les porte pas aussi vivement vers les secondes, parce que ce peuple, peu corrompu par le luxe, aime

mieux s'occuper d'objets qui, en procurant la véritable utilité de l'homme, amenent nécessairement l'agréable à leur suite. Peut-on blâmer un tel peuple & de tels principes ?

Ces figures à plusieurs visages & à sept mains, &c. paroissent singulieres à M. *de P.*; mais sont-elles plus étonnantes que la statue de Janus ? Ce sont des allégories destinées, non à faire briller l'habileté de l'Artiste, mais à donner aux sens une idée des facultés de Dieu. Cette multiplicité de visages & de mains est l'emblême de la présence & de la toute-puissance de l'Etre-Suprême, & sert à rappeller à la mémoire de l'homme les sept vertus principales dont il doit s'occuper. M. *de P.* a tort, même en considérant ces ouvrages relativement au goût qui y présida. Je possede une figure originale de leur fameux *Fudsii* ou *Confucius*; tous ceux qui l'ont vue l'ont admirée, & je ne crois pas qu'un de nos Artistes soit capable de la mieux travailler. Ce ne sont point les traits du visage qu'il faut considérer; car je rirois d'un artiste qui donneroit à une figure chinoise le visage d'un Européen; leurs traits sont fort différens des nôtres: je n'entends parler que de la perfection du travail. La figure de *Fudsii* que je possede, tient à la main le même globe qu'on voit dans celle de la figure représentée sur l'autel du

tableau d'Herculanum. Il n'eſt point de connoiſſeurs qui ne faſſent cas des tableaux chinois repréſentant toutes ſortes de payſages en terre graſſe, qui rempliſſent ſeuls un des appartemens du nouveau Palais d'Oranienbaum, près de Saint-Péterſbourg.

M. *de P.* a certainement tort à l'égard de l'objet ſur lequel il attaque M. *de Guignes*, à la p. 162 de ſes Recherches : il prétend que, comme l'on ne trouve chez les Chinois aucune trace des animaux ni des emblêmes qui étoient en vénération chez les Égyptiens, l'on peut en conclure qu'il n'y a aucune analogie entre ces deux peuples. Cependant l'on trouve chez eux la vache, ſymbole de la fertilité, & toutes les autres figures emblématiques ſous leſquelles les anciens habitans de l'Égypte repréſentoient les différens attributs de l'Etre-Suprême. Cela ſeul forme une prévention très-forte contre ce que nous dit M. *de P.* Ajoutons à cela la reſſemblance qui ſe trouve entre l'eſpece de culte que les Chinois rendent à la vache, avec celui que les Égyptiens rendoient à tous les animaux qui pouvoient leur nuire ou leur être utiles ; non qu'ils les adoraſſent comme des Dieux, ainſi qu'on l'a cru mal-à-propos, mais par reconnoiſſance pour les uns, & par crainte du mal que les autres pouvoient leur cauſer.

Sans s'arrêter aux expreſſions de M. *de P.* ſur ce que les Miſſionnaires nous ont rapporté des écrits de *Fudſii* ou *Confucius*, on ne ſera pas fâché de ſavoir que ce Légiſlateur a prédit la venue d'un Sauveur : c'eſt ce que les Chinois repréſentent ſous l'emblême d'une figure qu'ils appellent *Burchan*, nom qu'ils donnent auſſi à Dieu. Ce Burchan a les jambes croiſées, tenant dans ſon ſein un pot du même métal que le reſte de la figure : ſuivant la prédiction que les Chinois diſent avoir été accomplie, Dieu l'a envoyé ſur la terre pour inſtruire les hommes ; après quoi, il eſt remonté au Ciel. Le pot qu'il a dans ſon ſein ſignifie l'extrême pauvreté dans laquelle il a vécu ; il avoit promis l'abondance dans la vie future à ceux qui rempliroient les devoirs de l'humanité envers leurs ſemblables, & qui vivroient ſelon les principes de la morale. Ce qui regarde cette partie des dogmes religieux des Chinois ſur ce ſujet, eſt décrit dans un paſſage du *Sind-Hind* ou *Livre du ſiecle des ſiecles*, que je vais rapporter. C'eſt *Fudſii* qui parle : « Le Monde ayant été créé, les hommes » vécurent long-temps dans une grande ſainteté ; » ils avoient le don de prophétie, & poſſédoient » en outre des forces ſurnaturelles & miraculeuſes. » A cet age d'or ſuccéda une époque malheureuſe ; » la terre produiſit une plante douce comme le

» miel (appellée *ſchime* dans leurs livres) ; un
» homme vorace vint qui en goûta, & qui, par
» ſes éloges, fit naître l'envie aux autres hommes
» d'en manger. Dès-lors la ſainteté diſparut de
» deſſus la face de la terre ; leurs forces ſurna-
» turelles & miraculeuſes, la longueur de leur
» vie & leur grandeur diminuerent ; & le monde
» fut obligé de vivre long-temps dans les téne-
» bres, juſqu'à ce que le ſoleil & les aſtres revin-
» rent répandre la lumiere ſur la terre conſternée.
» Pendant cet intervalle, l'âge des hommes, les
» forces du corps & les vertus diminuerent encore
» davantage ; enfin la vertu diſparut entiérement,
» & à ſa place parurent l'adultere, le meurtre,
» l'injuſtice & tous les vices : & comme en même
» temps la terre ne produiſoit plus rien pour leur
» nourriture, la néceſſité fit inventer la charrue ;
» mais comme ni la vie ni les propriétés n'étoient
» point aſſurées, on choiſit le plus ſage pour
» maître & pour gouverner. Cet homme fit le
» partage de la terre & des biens : alors parurent
» pluſieurs Burchans envoyés pour convertir le
» monde dépravé. *Enedkek* (1) fut un des plus

(1) On donne, ſuivant le témoignage de M. *Bayer*, le nom d'*Enedkek* aux lettres alphabétiques des Brachmanes ; & les Kalmaks, ainſi que les Mongols, aſſurent que ce

» illustres. Cela dura jusqu'au temps où les mortels » ne vécurent plus que cent années. Dans ce temps-» là, vint le grand *Burchan*, fondateur de la reli-» gion des Lamas, *Dshakdshimmuni*; il établit » ses dogmes chez soixante & une nations, mais » par malheur chacun les prit dans un sens opposé: » delà naquirent la division & les différentes reli-» gions qui sont répandues dans le Monde ».

Quoi qu'en dise M. *de P.*, ce passage ressemble fort à ce que l'Écriture nous rapporte.

1°. De l'innocence des premiers hommes.

2°. De leur péché & de leur chûte, pour avoir mangé d'un fruit défendu.

3°. Du décroissement de leurs années de vie.

4°. De leur méchanceté.

5°. De l'origine des Souverains.

6°. De la confusion des langues.

7°. De la mission des Docteurs & des Prophetes.

---

mot d'*Enedkek* ne signifie autre chose que les Indes : c'est delà que les Grecs du moyen âge ont appellé les Indes, Ἰνδικα, ce qui se rapproche assez du mot d'*Enedkek*: voyez *Bayer*, *Comment. Acad. Petrop.* tom. 4, p. 297. Ceci se confirme par les figures mêmes, dont le visage, les yeux, les oreilles présentent la forme que la nature a donnée à ces organes chez les Indiens.

Je ne déciderai pas qui des deux a copié l'autre ; je m'en tiendrai là sur cette matiere.

M. *de P.*, à la p. 319, veut priver les Chinois de la gloire d'avoir inventé la Porcelaine & l'Imprimerie : il s'autorise du rapport de M. Lange, Vice-Gouverneur d'Irkurzk & Conseiller d'État ; qui avoit été envoyé à la Chine par la Cour de Russie. Mais M. Lange dit seulement que la plus belle porcelaine se fait aujourd'hui au Japon ; & la porcelaine japonoise que l'Empereur de la Chine envoya par Ismailov à Pierre I[er], ne prouve pas mieux que les Chinois n'en sont pas les inventeurs. Un moyen sûr de connoître quel est le peuple qui a inventé un art, est de savoir si la dénomination primitive de cet art est due à la langue de ce peuple ; & je vais lever tout doute à cet égard. *Facsur* ou *faksour* étoit le surnom ou le titre des Rois qui regnoient sur les contrées méridionales de la Chine, c'est-à-dire, des Rois naturels & originaires du pays, tels que ceux de la Dynastie de *Song*, & non des Princes étrangers qui s'emparoient du pays les armes à la main. C'est de ce nom que les Porcelaines de la Chine sont appellées *Facsuri* dans tout le levant, nom que les Russes ont altéré en celui de *Farfuri*. Il est donc naturel de penser que l'art de la Porcelaine fut inventé dans les provinces méridionales de la Chine,

Les Chinois ont un ſecret particulier pour y poſer les couleurs : on voit beaucoup de porcelaine peinte en noir, ſoit avec de l'encre que l'on appelle de la Chine, ou du Cobalt.

On ignore en Europe l'art d'appliquer les demi-métaux en peinture ; & les épreuves qu'on en a faites n'ont pu réſiſter à l'action du feu : les Chinois poſſedent cependant ce ſecret, ce qui fait aſſez voir combien l'imputation de M. *de P.* eſt fauſſe, lorſqu'il nie qu'ils euſſent la connoiſſance des principaux procédés de la Chymie.

Quant à l'art de l'Imprimerie, j'ai en ma poſſeſſion des tables d'impreſſion ſur leſquelles ſont gravés des diſcours entiers, qui, par leur contenu, ſont certainement de la plus haute antiquité, & telles à-peu-près que les premieres épreuves qu'on fit en Europe, lorſque l'art de l'Imprimerie y prit naiſſance : voyez ſur ce ſujet les Voyages de M. *Gmelin l'aîné* en Sibérie, tom. 1, p. 248.

Les Chinois exercent depuis les temps les plus reculés les arts & les ſciences, & jamais ils n'ont employé le ſecours des peuples qui les avoiſinoient. M. *de P.* rapporte, à la page 23, tom. 2, qu'un fameux Conquérant, nommé *Koublai*, dont le vrai nom eſt *Houpilai*, & qu'on ſurnomma *Chit-Sou* lorſqu'il fut parvenu à l'Empire, fit conſtruire le fameux canal de la Chine, & qu'il

fut le premier qui établit des écoles publiques pour les ſciences, les arts & la morale. On a deux choſes à alléguer contre cette aſſertion : la premiere, que cet Empereur n'entreprit ce projet qu'en conſéquence d'un Mémoire que les Lettrés lui préſenterent ; la ſeconde, que les Lettrés, afin d'engager l'Empereur à y conſentir, lui repréſenterent dans ce Mémoire, rapporté au long par le Pere *Gaubil* (dans ſon *Hiſtoire de Gentchis-Can & de toute la Dynaſtie des Mongous*, p. 183, 184, 185), ce que les Hiſtoires chinoiſes diſoient du ſoin que *Yao*, *Chun*, *Yu*, & les plus illuſtres Empereurs des familles *Hia*, *Chang*, *Tcheou*, avoient eu de faire fleurir les ſciences ; ils y détailloient enſuite ce qu'avoient fait les Empereurs des *Han* pour la recherche des Livres & le rétabliſſement des ſciences dans tout l'Empire. Ils louent ſur-tout l'Empereur *Taoouti* des *Ovey*, & parlent du College où ce Prince entretenoit trois mille Lettrés, qui travailloient ſur toute ſorte de matieres. Ils ne font qu'indiquer ce qui ſe paſſa ſous les *Tſins* ; & ils parlent du grand College que fit bâtir l'Empereur *Vouti* ; ils font auſſi mention des grandes choſes que l'Empereur *Venti* de la Dynaſtie des *Song* exécuta pour le progrès des ſciences ; ils s'étendent beaucoup ſur ce que fit l'Empereur *Tait-Song* de la grande Dynaſtie des

Tang : « Ce Prince, disent-ils, fit bâtir un College
» magnifique, où il y avoit douze cents cham-
» bres pour la demeure des Lettrés. On y enseignoit
» toute sorte de sciences, & on y voyoit des jeu-
» nes gens de toutes les nations, & de la pre-
» miere qualité ; les Rois & les Princes étrangers
» envoyoient leurs enfans pour être élevés dans
» cette Académie, établie à *Sigan-Fou*. L'Empe-
» reur alloit lui-même quelquefois entendre les
» leçons publiques des Docteurs, interroger les
» écoliers, & récompenser les maîtres & les disci-
» ples. *Coat-Song* imita son pere *Tait-Song*, &
» fit bâtir des écoles impériales, &c. jusques dans
» les villages ». Les Lettrés finissent par représen-
ter combien il seroit utile d'imiter ces exemples.

Le style emblématique sous lequel est voilée la morale chinoise, offre de grandes difficultés aux recherches des Savans : mais il n'en est pas moins constant que les plus grandes vérités sont cachées sous ces emblêmes ; & que les Chinois ont employé cette méthode de dessein prémédité, afin de pouvoir s'occuper tranquillement des arts & des sciences au sein de l'Empire, dont les frontieres ne sont bordées que par des peuples à-demi barbares. Aussi le jugement que des gens de lettres ont porté sur ces derniers, a influé sur ce qu'ils nous ont dit des Chinois.

Il n'a pas été difficile à un peuple vertueux & inſtruit des véritables principes qui peuvent conduire l'homme au bonheur, d'éclairer un Conquérant, quoique Tatare, & de l'initier dans les myſteres des anciens Égyptiens ; c'eſt ce qui eſt aſſez prouvé par les belles actions de l'Empereur actuellement regnant, & par ſes Édits, qui ſont des exhortations vraiment paternelles (1). Sa vie eſt celle d'un Sage qui gouverne un peuple ſage.

Lorſque l'Empereur meurt, ſon corps eſt expoſé en public, ainſi que le pratiquoient jadis les Égyptiens : le peuple aſſemblé lui décerne ſon ſuffrage pour l'immortalité, lorſqu'il a gouverné l'Empire avec droiture, avec ſageſſe & avec l'affection qu'un pere doit avoir pour ſes enfans. S'il n'a pas mérité cet honneur, il eſt enterré ſans pompe dans un lieu écarté. Telle fut la conduite des Chinois vaincus, à l'égard de leurs Conquérans. La ſeule reſſource qui leur reſtât pour conſerver leurs anciennes mœurs, leurs coutumes & leurs uſages,

(1) Nous en avons une traduction en ruſſe, que M. *Alexius Leontier*, Interprête pour la langue chinoiſe, & Secrétaire du College des affaires étrangeres à Saint-Péterſbourg, nous en a donnée, dans cette ville, en 1772, in-8°, contenant vingt-ſix Edits ou exhortations de l'Empereur de la Chine à ſon peuple.

étoit d'instruire eux-mêmes leurs Empereurs.

L'Histoire de la Chine remarque expressément à l'occasion de l'incursion de Czingis-Chan, « qu'il » n'avoit fait que piller, tuer, brûler & détruire » les Royaumes, ainsi que les Mongous qui étoient » sous ses ordres; elle l'accuse de tous les crimes, » dont le plus grand étoit de détruire les familles » royales, & de couper la trame de la généra- » tion : les esprits & les hommes en crevent de » dépit & crient vengeance; car enfin on ne sau- » roit dire au juste en quoi consistoit sa religion ». Il n'est gueres possible de faire un portrait plus effrayant de ce Conquérant; & l'on doit supposer que le peuple qui l'a fait, avoit des mœurs plus humaines, & qu'il connoissoit mieux les principes de la morale. Czingis-Chan étant mort, son fils Ogotay prit possession du Trône; ce Prince, élevé sous les yeux de son pere, avoit hérité de son caractere despotique & sanguinaire; voyons s'il le conserva. L'Histoire de la Chine rapporte qu'encore au commencement de son regne, les Mongous n'avoient ni loix ni coutumes fixes pour le Gouvernement; les Officiers nommés pour gouverner les provinces faisoient mourir selon leur volonté, & enveloppoient dans le massacre des familles entieres; mais elle remarque aussi-tôt après qu'un Mandarin de la race royale des *Leao*, appellé

appellé *Yelutchoutsay*, que Czingis-Chan avoit déjà fait venir à sa Cour, & pour lequel il conçut dès la premiere entrevue une grande estime, fût chargé par son fils de dresser des loix, & elle n'oublie pas d'ajouter qu'Ogotay, après leur publication, les fit observer sévérement. Elle rapporte de plus que ce même Mandarin disposa Ogotay à déterminer ce que chaque famille chinoise donneroit tous les ans en redevance au Souverain, tant en soie, & en argent qu'en grain. Dans un autre endroit, cette Histoire dit qu'il s'instruisoit lui-même de tout ce qui étoit relatif au Gouvernement de son Empire. Se trouvant un jour sans provisions de ris & de soieries pour l'entretien de son armée, les Grands lui représenterent que le pays conquis ne seroit d'aucune utilité, à moins qu'on ne tuât tous les Habitans, & qu'en se débarrassant de ces gens inutiles, on pourroit faire de leur pays de vastes pâturages, qui pourroient être d'un grand secours. Ogotay, dont l'instruction avoit déjà adouci le caractere, consulta son Mandarin sur cette proposition : celui-ci, après lui avoir expliqué la vraie maniere de rendre un pays utile & heureux, en satisfaisant aux besoins de l'Empereur, sans incommoder les peuples, lui fit sentir ce que cette idée présentoit d'horrible & d'inhumain.

L'Hiſtoire ajoute que l'Empereur admira ſon diſcours, & qu'il comprit qu'un Souverain devoit penſer à autre choſe qu'à ſe rendre fameux par les maſſacres ; qu'il falloit des Capitaines pour combattre, mais qu'on a beſoin auſſi de Magiſtrats pour gouverner, de Payſans pour labourer, de Marchands, de Mandarins pour avoir ſoin des revenus de l'Empereur, & même de Gens de lettres ; & qu'enfin tous les projets du Mandarin, pour la proſpérité de l'Empire, furent mis en exécution.

On voit auſſi dans un autre paſſage de l'Hiſtoire chinoiſe, que l'Empereur *Mengko* perſuada aux Mongous de s'adonner aux ſciences ; qu'il fit des efforts incroyables pour en venir à bout, & qu'il y réuſſit tellement, que les Tatares ne céderent en rien aux Chinois.

M. *de P.* a cru devoir encore reprendre, p. 17, tom. 2, M. *de Guignes* & M. l'Abbé *Barthelemy*, ſur trois autres objets : ſur la chevelure des Chinois, pretendant que ceux-ci avoient été forcés par les Tatares, depuis l'année 1644, à ſe couper les cheveux ; ſur leurs bonnets pointus, qu'il regarde comme une coëffure propre aux Tatares ; & ſur leurs barques, qu'il aſſure être plus ſemblables aux canots des Eſquimaux & des Hurons & aux gondoles de Veniſe, qu'aux bateaux qu'on

employoit ſur le Nil. Les relations des Navigateurs européens, qui ſont journellement le commerce de la Chine, ne méritent ſans doute pas moins d'attention & de foi que les conjectures de M. *de P.* Nous ſavons par eux que tous les Chinois portent une grande queue treſſée ſur le ſommet de la tête, & qu'ils n'ont que le devant de la tête raſé; au lieu que les Tatares « ſe raſent » un petit quarré ſur le haut de la tête, & font » deſcendre leurs cheveux du haut juſques ſur les » tempes de part & d'autre. Ils ſe raſent auſſi les » tempes & le col, puis le front juſqu'à la nuque, » & laiſſent une touffe de cheveux, qui leur deſ- » cend juſques ſur les ſourcils; au côté du derriere » de la tête ils laiſſent des cheveux, dont ils font » des treſſes, qu'ils laiſſent pendre juſques ſur les » oreilles ». *Rubruquis*, Voyage en Tatarie, *ch.* 8, *pag.* 15.

Quant au ſecond point, les Chinois portent un chapeau pointu, parfaitement reſſemblant à celui des anciens Égyptiens, ainſi que l'on peut s'en convaincre par l'inſpection des médailles que nous avons fait graver; tandis que les Tatares n'ont, pour ſe couvrir la tête, qu'une ſimple calotte d'étoffe, qu'ils appellent *Takjà* ou *Kabèdsh.*

Je ne releverai point ce que M. *de P.* dit ſur la reſſemblance des canots des Hurons & des Eſqui-

maux avec les bateaux à rames de la Méditerranée, parce que tout le monde ſait combien la différence en eſt grande ; mais je ne puis donner de meilleure preuve, pour faire voir que les barques des Chinois & celles des Égyptiens ſont conſtruites ſur un même modele, que de prier mes lecteurs d'examiner celles des Égyptiens, qui ſont repréſentées dans les Mémoires de l'Académie des Inſcriptions, & de les comparer avec celles dont *Marc Paul* (dans ſes Voyages, liv. 2, ch. 59, p. 114) nous donne la deſcription, en diſant « que » les plus grands vaiſſeaux de la ville de Singui » ſont couverts d'un ſeul pont, & que chaque » navire n'a qu'un mât pour mettre voile. Ils ne » ſe ſervent point des cordes des Canabiens, ſi ce » n'eſt pour le mât & les voiles ; mais ils font les » manœuvres & les autres cordes de grands roſeaux » dont on tire ordinairement les vaiſſeaux ſur le » fleuve. Ils coupent ces roſeaux qui peuvent » avoir quinze pas de long ; & ramaſſant les dé» bris de ces roſeaux, ils les tordent & en font des » cordes très-longues, dont quelques-unes ſont » de trois cents pas de long ; & ces manœuvres » ſont plus fortes que les cordes mêmes des Cana» biens ». Cette eſpece de vaiſſeaux n'eſt pas la ſeule dont ſe ſervent les Chinois. Le même Auteur, *liv. 3, chap. 1, pag. 123*, dit : « Les plus

» grands navires dont ils se servent sur mer, sont » faits ordinairement de bois de sapin; ils n'ont » qu'un pont que nos matelots appellent couver- » ture, sur lequel il y a environ quarante barra- » ques pour les marchands. Chaque vaisseau a un » gouvernail, quatre mâts & autant de voiles; les » planches en sont jointes avec des clous de fer, » & les fentes en sont bien étoupées; & parce que » la poix ou goudron est rare dans leur pays, ils » goudronnent leurs vaisseaux avec de l'huile d'un » certain arbre mêlée avec de la chaux. Les grands » vaisseaux peuvent porter deux cents hommes » qui les conduisent en mer avec des rames: cha- » que navire peut outre cela porter environ six » mille caisses de poivre. Il y a de petites chalou- » pes attachées à la queue de ces grands vaisseaux, » qui servent à la pêche & à jetter les ancres ». On voit par ce dernier passage, ainsi que par le premier, qu'il ne se trouve aucune ressemblance entre les barques des Chinois & les canots des Esquimaux & des Hurons, & les gondoles de Venise.

Mettons présentement en parallele la description que le même Auteur fait des vaisseaux des Tatares. » Ils ont des vaisseaux, dit-il, mais qui » ne sont pas trop sûrs, n'étant joints qu'avec des » chevilles de bois & des cordes faites d'écorces de

» certains bois des Indes : ces écorces ſont prépa-
» rées à-peu-près comme le chanvre ; on en fait
» des filaſſes, & de cette filaſſe, des cordes très-
» fortes, liées & ſerrées avec du crin de cheval,
» & qui peuvent réſiſter à l'impétuoſité des eaux
» & de la tempête ; elles ont cela de propre, qu'el-
» les ne pourriſſent & ne ſe gâtent pas dans l'eau.
» Ces vaiſſeaux n'ont qu'un mât, une voile, un
» timon, & ne ſe couvrent que d'une couverture;
» ils ne ſont point enduits de poix, mais de la
» ſemence de poiſſons, & lorſqu'ils ſont le voyage,
» ils prennent pluſieurs vaiſſeaux, car la mer eſt
» fort orageuſe, & les vaiſſeaux ne ſont point
» garnis de fer ».

Les expreſſions dont M. *de P.* ſe ſert, en parlant du livre claſſique des Chinois, appellé *Chou-King*, dont M. *de Guignes* a fait imprimer la traduction, ſont mal fondées : le premier reproche qu'il lui fait, eſt de ne donner aucune idée de l'origine des Chinois ; comme s'il étoit raiſonnable de reprendre un Auteur qui auroit écrit l'Hiſtoire d'Allemagne, depuis Henri l'Oiſeleur juſqu'à François Ier, ſur ce qu'il n'auroit pas fait une longue diſſertation ſur l'origine des Allemands. Le ſecond eſt de n'y avoir inſéré que les principes les plus communs de la morale. Sans doute que M. *de P.* ne regarde pas les inſtructions d'un Empereur à

ſon peuple, & les diſcours ſur la morale qu'il a tenus à ſon armée, comme dignes d'être inſérés dans l'Hiſtoire? Mais n'eſt-il pas plus intéreſſant de lire une Hiſtoire à laquelle on a adapté les principes d'une morale ſage, que les hiſtoriettes monacales & les détails faſtidieux dans leſquels ſont entrés une grande partie des Hiſtoriens allemands.

Je ne répondrai pas à ce que M. *de P.* dit des ouvriers chinois qui courent de maiſon en maiſon avec leurs outils pour demander de l'ouvrage; il eſt en contradiction là-deſſus avec ce qu'il a dit lui-même, aux pages 8 & 22 du tome 2: car un peuple qui exerce un commerce conſidérable & qui poſſede une grande agriculture, n'eſt pas réduit à la néceſſité de courir de maiſon en maiſon pour trouver ſa ſubſiſtance. Les Chinois ont des foires comme celles qui ſont en uſage dans tous les pays de l'Europe: les marchands des différentes parties de l'Empire s'y raſſemblent pour faire les échanges qui forment la baſe de leur commerce intérieur & de celui qu'ils font avec les nations étrangeres. On lit ſur leurs boutiques cette inſcription remarquable, *Pou-Hou, c'eſt ici qu'on ne trompe pas;* car la mauvaiſe foi eſt punie ſur le champ de la corde, ſans qu'aucune conſidération, de quelque eſpece qu'elle ſoit, puiſſe ſouſtraire

le coupable au châtiment. Cette rigueur eſt même exercée à l'égard des marchands étrangers qui ſe trouvent en faute, & ils ſont punis dans le lieu même du délit.

Quant à la boiſſon de l'immortalité, ſur laquelle M. *de P.* plaiſante ; elle n'eſt autre choſe que l'exercice des vertus les plus ſublimes que preſcrit la loi naturelle.

La Métempſycoſe eſt un autre objet de l'animadverſion de cet Auteur : je ne dirai autre choſe à cet égard, ſinon que quelques Lettrés, avec leſquels j'ai eu une converſation ſur cet objet, n'ont pu s'empêcher de rire des préjugés qui ſont répandus dans la plupart de nos livres ſur cette partie de leurs dogmes.

J'ignore ce que M. *de P.* veut faire entendre lorſqu'il dit que les provinces méridionales de l'Empire ſont liées avec *Pe-Tſcheli*, par le grand canal ; ſans doute il regarde le nom de *Pe-Tſcheli* comme étant celui d'une province ; mais ce n'eſt nullement la ſignification de ce terme : on appelle *Tſcheli* le lieu qu'habite l'Empereur avec ſa Cour, ou un endroit dans lequel il y a un palais impérial. Ce terme ſignifie *la Cour ;* & le nom de *Pe-Tſcheli* eſt toujours donné à la ville où l'Empereur a jugé à propos de fixer ſa réſidence pendant les diverſes ſaiſons de l'année.

Telles sont les erreurs principales que j'ai cru dévoir relever dans le Livre des Recherches philosophiques sur les Égyptiens & les Chinois; mais comme il pourroit encore rester quelque doute sur la différence entre l'origine de ce dernier peuple & celle des Tatares & des Scythes, je terminerai ce chapitre par une Table polyglotte des Langues parlées par les peuples de la Scythie, du Tangut, de la Chine, par les Tatares, les Mongoles, les Mandzhures, les Kalmaks, les Lamutes: elle sera la preuve la plus convaincante de cette différence; puisque, de tous les termes des Chinois, Scythes & Tatares, que j'y rapproche, il n'y en a pas deux entre lesquels on puisse appercevoir quelqu'analogie.



TABLE POLYGLOTTE

DES LATINS,	DES SCYTHES.	DES TATARES.	DES TANGUTAINS.
Unum.	Yxi.	Ber.	Dshî, Dshig.
Duo.	Kaxi.	Ika.	Ni.
Tria.	Kolme.	Us.	Sſum.
Quatuor.	Neljæ.	Dort.	Schi.
Quinque.	Wys.	Besz.	Nga.
Sex.	Kûs.	Alta.	Tu, Dûg.
Septem.	Seitſemæn.	Jetty.	Diüng, Dung.
Octo.	Kahdexan.	Segys.	Dshid, Dshat.
Novem.	Yh-Dexan.	Togus.	Gu.
Decem.	Kymmenen.	On.	Dshu, Dshu'ham
Undecim.	Yxi-Toiſta.	On-ber.	Dshu, Dshl.
Duodecim.	Kaxi-Kymmendæ.	Aggermi.	Niſchù, Niſchu hombà.
Triginta.	Kolmet-Kymmendæ.	Otus.	Sſum-ſchu, Sſum ſchut'hambà.
Quadraginta.	Neljæ-Kymmendæ.	Kork.	Schi-ſchut'hambà
Centum.	Sata.	Cius.	Dshadshe, Dſe hambà.
Mille.	Tuhat.	Myn.	Domdsho, Dom
Myrias.	Kymmenen-Tahata.	On-myn.	Ti, Ti-dsho.
Centum millia.	Sata-Tuhata.	Cius-myn.	Bom, Bum, B dsho.
Decies centena millia.	Jen.	On-cius-myn.	Saga, Schïva.
Deus.	Jumala.	Tara, Allah.	Sandshi.
Diabolus.	Parkele.	Szaytan.	Ndi, Da, Sereſ

DU LANGAGE,

DES [CH]INOIS.	DES KALMAKS.	DES MONGOLES.	DES MANDZHURES.	DES LAMUTES.
...go.	Negè.	Nege.	Emu.	Umin.
, Lænd-go.	Chojyr.	Choüir.	Dzue.	Djor.
, San-go.	Gurbà.	Gurba.	Ilan.	Elan.
Si-go.	Dorbo.	Düirba.	Dujn.	Digin.
...-go.	Tabù.	Tabu.	Sundza.	Tonkan.
Liu, Liu-...	Surejà.	Sureja.	Ningun.	Ninkan.
Zi-go.	Dolò.	Dolo.	Nadan.	Nadan.
Ba-go.	Naimà.	Naima.	Dzakun.	Djepkan.
. Dſiû, ſiù-go.	Jeſſù.	Juſſu.	Niun.	Niun.
, Schi-go.	Arbà.	Arban.	Dzuan.	Men.
...ï, Schi-ï-...	Arbangnege.	Arban-nege.	Dzuan-ému.	Uman-diuluk.
...chi.	Chorìn.	Chori.	Orin.	Djor-mêr.
...chi.	Guczin.	Guczi.	Guzin.	Elan-mêr.
...i.	Düczin.	Düczi.	Déchi.	Digin-mêr.
, ï-zæn.	Dzo.	Dzo.	Tangu.	Nêma.
...ï-van.	Mingan.	Minga.	Mingan.	Men-jemat.
van, ï-ï.	Tümèn.	Tume.	Tumen.	Tumen.
...n, ï-bai-...n.	Bum.	Arban-Tume.	Dzuan-tumen.	Nêma-men-Jemat.
...-di.	Bum-ſaja.	Dzo-Tume.	Tangu-tumen.	Nêma-tumen.
	Burcan Saiaczi (Creator).	Burchan.	Dergi-di.	Sacki.
	Czikkir.	Czitkyr.	Chutu.	Arinkoh.

Latins.	*Scythes.*	*Tatares.*	*Tangutains.*
Cœlum.	Taivas.	Kuk.	Lcha, Nôm-lcha.
Nubes.	Pilvi.	Avada.	Pring.
Ventus.	Tûli.	Cil.	Lung.
Procella.	Tuuli-Saa.	Buran.	Lung-tſchin.
Pluvia.	Sade.	Cylyn.	Dsherba, Zar.
Nix.	Lumi.	Kar.	Kha.
Grando.	Raked.	Bus.	Sſerba.
Fulgur.	Leimahus.	Jaſzin.	Nom-dſha, dze.
Tonitru.	Ukkonen-Julina.	Kukukra.	Bru, Bruk-dà.
Sol.	Auringo.	Kujaſz.	Nimakùng.
Luna.	Kuu.	Ay.	Gongkà, Doſchir.
Stella.	Tahti.	Jyldys.	Nomſchè.
Dies.	Pauva.	Kun.	Na, Nak.
Nox.	Yo.	Tyn.	Sching.
Annus.	Vuoſi Ajaſtaika.	Cit.	Lo.
Menſis.	Kuokauſi.	Ay.	Davhà.
Ignis.	Valkia, Tuli.	Ot.	Me.
Fumus.	Savu.	Tytyn.	Dua.
Pruna.	Hili, Tutinen-hili.	Iſyk-kos.	Mem-bar.
Aer.	Ilma.	Cit.	Dim.
Aqua.	Veſſi.	Su.	Tſchu.
Mare.	Meri.	Dengis.	Dſham-tzu.
Lacus, Foſſa.	Jarvi.	Kut.	Tzu, Dengà.
Inſula.	Saari, Salo, Luoto.	. . . .	. . . . . .
Fons, Scatebra.	Lahe, Laheen, Silma.	Czizma.	Tſchuni.
Puteus.	Kaivo.	Kuin.	Tom, Tom-tzu.
Terra.	Mâ.	Cer.	Sſa.
Mons.	Vuori.	Atag.	Eri.
ollis.	Mattas.	Kſi-ata.	Ritſchùng.
allis.	Laaxi.	Nau.	Buk.

…inois.	*Kalmaks.*	*Mongoles.*	*Mandzhures.*	*Lamutes.*
	Tengri.	Tengri, Tingri.	Abkà.	Nian.
,	Ulün.	Ulo.	Tugi.	Togoczin.
…un.	Salkin.	Salki.	Edun.	Hoedun.
	Hey-borò.	Czürga, Hey-boro.	Burga, Amba edùn.	Czoma-odin.
	Churah-borò.	Borò.	Archà.	Udman.
…ſi.	Czaſün.	Caſu.	Nimangi.	Imanda.
…dæn.	Mendür.	Mindür.	Bono.	Bot.
	Sdongjà, Ca-kiigan.	Galka, Kilina.	Talkian.	Talinaran.
	Tengri Dogar.	Tengri-Do-gorchù.	Andzan.	Agdi.
…u.	Naràn.	Nara.	Sezun.	Jurren.
…n.	Sarà.	Sara.	Bia.	Bêg.
…	Odùn.	Odo, Odu.	Uſczcha.	Oſe, Oſekan.
Dſcheu.	Udür.	Udür.	Jnengi.	Iniong.
	So.	Synu.	Dobori.	Dolba.
Sui.	Cil.	Cil.	Anià.	Angannai.
	Sarà.	Sarà.	Bia.	Bèg.
	Gal.	Gal.	Tua.	Toga.
	Utàn.	Uta.	Sczan'gian.	Sangajà.
	Chalong-cok.	Chalong-cok.	. . . . . .	. . . . .
	Sürüta-chaſar.	Sürüta chaſar.	Sukdun.	Turan.
	Uſùn.	Uſu.	Muku.	Mu.
, Jan.	Dalay.	Dalay.	Méderi.	Tum.
Dſche.	Nor.	Nor.	Omo.	Tonker.
Schan.	Kura.	Kura.	Tun.	Bur.
, cho-ui.	Bulàk.	Bulak.	Sekien.	Niaûra.
	Gudùk.	Choduk.	Chuſin.	. . . . . .
Tu.	Gazàr.	Gadzar.	Na boy chon.	Tor.
.	Uulà.	Oola, Dübbè, Chaddà.	Alin.	Urakitan.
-phin.	Bagan-ûlà.	Gubè.	Chada.	Dor.
-gu.	. . . . . .	. . . . . .	Alini.	. . . . . .

Latins.	*Scythes.*	*Tatares.*	*Tangutains.*
Campus.	Peldo.	Bazu.	Tang.
Desertum.	Korpi.	Kyr.	Tang.
Via.	Tiê.	Cot.	Lom-lam.
Sylva.	Matsa.	Urman.	Na, Nak.
Arbor.	Puu, Tammi.	Agas.	Sching.
Betula.	Koivu.	Kain.	Kain.
Abies.	Mandy.	Narrad.	Salgyn.
Pinus.	Kuusi.	Czirsze.	. . . . . .
Larix.	. . . .	Tyt.	. . . . .
Folium.	Lahti.	Japrak.	Lupt.
Lignum.	Puu, Puita.	Otun.	Scherem-ju.
Lapis.	Kivi.	Tasz.	Do, Rto.
Arena.	Heka, Sanda.	Kum.	Sching-vha, Sch ma-sin.
Argilla.	Savi.	Balczik.	Samàr, Bak.
Aurum.	Kulda.	Altin.	Sser, Sser-nan.
Argentum.	Hopia.	Kumusz.	Ngul urungvù.
Æs.	Vaski.	Bakin.	Sang-mar.
Orichalcum	Valando Vaski.	Kola-bakir.	Sem-sser.
Stannum.	Tina.	Korgasz.	Schani, Schagàr
Plumbum.	Plyiy.	Kara-korgasz.	Schanàk, Scham
Ferrum.	Rauta.	Témir.	Dsha, Dshak.
Frumentum.	Ruis.	Asz, Arysz.	} Ssam-ba.
Triticum.	Yahna.	Buday.	} Ssam-ba.
Hordeum.	Ottra.	Arpa.	} Ssam-ba.
Avena.	Kaura.	Sulù.	} Ssam-ba.
Gramen.	Ruoho.	Ul'am, Psan.	Dsang-ngombo.
Farina.	Jauho.	Un.	Poona.

...ois.	*Kalmaks.*	*Mongoles.*	*Mandzhuẇes.*	*Lamutes.*
...-di, Ti-...i.	Kodo.	Talakodo.	Nécin-na.	Avolan, Amunda.
	Talàh.	Talàh.	Bichan, Tàla.	. . . .
	Chalgà, Zam.	Chalga, Sam.	Dzuchun.	Oth.
...ſun.	Gol.	Gol.	Budzan.	Irat.
Mu.	Modò.	Modo.	Mou.	Mo.
...i-ſchu.	Kuſun.	Chuſſu.	Ila-mou.	Czatban.
...m.	Charagay.	Burgaſu.	Sakezin.	. . . . .
...u.	Szara, Chara-gay.	Naraſſù.	Dzakdan.	Dzagda.
...n-ſun.	Ulan-Chara-gay.	Szihiniſſù.	Iſzi, Iſi.	Irat.
...-e.	Chantagazùn.	Napezi.	Abdacha.	Obdinda.
...cho.	Tülian.	Urgüt.	Mou.	Mo.
...i-tu.	Czulà.	Czolo.	Veche.	Djol.
...ſch.	Eleziin.	Iliſu.	Jongan.	Onüeng.
...gân-tu.	Balczig.	Czabor, Szevar.	Lïſachan, Chandubogchom.	Onüeng bulla.
Gin-dſi.	Alta.	Alta.	Ayzin.	Artan.
...-dſi.	Müngo.	Mungu.	Myngun.	Mongen.
...tun.	Dzês.	Ulan-Galiœt.	Guian.	Czinit.
...	Szara-gooli.	Nogon-Goliœt.	Teyſzun.	Czuczerme.
...la.	Cagan-Gorgotzin.	Cagan-togolga.	Tocholon.	Toddo.
Kian.	Chara-gorgotzin.	Bugonay-tulga, Chara-togolga.	Tarczan.	Kongnorintodze.
	Temür.	Tümür.	Séle.	Sol.
	. . . . .	Tarè, Chara-Talcha.	Dzéku, Cinko-mudszinzi.	Dzekte.
...o.	Cagan-toràn.	Cagan-talcha.	Mayſe.	. . . .
...i.	Arbay.	Arbay.	Mudzi.	. . . .
...n-mai.	Aleſu.	Aleſu.	Arfà.	. . . .
Tſchao.	Objusjùn, Choray-objusjùn.	Ubyſſu, Nogo.	Orchò, Soczo orcho.	Orat, Czuk.
...nian.	Gurit.	Talcha, Gurit.	Ufa.	Hultan.

Latins.	*Scythes.*	*Tatares.*	*Tanguts.*
Panis.	Leipa.	Ilm'ak.	Sche.
Radix.	Juri.	Tamar.	Dshud.
Cepa.	Šipuli.	Suchay.	Gog.
Allium.	Kynsi-lauka.	Sarmsak.	Dshok.
Cerevisia, Vinum.	Olta, Vyna.	Sirrà.	. . . . . .
Mel.	Hunna.	Bat.	Brandsi.
Oleum.	Olji.	Kindir-may.	Maku.
Butyrum.	Voi, Voita.	Sary-may.	Maku.
Lac.	Maito.	Syd.	Oma.
Ovum.	Muna.	Jimurtka.	Gong-nga.
Sal.	Suola.	Tus.	Tza.
Caro.	Liha.	It.	Schtscha.
Homo, Mas.	Ihminen.	Kszi.	Mi.
Vir.	Mies.	Ir.	Poi, Portschà
Pater.	Isa, Tari.	Ata.	Pa, Atschà.
Filius.	Poika.	Ulum.	Bu, Buzà.
Puer.	Poika.	Ul.	Butschùng.
Infans.	Lapsi.	Bala.	Butschung.
Fœmina.	Vaimo.	Ykiszi.	. . . . .
Uxor.	Avio-vaimo.	Katin.	Natschà.
Mater.	Aiti.	Annam.	Ma, Amà.
Filia.	Tutar.	Kys.	Bu-mu.
Soror.	Vanhembi sisar.	Sinlem.	Aschi.
Puella.	Pyka, Pykainen.	Sinlem.	Butschùng.
Dominus, Herus.	Isanda.	Uasi.	Bombù.
Servus, Mancipium.	Orja.	Kut.	. . . .
Ancilla.	Palka-pyka.	Katin-kut.	. . . .
Caput.	Paa.	Basz.	Jo.

Chinois.	*Kalmaks.*	*Mongoles.*	*Mandzhures.*	*Lamutes.*
Gu, Mian-schi.	Boorsók talcha.	Taltha.	Dzéku, Efen.	Takezra.
Gen, Schu-gen.	End-jusjùn.	Undüssü	Tuleche.	Kopkan.
Zun.	Songinà püas.	Sankinà-man.	Elu.	Mangita.
Suan.	Dargil.	Sarehsak-gogot.	Suan da.	Gokohon.
. . . . . .	Saarà.	Saarà.	Nure.	. . . .
Mi, Phun-mi.	Bar.	Bar.	Chibsu.	. . . .
Catent.	Beaciin, Tootun.	Modon-tos.	. . . . . .	Okoni.
Nai-dsi-jeu.	Toozùn.	Tassu.	Suni-Nimengi.	Imsi.
Nai-dsi.	Usiù.	Sü, Su.	Sun.	Okin.
Dan, Gi-dan.	Undügà.	Undügu.	Umacha.	Umta.
Jàn.	Dabasün.	Dabassu.	Ctabsun.	Tak.
Schu, Shou.	Marckan, Marchay.	Miachà.	Jali.	Uldoe.
Schin.	Künkümin.	Kung.	Nialma.	Boy, Nira.
Chan.	Mokoterè.	Èrè.	Eygen.	Aydi.
Phu, Phzin.	Ecegè, Iga.	Iga, eczige, Abà.	Ama.	Aman.
Nan-dsi, Chage.	Kübün.	Ko, Kong.	Chacha-dsiu.	Umu.
Siau-dsi.	Kübun.	Ko.	Chacha-dziu.	Urka.
Siau-jel.	Kookon.	Kobun.	Adzige-dsiu samo.	Kung-a.
. . . . . .	Asziu.	Asziu.	Emilo.	Ari.
Zi.	Emè.	Eme.	Sargan.	Asseva.
Mu, Mu-zin.	Ekè.	Ehe, Ice.	Emé.	Onin.
Nu-dsi.	Kookon.	Kug, Uking.	Sargan-dziu.	Kemalakona, düantu.
Dse-dse.	Egeczi.	Igicze.	Eiun.	Ockim.
Ja-tu.	Koken okun.	Kokenckün.	Sargan-dziu.	Oniat.
Dschu-schin.	Noymene katun.	Neyon, Noing.	Boychodzi, Louie.	Okdienatin.
Nu-zai.	Bot, Kitar, Barluk.	Bot, Kitat, Mochlau.	Achà.	Boot.
Ja-chuan.	Muchutog, Kitet, Muchulay.	Sanay barluk.	Néchu.	Boolo.
Tin.	Tologoy.	Tologoy.	Udai.	Dool.

S

Latins.	*Scythes.*	*Tatares.*	*Tanguiains.*
Coma.	Hjuxat.	Czas.	Scha, Gofcha.
Pilus in pecude.	Karvat.	Cun.	Bu-bal.
Frons.	Otza.	Manlay.	. . . . .
Oculus.	Silmat.	Kus.	Ni, Nik, Dshan.
Auris.	Kuorvat.	Kullak.	Nazu.
Nafus.	Nena.	Buron.	Na.
Os *pl.* ora.	Suu.	Avus.	Ka.
Labium.	Huulat.	Ir.	Nolon.
Lingua.	Kjeli.	Tet.	Dfe.
Dulce.	Makia.	Tatu.	Atem, Pufiatem.
Amarum.	Karvas, Haikia.	Aczu.	Kvaczermom.
Acidum.	Muikia.	Czuczumen.	Niuro.
Durum.	Kowa.	Katu, Bek.	Kaminku.
Molle.	Pehmia.	Jimfzak.	. . . .
Glabrum, leve.	Paljas, Silia.	. . . . .	. . . .
Afperum.	Karvainen, Karhia.	. . . . .	Zah.
Calidum.	Lammin, Lamboinen.	Cila.	Dang.
Frigidum.	Kylma.	Sucook.	Lang.
Humidum.	Marka.	Sucook.	Gambè.
Siccum, Aridum.	Kuiva.	Kurru.	Tarutim.
Grave.	Rafcas.	Aur.	Kuniako.
Leve.	Keira, Koikainen.	Jegil.	Tfchembo.
Magnum.	Suuri.	Ulu, Sor.	Tfchiung.
Parvum.	Peen, Vahainen.	Kken'a.	Kufza.
Longum.	Pitka.	Uzun.	Onoko.
Breve.	Lyhy.	Kyska.	Sokot.
Rectum.	Oikia.	Tus.	Pere.
Curvum.	Vaara.	Kyngyr.	. . . . . .
Quadratum.	Nelkolkanen.	. . . .	. . . . . .
Rotundum.	Ymbyrjainen.	. . . .	Tohczam.

Chinois.	*Kalmaks.*	*Mongoles.*	*Mandzhurts.*	*Lamutes.*
Pha, Tiû-pha.	Uzün.	Ussu, Nosu.	Funieche.	Niurit.
Mou.	Noozun.	Nosu.	Funieche.	Ingat.
. . . . .	Onkot.	Unkot.	Onkot.	Onkoa.
Jan, Jan-dsin.	Nüdün.	Nüdü.	Laza.	Osal.
Jel-iel-do.	Czekün.	Czike.	Czan.	Koroa.
Bi, Bi-dsi.	Chamar.	Chamar.	Oforo.	Ongat.
Niu, Dsui.	Amàn.	Ama.	Anga.	Amgal.
Tschun.	Urul.	Urül.	Témen.	Omin, Homb.
Schesche-tu.	Kelè.	Kole, Külle.	Ilengu.	Elinge.
. . . . .	Amdaray.	Amdaray, Amtugkan.	Canczuchun.	Dallan.
. . . . .	Gaszun.	Gaszun, Kaszun.	Goszehon.	Gottan.
. . . . .	Turgin.	Gaszuchun.	Guszuchun.	Dicuerle.
. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .
. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .
. . . . .	Ilà, Ilia.	Ilà, Ilia.	. . . . .	. . . . .
Nuan, Vin.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .
Lin, Lian.	Dulàn.	Dulang.	Butukan, Vénéechun.	Niamlan.
Schi, Tschou.	Hiuhtün.	Knytung.	Szachurun.	Inganan.
Gan, Gan-di.	Czuktjà.	Noitung.	Uszchin, Derbechun.	Ulakcza.
. . . . .	Chooray.	Choray.	Oichon.	Iloeng.
. . . . .	Urkelan.	. . . . .	. . . . .	Urgelan, Urkelan.
Da, Dà, Di.	. . . . .	. . . . .	. . . . .	Aiumhun.
Siau, Siau-di.	Ieko, Yko, Unduf.	Jike.	Amba.	Oegdjan.
. . . . .	Bagà.	Bidzechan, Baga.	Adzige.	Niukczukan.
. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	Gonnon.
. . . . .	Ochor.	Ochor.	. . . . .	Rumkun.
. . . . .	. . . . .	Nunit.	. . . . .	Gurit.
. . . . .	. . . . .	Hamgeja.	. . . . .	Homgeja.
. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .	. . . . .
Gau, Gau-di.	Borenkuy.	Borenkuy.	. . . . .	. . . . .

Latins.	*Scythes.*	*Tatares.*	*Tangutains.*
Altum.	Korkia.	Uzun.	Telepko.
Profundum, Humile.	Syva.	Tabanak.	Sell.
Clarum, Serenum.	Kirkas.	Eakt.	Nanà.
Obscurum.	Pimia.	Karanga.	. . . . . .
Limpidum.	Selkja puhdas.	. . . . . .	. . . . . .
Turbidum.	Sekainen, Sovaistu.	. . . . . .	. . . . . .
Funis.	Touvi.	Cib, Arkan.	Tappà.
Currus.	Vankurit, Rattaat.	Arbà.	Schidà.
Rota.	Ratas.	Kupeak.	Pan-lu.
Traha.	Reki.	Czanà.	Carent.
Saccus.	Sacki.	. . . . . .	. . . . . .
Habena.	Suitzet.	Cugan.	Schi.
Equus.	Hevoinen.	At.	Da, Tà.
Equus admissarius.	Ori.	Ayger.	Ker.
Equus castratus, Cantherius.	Runa.	Alasza.	Alascha.
Equa.	Tamma mare.	Bija, Baytat.	Go-mà.
Pullus equinus.	Varsa.	Tay.	Dì.
Taurus, Bos.	Harka, Nauta.	Uggus.	Lan, Lang-vu.
Vacca.	Lehma.	Sir.	Nor.
Vitulus.	Vasika.	Busau.	Bi, Nortschùk.
Asinus.	Aasi.	. . . . . .	. . . . . .
Camelus.	Kameli.	Tya.	Nga-mu.
Ovis.	Lammas.	Sarak.	Luk-lu.
Aries.	Jaara, Pessi.	Taka	Toisà.
Agnus.	Lammas-poika.	Baran.	Lugù.
Hircus.	Pukki, Kauris.	Iczhu.	. . . . . .
Capra.	Vuohi.	Kaza.	. . . . . .
Sus.	Ssika.	Dongus.	. . . . . .
Canis.	Koira.	It.	Tschi.
Felis.	Kissa.	Myez, Koczasz.	Ali.

Chinois.	*Kalmaks.*	*Mongoles.*	*Mandzhures.*	*Lamutes.*
Di-ai, Ai, Di.	Unddr.	Unddür.	Den.	Gudan.
Zin.	Bogono.	Naptar.	Fankala.	Nietkun.
An.	Jegàn, Sarot.	Sarot.	Genyn.	Aiumkun.
. . . . . .	Charango.	Burunkui chanonchoy.	Buruchun.	Atarlan.
. . . . . .	Ariòn.	Arion.	Arjon.	Urjon.
. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Schin-dsi.	Argamaldzi.	Dessu.	Futa.	Ussi.
Tsche-giau-tsche.	Tergen.	Tergè.	Sécen.	Tergèn.
Tsche-lun.	Tergen.	Arat.	Mucheren.	Tergèn.
To-tschuan.	Czanà.	Ciargay, Czargà.	Hunczu, Chunczu.	Torki.
. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Pü-tu.	Chazàr.	Chacar.	Hadala, Chadala.	Kadàl.
Ma.	Erè, Kirsu.	Kirsü, Mori.	Morin.	Muron.
Jel-ma.	Acargà.	Acargà.	Adzirgàn.	Kurba.
Nu-ma.	Mori.	Mori.	Alafzàn.	Ata.
Ke-ma.	Güu, Guu.	Guu, Kgu.	Guimorin.	Nuami.
Jeiau-ma.	Unagàn.	Unaga.	Unachan.	Ankan.
Gun-nïu, Mon.	Càr.	Szar.	Muchaszan.	Korba.
Nïu, Mu-nïu, Mon-nïu.	Eme-eckéruno.	Uker, Ukìr, Unè.	Echan, Unien.	Okjon.
Nïu-du-dsi.	Tugul.	Tokuczan.	Tukszan.	Ankan.
. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .	. . . . . .
Lo-ta.	Temuan.	Tymè.	Temèn.	Tamygèn.
Jan.	Goy.	Choni.	Chonin.	Delakezan.
Schan-jan.	Gucà.	Chuca, Hacz.	Niman.	Chonìn.
Jan-gau.	Kurchà.	Choragàn, Churiga.	Chononi-debe: ren.	Kurikàn.
Gun-schanian.	Giama toko.	Giama-toko.	Buka-niman.	. . . . . .
Mu-schan-jan.	Jamàn.	. . . . . .	Cheche-niman.	. . . . . .
Dschu-chai.	Gagay.	. . . . . .	Utigan.	. . . . . .
Geu, Ziuan.	Nochoy.	Nochoy.	Indachun.	Ning.
Mau.	Miu.	Mü.	Kefzke.	. . . .

CHAPITRE XI.

Récapitulation de tout l'Ouvrage, & conclusion.

MALGRÉ la quantité d'écrits dans lesquels on a traité la question de la population de l'Amérique, elle étoit restée, pour ainsi dire, dans sa premiere obscurité; ou du moins on n'avoit rien avancé jusqu'ici de positif sur l'origine des peuples de cette partie du Monde. S'il est dangereux de s'abandonner sur une mer inconnue sans boussole & sans guide, il ne l'est pas moins de vouloir lever le voile qui couvre l'Antiquité à nos yeux, & d'y rechercher l'origine des peuples, sans avoir de fil pour s'y conduire. Par l'une de ces méthodes, on s'expose à faire naufrage: par l'autre, après des perquisitions infinies, on n'a tout au plus que quelques probabilités à offrir. Pour éviter ces écueils, j'ai cherché dans cet Ouvrage, non à présenter simplement des probabilités, mais à donner des preuves qui portassent la démonstration avec elles, ou qui ajoutassent un plus grand degré de force à des faits & à des opinions qui n'étoient que vraisemblables.

Je crois avoir mis hors de doute la question

qui concerne l'antiquité de la population de l'Amérique.

On tenteroit en vain de lui fixer une époque plus récente, ou même de soutenir que ses peuples n'ont jamais eu aucune communication avec les autres peuples du Monde : on auroit à détruire d'abord les preuves démonstratives qui résultent de l'assemblage & de la comparaison de la grande quantité de coutumes, les unes singulieres & extravagantes, & les autres cruelles & révoltantes dont j'ai fait mention ; mais ce n'est pas là la question essentielle que j'avois à résoudre : il m'a coûté bien plus de peines, de recherches & de réflexions, pour découvrir à quels peuples de l'Ancien-Monde l'Amérique dut sa population ; c'est là le point principal, & que je crois avoir porté jusqu'à l'évidence. Ce sont d'une part les Chinois & les Africains, & de l'autre la tribu des Karaïtes qui ont disparu en Asie. J'ai retrouvé les traces de l'émigration des premiers en observant leurs usages communs, leurs mœurs particulieres, leurs coutumes & le cours de leur ancien commerce ; le témoignage de l'Histoire m'a servi relativement aux autres. Si j'avois eu quelques renseignemens sur les langues des Américains, si j'avois pu les comparer à celles d'autres peuples, ma démonstration eût été complette.

Les découvertes des Russes, en allant du Kamtschatka en Amérique, ne laissent plus douter que la population de cette partie du Monde n'ait eu lieu par la voie de l'Asie. Ces découvertes répandent une lumiere nouvelle sur cette portion de la Géographie. Nous savons aujourd'hui la distance qu'il y a entre l'Asie & l'Amérique; nous savons aussi quelle elle peut avoir été dans des temps plus reculés. Ces faits m'ont en même temps mis à portée de décider plusieurs questions qui avoient été problématiques jusqu'ici. On se dispute depuis long-temps pour savoir si la terre s'augmente aux dépens de la mer, ou si celle-ci s'étend aux dépens des terres. L'exemple de la mer Glaciale nous sert non-seulement à résoudre cette question, mais encore à fixer le lieu qui fournit de bois l'Islande, le Groënland, & les autres pays que la nature a privés d'arbres. Des tremblemens de terre fréquens qui engloutissent des forêts entieres, occasionnés par des mines souterreines, semblent annoncer la destruction du pays qui en est le théâtre; mais ils pourvoient aux nécessités des contrées plus éloignées.

Toutes les preuves que je rapporte à l'appui de mon sentiment, sur la population de l'Amérique, auroient pu ne pas convaincre ceux qui, en réflé-

chissant sur la physionomie & la couleur qui distinguent les Américains de tous les autres peuples, s'imaginent qu'ils doivent former une classe séparée & distincte dans l'espece humaine. Pour détruire cette opinion, j'ai aussi dû parler de la différence de couleur qui caractérise ces peuples, & je l'ai établie comme l'effet d'une cause naturelle & physique; ce qui conduit à observer qu'il faut examiner la nature avant que de prononcer sur un effet quelconque, pour ne pas courir le risque sur-tout de l'attribuer à des causes qui lui sont entiérement étrangeres. Le corps humain transpire; cette transpiration excitée par les différentes especes d'alimens, est modifiée par la différente pesanteur de l'air; & chez certains peuples, par la coutume de se frotter le corps avec des couleurs ou avec des onguens. C'est ainsi que non seulement les veines, mais aussi tout l'épiderme d'un homme qui aura eu un dégorgement de bile, deviendront jaunes, parce que le fluide qui coule avec le sang, & qui est ordinairement de couleur blanche, & dont l'air & la chaleur du soleil pompent une grande partie, ayant contracté une teinte jaune, la communique à toutes les parties sous lesquelles il coule. Ceux auxquels la différence des couleurs a fait croire que le genre humain est divisé en especes

diſtinctes les unes des autres, auront ainſi pu s'appercevoir que cette différence n'eſt qu'un effet des loix de la nature, & une ſuite des diverſes coutumes adoptées chez les peuples qui habitent les quatre parties du Monde.

Après avoir fait connoître comment le Nouveau-Monde a été peuplé par les hommes, j'ai auſſi dû indiquer quelle a dû être l'origine des animaux qui y ſont répandus. Parmi toutes les opinions que l'on a élevées pour réſoudre cette queſtion, j'ai embraſſé celle qui m'a paru la plus conforme aux loix de la nature & de la raiſon; cette opinion, qui conſiſte à croire que la main du Créateur a donné à chaque pays les animaux qui convenoient le mieux à ſon climat, à ſa poſition, à ſes circonſtances locales & phyſiques.

Après toutes ces recherches & toutes ces diſcuſſions, il ſemble qu'il ne doit plus reſter de doutes ſur la population de l'Amérique, & je crois avoir répondu d'avance aux objections que l'on pourroit faire ſur le témoignage des Hiſtoriens & des Géographes. Peut-être mon Ouvrage conduira-t-il un jour au développement d'un nouveau plan d'Hiſtoire ancienne, & ſervira-t-il à retrouver le fil des révolutions qui ont bouleverſé les anciens Empires!

FIN.



TRADUCTION DE L'EXTRAIT
DES DIALOGUES DE PLATON,
INTITULÉS
TIMÉE ET CRITIAS,
CONCERNANT L'ISLE ATLANTIDE.

NOUS avons cru que nos Lecteurs verroient avec plaisir, à la suite de cet Ouvrage, le récit de Platon au sujet de l'Isle Atlantide: nous insérons donc ici l'extrait des Dialogues de Platon, connus sous le nom de *Timée* & du *Critias*. Ceux de nos Lecteurs qui se donneront la peine d'y jetter un coup d'œil, pour confronter ce que rapporte ce Philosophe sur la maniere de bâtir, les coutumes, l'arrangement intérieur & extérieur du pays, avec ce que nous en avons dit dans l'Ouvrage, s'assureront sans peine que nous n'avons rien hasardé qui puisse souffrir quelque contradiction.

DU TIMÉE.

ÉCOUTEZ, Socrate, un récit très-peu vraisemblable, & cependant très-vrai, comme Solon, le plus sage des sept Sages, disoit autrefois. Celui-ci étoit parent & intime ami de Dropidas, notre

bisaïeul, comme il l'assure lui-même dans plusieurs endroits de son Poëme, & c'est lui qui dit à Critias, notre grand-pere, ainsi que ce vieillard nous l'a rapporté, que les Athéniens avoient fait de grandes & merveilleuses actions, qui par la longueur du temps & la destruction des hommes sont tombées dans l'oubli.....

Je vous raconterai cette ancienne Histoire que j'ai entendue moi-même, & qui ne vient pas d'un jeune-homme. Critias, comme il le dit lui-même, étoit alors déjà âgé de près de quatre-vingt-dix ans, pendant que je n'en avois que dix......

Il y a dans l'Égypte un Nome appellé Saïtique, situé dans le Delta, à l'endroit où le Nil commence à se diviser. La plus grande ville de ce Nome étoit nommée Saïs; le Roi Amasis en tiroit son origine. La Divinité protectrice de cette ville s'appelle Neïth en Égyptien, ce que les Grecs ont rendu par Athené (Minerve). Par cette raison les peuples de cette ville aiment encore beaucoup les Athéniens, & se disent même en être parens. Aussi Solon rapporte-t-il que dans son voyage il avoit été comblé d'honneur par ses habitans. Il s'entretenoit souvent avec eux sur des événemens anciens, & il discouroit sur-tout avec les Prêtres, qui étoient les personnes les plus instruites parmi eux. Il s'apperçut pour lors que ni

i ni aucun autre Grec ne savoit, comme on a
utume de dire, rien du tout à cet égard. Un
ur un des plus anciens Prêtres lui adressa la
role, & lui dit : « O Solon, Solon ! vous
tres Grecs, vous êtes toujours enfans ; il n'y a
is un Grec vieillard ;... car vous êtes tous des
ovices pour ce qui regarde l'Antiquité, & vous
norez tout ce qui s'est passé anciennement, soit
i, soit chez vous..... Vous ne savez pas quelle
oit dans votre pays la plus belle & la meilleure
énération d'hommes qui ait jamais existé, &
e laquelle il n'est échappé qu'une foible semence
ont vous êtes les descendans....... Je veux, ô
olon, sans vous rien dissimuler, vous raconter
ous ces événemens pour l'amour de vous, &
ur-tout pour l'amour de cette Déesse qui eut
otre ville & la nôtre en partage, qui a nourri &
nstruit l'une & l'autre, & même la vôtre pen-
ant mille ans, en vous formant de la Terre &
e Vulcain, ainsi que nous. Tout ce qui s'est
assé dans notre Gouvernement, depuis huit mille
ns, est écrit dans nos Livres sacrés ; mais je vous
xposerai en abrégé ce qui est arrivé à ces citoyens
endant neuf mille ans, ainsi que leurs loix &
eurs actions les plus éclatantes...... Nos écrits
apportent comment votre République a résisté
ux efforts d'une grande puissance, qui, sortie de

la mer Atlantique, avoit injustement envahi toute l'Europe & l'Asie; car pour lors cette mer étoit guéable. Sur ses bords étoit une Isle, vis-à-vis de l'embouchure, que dans votre langue vous nommez Colonnes d'Hercule. Cette Isle étoit plus étendue que la Lybie & l'Asie ensemble. De-là les Voyageurs pouvoient passer à d'autres Isles, desquelles on pouvoit se rendre dans tout le Continent situé à l'opposite, & sur les bords de la mer, qui proprement est appellée Pontus. Quant au côté qui est au-dedans de l'embouchure dont nous parlons, il y a un port dont l'entrée est fort étroite : là est la mer qui proprement est appellée Pelagus; & la terre qui de tous côtés l'environne réellement, est justement appellée Continent.

Dans cette Isle Atlantide, il y avoit des Rois dont la puissance étoit très-grande; elle s'étendoit sur cette Isle, ainsi que sur beaucoup d'autres Isles & parties du Continent. Ils regnoient en outre, d'une part, sur tous les pays du côté de la Lybie, jusqu'en Égypte, & de l'autre, savoir du côté de l'Europe jusqu'à Tyrrhenia. Ces forces réunies ont tenté de soumettre votre pays, le nôtre & toutes les provinces qui se trouvent en deçà de ladite embouchure. Alors, ô Solon! la puissance de votre République acquit une réputation de

force & de vertu supérieure à celle de tous les autres mortels ; car en surpassant toutes les autres en génie & dans l'art militaire, elle commandoit à une partie des Grecs ; tandis que, forcés de se retirer, les autres l'avoient abandonnée. Mais, quoique réduite à une pareille extrémité, elle triompha cependant de ses agresseurs, & en érigea des trophées. Elle garantit de la servitude ceux qui en étoient menacés ; & quant à nous autres, qui demeurons au-dedans des frontieres d'Hercule, elle nous rendit à tous le salut & la liberté. Mais lorsque dans les derniers temps il arriva des tremblemens de terre & des inondations, tous vos guerriers ont été engloutis dans la terre, dans le malheureux espace d'un seul jour & d'une seule nuit, & l'Isle Atlantide disparut ainsi dans la mer. Par cette raison aussi, la mer qui se trouve là n'est ni navigable ni reconnue par personne, puisqu'il s'y est formé peu-à-peu un limon provenant de cette Isle submergée.

DU CRITIAS.

Il faut avant tout nous rappeller qu'il y a neuf mille ans depuis le temps qu'il s'est élevé une guerre entre ceux qui demeuroient au-dessus & hors des Colonnes d'Hercule, & tous ceux qui habitent les pays en deçà. L'on dit que notre Répu-

blique avoit le commandement ſur ces derniers, & qu'elle conduiſoit toute la guerre. Les autres étoient gouvernés par les Rois de l'Iſle Atlantide, que nous avons déjà dit avoir été plus étendue que la Lybie & l'Aſie, & que maintenant c'étoit un limon impraticable produit par les tremblemens de terre; de maniere que ceux qui voudroient le traverſer, en venant d'ici pour ſe rendre dans la mer appellée Pelagus, en ſeroient empêchés par des obſtacles invincibles..... Les Dieux avoient autrefois partagé la terre entr'eux; Vulcain & Minerve, étant de même nature, ſortant d'un même pere, & ayant les mêmes inclinations pour les ſciences & pour les arts, ont eu auſſi la même portion en partage, ſavoir, cette contrée, qui, par ſa nature, eſt le ſiege de la vertu & de la ſageſſe, & qui eſt faite pour elles. Ayant donc rendu gens de bien les habitans qui y étoient nés, ils leur ont inſpiré la forme de gouvernement de cette République. Les noms de ces hommes ont été conſervés; mais la mémoire de leurs actions a péri par la deſtruction de ceux à qui elle avoit été tranſmiſe, & par la longueur du temps..... Je vous dis ceci en obſervant que Solon a rapporté que les Prêtres, en lui racontant l'hiſtoire de cette guerre, & en parlant de ceux qui en étoient les Chefs, leur donnoient les noms de Cecrops, d'Erechtée,

d'Erechtée, d'Erichtonius, d'Erisichton, & de la plupart de ceux que l'Histoire rapporte avoir vécu avant Théfée. Les noms des femmes de ce temps étoient également les mêmes....

Maintenant je vais vous exposer quel a été au commencement l'état de ceux contre qui ils ont fait la guerre, si la mémoire ne me trompe pas sur des faits que j'ai entendus dans ma grande jeunesse, afin que vous, comme mes amis, le sachiez aussi. Mais avant que d'entrer en matiere, il faut en peu de mots vous donner un avertissement, afin que, quand vous entendrez souvent ces étrangers nommés par des noms grecs, vous n'en soyez point étonnés ; car vous allez en savoir la raison. Solon ayant voulu employer ce récit dans son Poëme, & recherchant le sens littéral des noms, il a trouvé que ces premiers Égyptiens qui ont écrit cette Histoire, les avoient traduits dans leur langue : lui donc, en prenant à son tour le sens litteral d'un chacun, les a tous traduits dans notre idiôme. Ces écrits étoient autrefois chez mon grand-pere ; maintenant ils sont chez moi, & je les ai lus dans mon enfance. Si donc vous entendez les mêmes noms comme les nôtres, n'en soyez pas surpris, car je viens de vous en dire la raison.

Or, il faudroit faire un discours bien long, s'il

falloit remonter jusqu'à l'origine, pour vous rapporter ce que j'ai déjà dit au sujet du partage que les Dieux ont fait entr'eux de la terre, en donnant aux uns de grands districts, à d'autres de moindres, & en instituant leur culte. L'Isle Atlantide étant donc tombée en partage à Neptune, il y établit les enfans qu'il avoit eus d'une femme mortelle, & il les fixa dans un certain canton de l'Isle. Environ vers le milieu de l'Isle, du côté de la mer, il y avoit une plaine qui, à ce qu'on dit, étoit le canton le plus beau & le plus fertile. Proche de cette plaine, encore vers le milieu, & à la distance d'environ cinquante stades, il y avoit une petite montagne; elle étoit habitée par un de ces hommes qui dès le commencement avoient été formés de la terre. Evenor etoit son nom: sa femme s'appelloit Leucippe, & ils avoient une fille unique qui s'appelloit Clito. Celle-ci étant devenue nubile, son pere & sa mere moururent. Alors Neptune s'étant senti de l'inclination pour elle, il la prit pour femme. Il entoura la colline qu'elle habitoit d'une bonne circonvallation, en traçant autour d'elle différens fossés & élévations de terre, grandes & moindres alternativement, savoir, deux élévations de terre & trois fossés d'eau, lesquels formoient des especes de cercles dont cet endroit étoit le centre, afin de le rendre

inacceſſible aux hommes ; car il n'y avoit point encore de navires pour lors, & l'on ignoroit l'art de s'en ſervir ; & comme Dieu, il orna ſans peine la place enfermée dans cette enceinte ; il y fit jaillir de deſſous la terre deux ſources d'eau, dont l'une étoit chaude & l'autre froide : il y fit auſſi produire à la terre des fruits de différentes eſpeces & en grande quantité, & il y éleva cinq couples d'enfans mâles jumeaux qui étoient nés de lui. Alors il diviſa toute l'Iſle Atlantide en dix parties, & il donna à l'aîné de ſes enfans la demeure maternelle avec le canton d'alentour, lequel étoit le plus grand, & le meilleur de tous. Il le nomma Roi des autres, & il appella ceux-ci Archontes. Il donna à un chacun l'empire ſur un grand diſtrict & ſur un grand nombre d'habitans. Il impoſa auſſi des noms à tous. A l'aîné, c'eſt-à-dire, au Chef, il donna un nom, duquel par la ſuite l'Iſle & la mer furent appellées Atlantiques ; car le nom de ce premier Roi étoit Atlas. A ſon frere jumeau il donna le nom d'Eumelus en grec ; mais dans la langue du pays, Gadirus. Ce frere eut en partage une des extrémités de l'Iſle, ſavoir, celle qui eſt ſituée vers les Colonnes d'Hercule, & dans la contrée qui, de nos jours, eſt appellée Gadirica, après le nom de ſon poſſeſſeur. Des seconds jumeaux qui naquirent, il appella le premier Am-

pheres, & l'autre Eudæmon. Des troisiemes, l'aîné fut appellé Mneseus, & l'autre eut le nom d'Autochthon. Le premier des quatriemes eut le nom d'Elasippus, & le second, celui de Mestor. Des cinquiemes, le premier fut nommé Azaës, & le second, Diaprepès.

Or, tous ces fils, ainsi que leurs descendans, ont demeuré pendant un grand nombre de générations dans ce pays, & ont regné sur beaucoup d'autres Isles situées le long de la mer, comme il a déjà été dit; de maniere que leur puissance s'étendoit sur tous les pays situés entre l'Égypte & la Tyrrhenia. La famille d'Atlas s'acquit pendant long-temps une grande gloire. Le plus ancien régnoit, & transmettoit toujours le Royaume à l'aîné de la famille; & de cette maniere, ils ont conservé la royauté pendant beaucoup de générations. Ils ont aussi amassé des richesses si grandes, que pas un Prince n'en eut de semblables avant eux, & que probablement aucun n'en aura de pareilles par la suite. Ils avoient à leur disposition toutes les choses nécessaires, qu'on a coutume de fabriquer dans les villes, ou que l'on fait venir des autres pays. Plusieurs choses leur arrivoient au commencement du dehors; mais quant à celles qui sont nécessaires à la vie, l'Isle leur en offroit la plupart. D'abord, ils avoient

dans plusieurs endroits de l'Isle toutes les productions des mines, soit solides, soit fusibles, & sur-tout l'orichalque, métal que l'on ne connoît plus aujourd'hui que par le nom, mais qui chez eux étoit très-connu, très-abondant, & ce qu'il y avoit de plus précieux après l'or. Les forêts produisoient abondamment toute sorte de bois de construction. La terre nourrissoit une très-grande quantité d'animaux, tant domestiques que sauvages: il y avoit même un grand nombre d'Éléphans; car tous les animaux, tant ceux qui vivent dans les marais, les lacs & les rivieres, que ceux qui habitent les montagnes & les plaines, y trouvoient une ample nourriture, même l'animal le plus grand & le plus vorace. Elle rapportoit en outre, & nourrissoit très-bien tout ce que la terre par-tout ailleurs produit aujourd'hui d'odoriférant, soit racines, herbes, bois, liqueurs, sucs, fleurs ou fruits. Il y avoit également ce fruit doux qu'on fait sécher, & qui nous sert d'aliment, de même que celui que nous mangeons avec le pain, & que nous comprenons sous le nom général de légumes, ainsi que ceux que les arbres nous offrent pour nourriture, pour breuvage ou pour oindre; les noix de toute espece qui, pour être bonnes & agréables, sont difficiles à garder; les fruits qui servent à exciter l'appétit ou à récréer

agréablement les malades ; toutes ces choses se trouvoient alors dans cette Isle sainte, belle, merveilleuse & extrêmement abondante.

Or, les habitans de cet endroit se servoient de ces productions pour construire des temples, des maisons royales, des ports, des chantiers & d'autres établissemens dans l'ordre suivant. Ils avoient d'abord un pont sur les canaux remplis d'eau de la mer, qui environnoient l'ancienne Capitale, pour pouvoir se rendre delà dans les bâtimens royaux. Dès le commencement ils avoient construit la résidence royale dans cette ancienne demeure de la Divinité & de leurs ancêtres. Mais dans la suite se succédant les uns aux autres, chacun ajoutoit un nouvel embellissement à ceux qu'il avoit trouvés ; de maniere que ce bâtiment devint un prodige de grandeur & de beauté ; car ils avoient creusé un fossé depuis la mer jusqu'à l'enceinte extérieure de la ville, lequel avoit trois plethres en largeur, cent pieds de profondeur, & cinquante stades de longueur......Au milieu du Château étoit un Temple consacré à Clito & à Neptune, inaccessible au vulgaire, revêtu d'une couverture d'or, & situé au même endroit accessible autrefois, où les dix Chefs de la famille royale avoient reçu le jour. Là ils s'assembloient aussi tous les ans pour offrir chacun des sacrifices,

Ce Temple de Neptune avoit un ſtade en longueur, & trois plethres en largeur ; ſon élévation étoit proportionnée à cette étendue, mais ſa figure étoit d'un goût étranger. Toutes les parties extérieures du Temple étoient argentées excepté les ſommets ; ceux-ci étoient couverts d'or. Pour ce qui regarde l'intérieur, les voûtes en étoient d'ivoire ciſelé, & couvertes d'or, d'argent & d'orichalque ; le reſte, ſavoir, les parois, les colonnes & le pavé étoient revêtus d'orichalque. Ils y avoient auſſi placé des ſtatues d'or. Ils y avoient repréſenté la Divinité ſe tenant debout ſur un char attelé de ſix chevaux aîlés, & d'une hauteur ſi grande, que la figure touchoit à la voûte de l'édifice. A l'entour du Dieu il y avoit cent Néréïdes aſſiſes ſur des dauphins ; car alors on croyoit que c'étoit là leur nombre. Il y avoit en outre pluſieurs autres images conſacrées par des particuliers. A l'entour de l'édifice au dehors, on avoit placé les images des femmes & de tous les Rois deſcendus des dix Chefs, toutes fabriquées d'or, ainſi que beaucoup d'autres préſens conſidérables, tant des Rois que des particuliers, ſoit de la ville même, ſoit d'ailleurs. Il y avoit auſſi là un autel d'une grandeur & d'une ſtructure proportionnées au reſte. Les bâtimens royaux étoient également conformes à la grandeur de l'Empire, & répondoient à la

magnificence du Temple. Ils avoient aussi des sources abondantes d'eau chaude & d'eau froide qui ne tarissoient jamais, & qui servoient également à l'agrément & à la santé. Aux environs de ces sources, on avoit construit des bâtimens & des allées d'arbres pour l'ornement des bains, & on y avoit établi des résèrvoirs pour des bains en plein air, & d'autres sous des toits pour l'hiver. Les bains des Rois étoient séparés de ceux des particuliers; les femmes en avoient aussi de particuliers pour elles, de même que les chevaux & d'autres animaux, chacun comme l'ordre l'exigeoit. Pour l'écoulement des eaux, on avoit pratiqué un canal qui conduisoit dans le bois consacré à Neptune, qui étoit rempli d'arbres de toute espece. L'excellence du terrein les avoit rendus si beaux & si grands, qu'ils offroient quelque chose de divin. Delà cette eau passoit au moyen des aqueducs & des ponts dans les enceintes extérieures, où il y avoit beaucoup de gymnases pour les hommes & pour les chevaux alternativement, dans les Isles formées par les fossés. Au reste, & dans le centre de la plus grande de ces Isles, ils avoient construit un Hippodrome de la largeur d'un stade, & de la longueut de tout le cercle pour des combats de cavalerie; & des deux côtés ils avoient bâti des logemens pour les Gardes du

Roi ; mais les plus affidés de ceux-ci étoient logés dans la plus petite enceinte, & proche du château dont la garde leur étoit confiée.....

Nous venons de rapporter de mémoire à-peu-près tout ce qui avoit été dit anciennement concernant la ville & l'ancienne demeure ; maintenant nous allons tâcher de donner également une idée du reste du pays & de son arrangement. On rapporte qu'au commencement tout le pays avoit été très-élevé & escarpé du côté de la mer ; mais qu'autour de la ville il y avoit eu une petite plaine, laquelle étoit environnée de montagnes qui formoient une pente douce jusqu'à la mer. Toute la longueur, d'une extrémité à l'autre, étoit de 3000 stades ; mais en mesurant du milieu, depuis la mer jusqu'en haut, il y avoit deux mille stades. Tout le territoire de l'Isle s'étendoit vers le sud ; & du côté du nord, il étoit bordé par des montagnes : l'on ajoute que ces montagnes surpassoient toutes celles d'aujourd'hui en quantité, en grandeur & en beauté. Elles étoient couvertes de nombre de villages & d'habitations très-riches ; elles abondoient en rivieres, en lacs, en prairies, qui fournissoient une ample nourriture aux animaux domestiques & sauvages. Il y avoit des forêts qui produisoient abondamment toutes les especes de bois propres pour toutes sortes d'ouvrages. De cette maniere

la surface du pays avoit été formée par la nature, & disposée par beaucoup de Rois pendant une longue suite de temps. La figure étoit un quarré régulier, mais oblong. Ce qui y manquoit étoit causé par les détours du canal qui y avoit été construit, & dont la profondeur, la largeur & la longueur étoient telles, qu'on ne pouvoit croire qu'il ait été fait de mains d'hommes....

Pour ce qui regarde les dignités principales, voici l'ordre qui y avoit été établi au commencement. Tous les dix Chefs regnoient chacun dans son district & dans sa ville, sur ses sujets & selon ses loix, punissant même de mort celui qui voloit. Cette communion d'Empire entr'eux étoit établie en conséquence d'un ordre précis de Neptune que la Loi leur imposoit. Cette Loi avoit été gravée par les premiers sur une colonne d'airain, placée dans le Temple de Neptune, qui étoit au centre de l'Isle. Là ils s'assembloient alternativement tous les cinq ou six ans, ayant les mêmes égards pour le nombre pair & impair. Assemblés, ils délibéroient des affaires publiques; ils s'informoient si quelqu'un avoit transgressé la Loi, & ils jugeoient en conséquence. Avant que de prononcer, ils se donnoient mutuellement la foi de la maniere suivante: ils lâchoient d'abord des taureaux en liberté dans le Temple de Neptune, & n'y restant

qu'eux dix, ils prioient le Dieu d'agréer la victime qu'ils alloient prendre, sans employer le fer; & alors ils s'emparoient de la victime avec des bâtons & des cordeaux. Quand ils avoient pris un taureau, ils le conduisoient à la pointe de la colonne, & là ils l'immoloient selon qu'il étoit écrit. Or, il y avoit sur cette colonne, outre la Loi susdite, un serment, avec des imprécations contre ceux qui désobéiroient. Après avoir donc immolé, selon leur Loi, & sanctifié les membres du taureau, ils remplissoient un vase du sang du taureau, en versoient une goutte sur chacun d'eux, & après avoir jetté tout le reste au feu, ils nettoyoient la colonne par-tout; ensuite ils puisoient du sang du vase avec des fioles d'or, le jettoient dans le feu, & juroient qu'ils jugeroient, selon la Loi écrite sur la colonne, qu'ils puniroient celui qui le premier la transgresseroit; qu'eux-mêmes n'enfreindroient aucune des Loix écrites volontairement; qu'ils n'ordonneroient rien qui fût contraire à la Loi de leur pere, ni n'obéiroient à quelqu'un qui leur commanderoit de les transgresser. Chacun ayant ainsi fait des imprécations sur lui-même & sur sa famille, buvoit de la fiole, & l'ayant déposée dans le Temple du Dieu, il s'en alloit ensuite pour prendre le repas & vaquer à ses affaires....

Telle est la puissance qui étoit alors en ces lieux,

& que Dieu, dans un certain ordre par lui établi, a ramenée ici de la maniere suivante, à ce que l'on dit. Pendant beaucoup de générations & pendant tout le temps que la nature divine étoit efficace en eux, ils obéirent aux Loix, & ils s'attacherent sagement à ce qui leur étoit inné de divin; car ils n'avoient que des pensées vraies & élevées, & ils se préparoient avec modestie & avec prudence à tous les événemens de la fortune. En méprisant ainsi tout, excepté la vertu, ils regardoient les choses présentes comme frivoles. Loin de s'enfler par la possession de l'or, de l'argent & des autres choses précieuses, ils les regardoient plutôt comme un pesant fardeau. Ils ne s'enivroient point de l'abondance de ces délices, & ce breuvage ne les rendit ni furieux ni insolens: mais sobres & prudens, ils remarquoient que toutes ces choses augmentoient chez eux par leur amitié commune & par leur vertu; & qu'au contraire en les recherchant avec trop d'empressement & trop de passion, & en leur attribuant un trop grand prix, elles diminuoient & se flétrissoient d'elles-mêmes; que les admirateurs de ces choses périssables périssoient avec elles, tandis que par la même raison ils eurent en abondance tout ce dont nous venons de parler, tant que la nature divine agissoit en eux. Mais la partie divine ayant été opprimée en eux

par les paſſions, elle y devint foible & languiſſante. Les hommes prévalurent, & ne pouvant plus ſupporter leur état préſent, ils ſuccomberent honteuſement. Ceux qui voyoient juſte obſervoient alors qu'ils avoient perdu le plus précieux de leurs avantages; tandis que ceux qui ne connoiſſoient pas la vie qui conduit à la véritable félicité, les eſtimoient plus parfaits & plus heureux, à meſure qu'ils accumuloient des richeſſes injuſtes, & qu'ils augmentoient en pouvoir. Mais Jupiter, le Dieu des Dieux, vengeur & gardien des Loix par leſquelles il regne ſur les hommes, & qui voit tout ce qui ſe paſſe, obſerva la dépravation de ces hommes autrefois ſi illuſtres; & voulant faire vengeance, afin de les faire rentrer en eux-mêmes & les rendre plus modeſtes, convoqua tous les Dieux dans leur plus magnifique demeure, de laquelle, comme établie dans le milieu de l'Univers, il contemple toutes les générations, & les ayant aſſemblées....

La fin de ce fragment eſt perdue.

ESSAI

SUR les rapports des mots entre les Langues du Nouveau-Monde & celles de l'Ancien, *par l'Auteur du Monde Primitif.*

ENTRE les problêmes de toute espece auxquels a donné lieu la découverte de l'Amérique, celui qui regarde la nature & l'origine des Langues qui sont en usage dans ce vaste hémisphere, n'est pas un des moins intéressans. Il tient d'un côté aux grandes questions relatives à l'origine des Américains, & aux liaisons qu'ils peuvent avoir eues avec les Peuples de notre hémisphere. Il se lie naturellement d'un autre côté avec les questions qu'on ne cesse de discuter sur nos propres Langues, & qui ont pour objet l'origine de ces Langues, les rapports qu'elles peuvent avoir avec la Primitive, les changemens qu'elles ne cessent de subir, les causes des différences prodigieuses qu'on apperçoit entr'elles.

Cependant, on n'a rien dit jusqu'ici de satisfaisant sur l'origine des Langues de l'Amérique, ou

plutôt on semble s'être accordé à les envisager comme des idiômes informes, indignes d'attention, qui ne peuvent avoir aucun rapport avec les Langues anciennes ou modernes de l'Europe, de l'Asie ou de l'Afrique, qui furent les enfans du hasard, ou du sol bourbeux & sauvage dans lequel végetent les Peuplades qui les parlent. Et si quelque faiseur de systême croyoit appercevoir des rapports entre quelqu'une de ces Langues & nos Langues mortes, il étoit regardé comme un visionnaire qui ne méritoit aucune créance.

Ceux qui jugeoient ainsi des Langues de l'Amérique sembloient avoir tout pour eux. En effet, de quelque maniere qu'on comparât ces Langues, soit entr'elles, soit avec les nôtres, on n'appercevoit nul rapport, nulle ressemblance. Dans le nord de l'Amérique, chaque Nation a sa Langue: les Illinois, les Hurons, les Iroquois, les Esquimaux, les Acadiens, les Virginiens, les Habitans des Apalaches, les Caraïbes, &c. parlent autant de Langues différentes. Dans l'Empire du Mexique, on en compte autant que de Provinces. Si les Habitans du Pérou en avoient une entendue de tous, c'étoit l'effet du bon esprit de leurs premiers Incas, qui n'avoient voulu, disoit on, qu'une Langue dans leurs Etats; cependant chaque canton avoit sa Langue particuliere. Le Chili,

le Brésil, la Guiane ont chacun la leur : il en existe une multitude dans cette vaste étendue de terres qu'arrose le fleuve des Amazones ; & entre celles-ci se distingue la Langue des Moxes. Enfin les Habitans des Isles semées dans l'immense mer du Sud, ont chacun une Langue qui leur paroît propre ; & souvent on en parle plusieurs dans une même Isle, dès qu'elle est un peu étendue. Ainsi le nombre des Langues en usage dans l'Amérique ne paroît le céder en rien à celui des Langues de notre hémisphere.

On n'a d'ailleurs sur celles-ci, généralement parlant, que des vocabulaires informes ; & qui, lors même qu'ils seroient aussi complets qu'ils le sont peu, ne nous donneroient que l'état actuel de ces Langues, & nous laisseroient dans une ignorance entiere sur leur état primitif, & sur les changemens successifs qu'elles ont nécessairement éprouvés, changemens dont la connoissance seroit cependant si utile pour remonter à leur origine.

Quelles conséquences pouvoit-on tirer de connoissances aussi foibles ? Aucune sans doute, ni pour ni contre. De l'état actuel des Langues de l'Amérique, on ne pouvoit conclure qu'elles avoient toujours été dans le même état : on n'en pouvoit

pouvoit donc rien conclure ſur la maniere dont cet immenſe Continent s'étoit peuplé.

Il eſt certain que ces Langues ont éprouvé & éprouvent des changemens continuels, & qu'elles en éprouveront d'auſſi grands, juſqu'à ce qu'elles s'éteignent entiérement avec les Peuplades qui les parlent, & dont le nombre diminue ſans ceſſe de la maniere la plus frappante, ſoit par le peu d'eſpace qui leur reſte depuis l'arrivée des Européens, qui les reſſerrent & les inveſtiſſent de toutes parts; ſoit à cauſe des eaux-de-vie qu'on leur fournit en abondance, qui abregent les jours des générations actuelles, & réduiſent au plus petit nombre poſſible celles qui arrivent.

Mais quel que ſoit l'état actuel de ces Langues, on y apperçoit cependant de très-grands rapports avec celles de notre hémiſphere; & on doit être aſſuré qu'à meſure qu'on raſſemblera avec plus de ſoin des vocabulaires exacts de toutes ces Langues, ces rapports ſe multiplieront, & s'étendront au point de conduire à des réſultats ſurs & d'une utilité ſinguliere, pour déterminer l'origine de ces Nations, dans ce temps ſur-tout où l'on a tant de preuves d'une communication ancienne & facile entre l'Amérique & les autres Parties du Monde.

En attendant, nous réunirons ici, à la ſollicitation de notre digne ami M. SCHERRER, nom-

bre de rapports que nous avons cru appercevoir entre les mots de plusieurs langues d'Amérique & de notre hémisphere. Ce foible essai encouragera peut-être les Savans & les Voyageurs à donner plus d'attention à ces Langues, à en rassembler les mots avec plus de soin, ou à nous faire parvenir de plus grands secours sur ces objets.

I.

Langue des Esquimaux & des Groënlandois.

La Langue des Esquimaux, Peuple le plus septentrional de l'Amérique, est exactement la même que celle des Groënlandois, Peuple le plus septentrional de l'Europe. C'est une vérité si reconnue, que l'Auteur des *Recherches Philosophiques sur l'Amérique* n'a point fait difficulté d'en convenir. « Les Esquimaux, dit-il, (tom. I. 253.) » ne different en rien des Groënlandois. Ils constituent un même Peuple, une même race d'hommes, dont l'IDIOME, les mœurs, l'instinct & » la figure sont parfaitement semblables.

Les Esquimaux se donnent, comme les Groënlandois, les noms d'*Innuit* & de *Karalit*. Le premier de ces mots signifie *homme*.

La Langue Groënlandoise ne commence jamais de mots par les lettres B, C, D, F, G, L, R

& Z, de la plupart desquelles même elle est privée. Ainsi elle a fait disparoître ces lettres des mots à la tête desquels elles se trouvoient, ou elle les a changées en d'autres. C'est une observation indispensable, sans laquelle on ne sauroit parvenir à trouver le rapport du Groënlandois avec les autres Langues.

En voici quelques-uns qui paroîtront sans doute dignes de quelqu'attention. Les mots Groënlandois qui en sont la base, sont tirés, à l'exception du seul que nous citons sous la lettre R, du Dictionnaire Groënlandois, Danois & Latin, de Paul Egede, imprimé à Copenhague en 1750.

Ata-tak, pere. Dans nombre d'autres Langues, même de l'Amérique Sept. *Atta*, pere.

Abba, pere, dans l'ancien Groënlandois, mot Oriental.

Alluk-pok, il leche, il lape. Primitif, *Lac*, *Lech*.

Ama-mak, mamelle.

Iglo, maison. Pr. *Cel*, demeure, case : on aura dit *Icelo*, *Iclo*. Hongrois, *Kal-iba*, maison, cabane.

Imek, eau, mer. Oriental, *Im*, mer, vaste.

Imer-pok, boire ; *Imuk*, lait.

Ingn-ek, feu, & nombre de dérivés. Latin, *Ignis*. Orient. *In*, soleil, feu.

Inne, lieu ; *Innello*, intestins. Latin & Grec, IN, dans.

Innak-pok, il chante. Gr. *Hymne*, chant.

Ipek, ordure, ſaleté.

Ipek-pok, être ſouillé, taché, ſale. En Valdois, *Pacot*, boue, ordure.

Iſor-pok, il eſt obſcur. Orient. *Ser*, obſcurité. Franç. *Soir*.

Innuk, homme. Groënland. *Innuſutok*, jeune.

Innuvok, il vit, du Prim. *Gin*, homme.

Kallek, portion ſupérieure; *Kelluvok*, élevé. Prim. *Cel*, élevé. Hongr. *Kel*.

Killak, ciel, du même *Cel*, élevé, ou de *Kæl*, creux.

Kall-ek, tonnerre. Orient. *Koll*. *Kaller-pok*, tonner.

Kalla-pok, bouillir, fermenter, être fervent. Prim. *Kal*, chaleur.

Kale, parle. Orient. *Cal*, parler. Lat. & Gr. *Calo*, appeller.

Kablo, ſourcil, de *Cap*, ſommet, ſur, ce qui couvre.

Kepik, couverture, habillement, du même.

Kammik, bottes; *Kammook*, voyage. Prim. *Cam*, d'où *Chemin*.

Kangak, tête. *Kango*, mont; *Kang-attarpok*, monter, s'élever. Prim. *Can*, d'où le Lat. *Scando*.

Kill-ek, ulcére, pus. Hongr. *Kelis*. Iſland. *Kyle*.

Ki-ek, chaleur. Gr. *Kaiô*, chauffer, brûler.

Kip-ut, faux ; *Kipa-ko*, morceau ; *Kip-uvok*, il a été coupé. Prim. *Kop*, couper.

Kimmag, chien. Gr. &c. *Kyn*.

Kona, femme. Gr. & Nord, *Gyn*, *Kun*.

Konge, Roi. Dans le Nord, *King*. Danois, *Kongen*.

Kar-isak, cerveau. Prim. *Kar*.

Kolleck, lampe. Norwegien, *Kolle*.

Kulleg, dos. Gr. *Kol*, qui fuit, qui est derriere.

Kutte, gouttes.

Kut-kiug, petit. Hongr. *Kütſ-ig* & *Kitſi*.

Maki-pok, il leve, il éleve. Pr. *Mag*. grand.

Manato-pok, il mange. Lat. *Mando*. Franç. *Manger*.

Mam-mat, nourriture. Hongr. *Madar*. Primit. *Ma*, *Mad*.

Maitſek, Lat. *Madidus*, mouillé ; Hongr. *Nedves*.

Niſe, poiſſon. Norweg. *Niſa*.

Nuteiſiah, neuf. Or. *Nu*, *Now*.

Nuia, nuée.

Nouk, fin, extrémité ; *Naua-pok*, dans Anderſon, finir, terminer. Or. *Nau*, fin, repos.

Nut-ak, nouveau, neuf. Prim. *Nov*. *No*.

Nuta-vok, il eſt nouveau.

Nuna, terre, ſol, mot commun aux Groënlandois avec les Caraïbes & les Galibis, chez

qui il signifie *Terre* & *Lune*. Il a beaucoup de rapport à l'Orient. *Nuh*, habitation, demeure.

Ok-ak, langue, parole. Hongr. *Igé*, parole, mot, diction.

Ok-allupok, parler. *Ok-allutuak*, histoire.

Ok-allubik, temple, lieu consacré à la parole.

Orn-ga, aîle, 2°. aisselle.

Orn-ikpok, il vole, s'envoler. Gr. *Ornis*, oiseau.

Oma, lui; mot commun aux Langues du Nord & d'Orient.

Pannig, fille. Or. *Bane.*

Pek-ipok, courbé. Nord, *Bog.*

Penna-mich, lame d'épée, pointe. Prim. *Penn*, pointe.

Pig-ak, veille; *Pig-arpok*, il veille. Prim. *Vig.*

Pikka, là-dessus; *Pikkunga*, sur. Prim. *Pic*, *Pec*, pointe, sommet. *Pinga*, qui est sur; *Pingasaut*, trois, le nombre supérieur, pluriel.

Pinnersok, beau; *Pinnereau*, il plaît; *Pinnersaut*, ornement. Prim. *Wen*, beau.

Pillaut, petite faux; *Pillek*, scie. Prim. *Fal.*

Pissuc, agilité; *Pissukpok*, il va. Algonquin, *Pitchi-bac*, courir.

Piss-kek, ancien, pour *Vit-kek*. Lat. *Vetus.*

Puill-arsok, fontaine. Angl. *Well*, puits.

Pupik, lepre. Héb. BEQ.

Pook, sac, poche.

Rypar, perdrix. En Island. *Ryper*. Dan. *Rype*.

Sekkia, Lat. *Socrus*, belle-mere.

Sor-ojupok, il est barbouillé, crasseux. Lat. *sordeo*.

Sort-lak, racine. Héb. shRsh, sorsh.

Silla, air, monde, ciel. Gr. *Selas*, lumiere. Orient. *Hell*.

Sik-akpok, il est sec. Lat. *Siccus*. Fr. *Sec*.

Sekkiner-pôk, le soleil brille, luit. Dan. *Skinner*. Anglois, *Shine*.

Tarr-ak, ombres, ténebres; *Tarsoak*, grandes ténebres. Angl. *Dark-ness*.

Toko, mort. Dan. *Doer*, mourir.

R est changé ici en K, ce qui est commun en Groënlandois.

Uge, semaine. Angl. *Week*.

Uipok, il leve les yeux. Pr. *Up*, élévation, sur.

Un-nuk, soir, peut être de la même famille que *Nux*, nuit.

Upernak, printemps, de la même famille que *Ver* des Lat. printemps.

Ullè, flots de la mer. Fr. *Houle*.

Ullok, jour, année; *Ullor-iak*, étoile.

Ces mots paroissent tenir à l'Orient. *Hell*, lumiere, splendeur.

Ursok, cuit; d'où *O-pok*, brûler. Or. *Ur*, feu. Lat. *Uro*, *Ustus*.

La Langue Groënlandoiſe d'ailleurs fait uſage d'affixes, à la maniere des Langues Orientales, Hongroiſe & Américaines-Septentrionales; mais elle les place, à la maniere des Orientales, à la fin des mots. Ainſi on y dit, *Nuna-ga*, ma terre; *Nunet*, ta terre; *Nunà*, ſa terre (de lui pour qui on agit); *Nunane*, ſa terre (de lui qui agit); *Nunangoak*, une petite terre; *Nunarſoak*, une grande terre.

Les verbes ſe déſignent, comme dans les Langues Orientales, par la troiſieme perſonne du préſent, qui eſt en même temps un prétérit; & elle marche par conſéquent la premiere, de même que dans ces Langues: *Ermikpok*, il ſe lave, *Ermik-potit*, tu te laves, *Ermikponga*, je me lave.

Ajoutons que les rapports que nous avons cités ici de la Langue Groënlandoiſe avec la Hongroiſe, ſont d'autant plus remarquables, que cette derniere Langue eſt la même que celle des Vogules, Habitans de la Tartarie, comme M. *Scherrer* l'a fait voir ci-deſſus, & la même que celle des Lapons, les plus près voiſins des Groënlandois, comme l'a reconnu le P. *Hell*, dans ſon voyage en Laponie.

I I.

Langues du Canada.

Les Nations Sauvages du Canada parlent diverſes Langues qui paroiſſent être des dialectes de celle des Algonquins. Voici les principales, ſelon le P. *Lafiteau.*

La Langue des Hurons, qu'on peint noble & majeſtueuſe, mais d'une prononciation rude & gutturale.

Celle des Agnies. Elle eſt plus douce & moins gutturale.

Celle des Onontagues. Elle approche le plus de celle des Hurons.

Celle des Onnoiouts. Elle paroît s'être formée de l'Agnies. Ce Peuple affecte de la délicateſſe dans ſa prononciation. Il change R en L, comme les Chinois la Langue Zend. &c.; & il ne fait pas ſentir les finales.

Celle des Tſonnontouan. Elle eſt très-rude : les Iroquois s'en moquent ; cependant, ſelon le Pere *Carheil*, elle eſt la plus énergique & la plus abondante.

Celle des Iroquois, moins réguliere que celle des Hurons.

Voilà donc ſix Dictionnaires qu'il faudroit avoir

pour analyſer ces Langues, & arriver à une ſource commune qui pût nous conduire à des objets de comparaiſon aſſurés entre ces Langues & les nôtres. Or, je ne connois à cet égard que le *Vocabulaire de la Langue Huronne* du P. *Sagard Theodat*, imprimé à Paris en 1632, & *celui de la Langue Algonquine* du Baron de *la Hontan*, qu'il a accompagné de quelques mots Hurons.

Ce dernier Voyageur dit que toutes les Langues du Canada » ne different pas tant de l'Al» gonquine que l'Italien de l'Eſpagnol, ce qui fait » que tous les Guerriers & les Anciens de tant de » Peuples différens ſe piquent de la parler avec » toute ſorte de délicateſſe. Elle eſt tellement né» ceſſaire pour voyager en ce pays-là, qu'en quel» que lieu où l'on puiſſe aller, on eſt aſſuré de ſe » faire entendre à toutes ſortes de Sauvages, ſoit » à l'Acadie, à la Baie d'Hudſon, dans les Lacs, » & même chez les Iroquois.

La Hontan aſſure que les Hurons & même les Iroquois n'ont point de lettres labiales, c'eſt-à-dire point de *b*, *f*, *m*, *p*; que pour prononcer *bon*, ils diſent *Ouon* : *Rils* pour *Fils* : *Coanſieur* pour *Monſieur*; & qu'aucune Nation du Canada endeçà du Miſſiſſipi n'a la lettre F.

Le P. *Laſiteau* voulant donner quelque idée de ces Langues Canadiennes, aſſuroit (Mœurs des

Améric. tom. IV, 194.) » qu'elles n'ont propre-
» ment que des verbes ; que tout se conjugue, &
» que rien ne se décline ; que chez ces Peuples
» tout est verbe ; qu'il n'y a point de substantif,
» d'adjectif & d'article ». Le P. *Lafiteau* croyoit dire quelque chose, & il ne peignoit qu'une chimere.

Si les Onnoiouts changent R en L, les Iroquois au contraire changent L en R, & P & F en K. Ils disent *Rux* au lieu de *Lux ; Rousikouer* au lieu de *Lucifer.* Ils prononcent *ou* au lieu de *b* & de *m.* Comme les Celtes, ils font précéder *R* de *C* ou de *G ;* & tandis que les Hurons disent *Areskoui* (Dieu, 2°. Soleil), les Iroquois disent *Agriskoué.*

T est pour eux une espece d'article, comme dans la plupart de nos anciennes Langues. Ainsi *Tarr'ha* signifie *il y a là une forêt.*

Leurs verbes se terminent à l'infinitif en *in*, *ein*, terminaison commune aux verbes Grecs, Teutons, Celtes, &c., ce qui est déjà un rapport singulier.

En voici un autre aussi frappant. *N* est le pronom de la premiere personne, *K* celui de la seconde, *Ou* celui de la troisieme.

Ni-sakia, j'aime.

Ki-sakia, tu aimes.

Ou-sakia, il aime.

Min eſt, comme en Grec *Men*, la marque finale de la premiere perſonne du pluriel. *Niſakia-min*, nous aimons.

Ils ont, comme les Péruviens, deux premieres perſonnes plurielles, celle que nous venons de voir, & une autre formée de celle-là & de la terminaiſon de la ſeconde perſonne plurielle.

Ki ſakia-min-aoua, nous & vous aimons.

Or, dans les Langues Orientales, *n* déſigne la premiere perſonne, *k* la ſeconde, *hou* la troiſieme.

Les Langues Latine & Grecque emploient également *n* pour déſigner la premiere perſonne, du moins au pluriel, & *ou*, *hou* pour la troiſieme.

Entrant dans le détail de leurs mots, pluſieurs paroiſſent avoir un grand rapport avec nos anciennes Langues.

Gar & *Har* eſt un mot primitif qui ſignifie *ſur*, *au-deſſus*, & qui déſigne l'élévation. Ils en ont fait *Gar-akoua* & *Ikare*, qui ſignifient tous deux le Soleil, *Iskare*, la Lune; *Haron-hiaye*, le Ciel.

Garr & *Harr*, une forêt. En Héb. IYR, *i-kar*.

Aouen, eau. *Eauoy*, nager, aller à l'eau. *Au*, *Av*, *eau*, eau, dans toutes nos Langues.

Aihtaa, pere; l'*Aita* d'un grand nombre d'anciens Peuples; l'*Atta* d'Homere & du Groënland.

Achia, enfans. Primit. *Ach*, tribu, famille.

Ain, voir. En Orient. *Ain*, *Œn*, œil, 2° ſoleil.

Carhata, village. En Prim. *Kar*, ville; *Kair*, *Karth.*

Scon, cabane, mot Orient., d'où le Grec *Skenê*, tente, cabane, qui a formé notre mot *ſcene.*

Our-henha, jour. En Or. *Ovr*, *Or.*

Tanonte, donne. Dans nos anciennes Langues, *Da*, *Ta*, *Don.*

Gagnenou, chien. C'eſt l'Onomotapée dont les Latins firent *Canis*, chien.

Houoyſe, aimer, a beaucoup de rapport avec le Primit. *Aoue*, chérir, en Latin, *Aveo.*

Youry, il eſt cuit. En Primit. *Ovr*, feu, d'où le Lat. *Uro*, brûler, chauffer.

Tous ces mots ſont tirés de *Laſiteau.* En voici du Vocabulaire de *la Hontan.*

Hemiſca, aller par eau, *Pimiſca*, naviger, ſe lient avec nos Primit. *Im* & *Iſc*, eau.

Abou, ſuc; de *Áv*, *Ab*, eau, liqueur.

Scoute, feu. Prim. ASh *Eſch*, feu.

Magat, fortement, beaucoup. Pr. & Groënl. *Mag.* tout ce qui eſt grand, étendu.

Okima, chef. Prim. *Og*, grand, ſupérieur.

Mackate, noir, ce qui ſe lie avec le Celte *Macha*, meurtrir, le Fr. *Machuré*, &c.

Kiſs, gelée, mot Celte. Dans l'Edda, *Ghez* ſignifie *gelée.*

filles & leurs femmes. C'eſt ainſi qu'ils rendent raiſon d'une multitude de mots dont le ſexe féminin ſe ſert ſeul chez eux, comme étant les reſtes de leur Langue maternelle, tranſmiſe avec ſoin à leurs filles par les deſcendans de la Nation exterminée. Mais dans l'Hiſtoire des Antilles par Rochefort, tom. 2, on dit poſitivement que les Caraïbes ſont originaires de l'Amérique Septentrionale, de la contrée qu'on appelle aujourd'hui la Floride; qu'ils demeurerent long-temps dans le voiſinage des Apalachites, où quelques-uns de leurs deſcendans s'appellent encore Caraïbes; & qu'ils partirent de chez les Apalachites pour la conquête des Iſles.

Les rapports de la Langue des Caraïbes avec celle des Galibis ſont d'autant plus intéreſſans, qu'ils ne s'étendent pas à tous les mots qui compoſent ces Langues, qu'ils n'en embraſſent pas même la moitié; en ſorte qu'ils ſont une preuve ſans réplique des altérations prodigieuſes qu'ont éprouvé les Langues de l'Amérique; & qu'à cet égard on doit ſe contenter de quelques rapports, étant peut-être impoſſible de reſtituer ces Langues dans leur état primitif. Ils ſont tirés du Vocabulaire Caraïbe de Rochefort, dans ſon Hiſtoire des Antilles in-4°. 1658, & du Dictionnaire Galibi in-8°., imprimé à Paris depuis quelques années.

On

On peut donc rapporter les mots de ces Peuples à quatre classes différentes : 1°. mots communs aux Caraïbes & aux Galibis ; 2°. mots particuliers à chacun ; 3°. mots qu'ils peuvent avoir pris des autres Nations Américaines ; 4°. mots qu'ils ont empruntés des Européens. La maniere dont ils ont altéré ces derniers, & les différences qu'on remarque entre les mots qui leur sont communs, donnent une idée des changemens qu'ils peuvent avoir faits à leurs mots primitifs, & de leur maniere de prononcer.

Exemples des mots Galibis empruntés d'Europe.

Rakabouchou, Arquebuse.
Kaloon, Canon.
Canabire, Navire.
Pisket, Poisson.
Couloubera, Couleuvre.
Carattoni, Rat.
Pipa, Futaille, Tonneau, Pipe.
Paca, Vache.
Kaniche, Canne à sucre.
Choukre, sucre.
Mouche, Beaucoup. C'est l'Espagnol *Mucho*, Beaucoup.
Baina, Peigne. *Bouirou cou*, Porc.
Barou, Balle de fusil. *Chamboura*, Tambour.

Exemples des mots communs aux Galibis & aux Caraïbes.

GALIBI.	CARAÏBE.	FRANÇOIS.
Ouato.	Onattou.	*Feu.*
Veyou.	Huyeyou.	*Soleil.*
Nouna.	Nonum.	*Lune.*
Bebeito & Pepeite.	Bebeité.	*Vent.*
Oukili.	Ouekelli.	*Homme.*
Ouheli.	Ouelli.	*Femme.*
Touna.	Tona.	*Eau.*
Tobou.	Tebou.	*Pierre.*
Ourepa.	Oullaba.	*Arc.*
Iromou.	Liromouli.	*Eté.*
Bulana.	Balanna.	*Mer.*
Penna, Pena.	Bena.	*Porte.*
Eitoto.	Etoutou.	*Ennemi.*
Iroupa.	Iroponti.	*Bon.*

Rapports des mots Caraïbes avec les Langues de notre hémisphere.

Na marque la premiere personne, comme chez les Algonquins; ainsi d'*Ayoubaka*, marcher, ils font *Nayoubaka-yem*, je marche.

Authe, poiſſon ; mot Arabe.

Baloue, la grand-terre. Prim. *Bal*, grand.

Balana & *Balaoua*, la grand-eau, la mer.

Baba, pere ; 2°. oncle paternel.

Bouleoua, roſeau à faire des fleches. En Malais, *Boulou*. A l'Iſle de Madagaſcar, *Voulou*.

Mouchi-peeli, très-grand. En Prim. *Mag*; & *Bal*, *Bel* ſignifient *grand*.

Monchinagouti, long ; du même *Mag*, *Mog*, grand.

Huera, *Nehuera*, nudité. Héb. YVR, *Wur*, *Hur*, &c.

Mona, la lune, dans la langue des femmes. Prim. *Mon*, *Men*.

Couliela, canot. Prim. *Coel*, creux.

Na-poulou-kayem, je nage. Algonq. *Tapoue*, nager. Orient. *Poul*, lac, marais. Angl. *Pool*.

Chemun, le bon eſprit. En Japonois, *Cami-na*, Dieu. Or. *Sam*. ciel, élevé.

Kemerei, brouillard. Or. *Camar*, obſcur, noir. CMR, *Camar*, noircir.

Canaoua, grand vaiſſeau. Prim. *Can*, ce qui contient.

Icheiri, Dieu. En Algonq. *Ikare*, le ſoleil, de *Gar*, ſur, ou de cHRS, *Kars*, le ſoleil.

Chiririti, rond. Ce mot paroît tenir à la famille Prim. *Ghyr*, rond.

Akoucha, aiguilles.
Hague, fourmi.
Akourou, ſcorpion.
Akoulerou, gros chardon.
} tiennent au Pr. AK, pointe, piquant, aigu.

Ouattou, feu, tient à l'Or. ASh, *Aſch*, prononcé *Att*, feu.

Toubana, maiſon. Or. *Bana*. Ils diſent auſſi *Banna*.

Tona, eau, riviere. Celt. *Don*, *Tun*.

Akou, œil. Prim. *Ok*, *Auk*.

Phoubae, ſoufle. Grec, *Phusê*, ſoufle.

Bouto, *Poito*, jeune. Prim. *Bov*.

Iché, vouloir. Algonq. *Duiſch*. Nord, *Wish*, deſir, deſirer.

Bebeité, vent. Ce mot paroît tenir à *Vad*, en Zend, Vent, prononcé *Veid*, *Beit*.

Ouarou, le ſec, la terre. Or. *AR*, la terre, le ſec, d'où *Aride*.

Ou paroît un article ou une voyelle ajoutée à la tête des mots chez les Caraïbes & chez les Algonquins.

Acou-rabamé, *Oui-rabama*, quatre. Or. RBy, *Rabo*. En Maſſorete, *Rabang*, quatre.

Aſſimbei, chaud. Or. ASh, *Aſſ*, feu.

Auto, caſe, hute. Celt. *Hut*, *Hot*.

Apoto, grand, gros, enflé. Prim. *Pot*, grand.

Abou-boutou, pied. Prim. *Pou*, pied.

'Abihera, sanglier. Or. *Bher*, d'où Lat. *Aper*.

Coci, aller vîte ; *Cochi*, vîte, promptement. Or. cHUSh, *Kus*, *Kosh*, courir, se hâter, marcher nuit & jour. Abenaq. *Kis-ous*, le soleil.

Balipé, vigoureusement, fortement. Prim. *Bal*, *Val*, force.

Bambou, roseau. de même en Indien,

Cambounné, boucaner, rôtir la viande ; *Cambo*, boucan. En Orient. cHMM, *C-hamm*, brûler, chauffer.

Chicatai, *Chiqueté*, couper. Pr. *Chic*, morceau.

Ené, voilà ; *Enourou*, œil. Lat. *En*, voilà. Or. *'Ain*, œil, voir.

Eperi, fruit. Or. PRI, *Peri*, fruit.

Icourita, midi, tient à *Icare*, soleil.

Immer, mere. Or. *Emma*.

Ipoliri, riviere, fleuve, tient à *Poul*, lac, eau.

Karionarou, liane dont les feuilles donnent en teinture un très-beau cramoisi. Prim. *Kar*, rouge.

Manati, mamelle. Prim. *Ma*.

Malia & *Maria*, couteau. Prim. *Mal*.

Nissan, aller, partir. Or. NSy, *Nasso*. Massorete, *Nisan*, aller, partir.

Nuce, haut. Or. NSE, *Nasê*, élever.

Oboui, je suis venu ; *Moboui*, tu es venu ; *Noboui*, venu. *Sete-boui*, *Sene-boui*, venir. Orient. *Bo*, venir.

Ocuna & *Ieconari*, genou. Prim. *Gen*, *Cen*.

Opi, baigner, laver. Prim. *Ap*, eau.

Oua, non. Grec, *Ou*; en terminaiſon, *pa*, & répond à notre négation initiale *in*. *Ice*, vouloir; *Ice-pa*, ne vouloir pas.

Oualimé, guerre. En Algonquin, *Nant-Ouali*. Prim. *Bal*.

Ouimbo, ventre, entrailles. Orient. *Ob*.

Ouipi, haut; *Ouipoui*, montagne. En Caraïbe, *Ouebo*. Prim. *Hup*.

Ouin, *Aunique*, *Ahuinique*, *Tewyn*, un, un ſeul.

Pitani, jeune enfant. Prim. *Pet*, petit.

Plia, fleche.

Pouronné, fille. Prim. *Por*. En Zend, *Apare-naeoko*, fille, jeune fille.

Aouembo, fin, fini. Zend, *Apemo*, qui, prononcé *Avemo*, *Aouemo*, approche fort de *Aouembo*.

Ajoutons que l'orthographe du même mot change beaucoup dans toutes ces Langues, ſuivant les perſonnes qui nous les tranſmettent. Ainſi dans le même Dictionnaire Galibi, on voit ſept manieres différentes d'écrire le mot qui répond à peſant, épais, maſſif : *Amotchimbé*, *Maucimbé*, *Maucipé*, *Mochimbé*, *Moſimbé*, *Moſſimbé*, *Naucipé*; en ſorte qu'on le prendroit pour ſept mots différents.

On y voit:

Acoropo, *Acolopo*, *Coropo*, *Colopo* pour *demain.*

Coyare, *Coignaro*, hier.

Noene, *Nonna*, *Nouna*, lune & terre.

Oly, *Ouali*, *Ouary*, fille, femme.

Payra, *Pira*, *Oule-mary*, bois qui sert à écrire, &c.

I V.

Langue des Abenaquis.

Les Abenaquis, anciennement Canibas, sont une Nation du Canada unie aux Souriquois ou Micmas, habitans de l'Acadie, & aux Etechemens, leurs voisins. Ces trois Nations parlent à-peu-près la même Langue, & on l'appelle Langue Abenaquise. Je ne connois aucun Ouvrage & aucun Vocabulaire imprimé sur cette Langue; mais quelques mots que j'en possede font voir qu'elle a un très-grand rapport avec la Langue des Sauvages de la Virginie & avec nos anciennes Langues. On assure d'ailleurs qu'elle n'est qu'un dialecte de la Langue Algonquine & de l'Outaouaise, & qu'elle est riche & énergique.

Ne marque la premiere personne, *Ke* la seconde, *Ou* la troisieme, de même que chez les Algonquins & ceux de Virginie.

Nis signifie deux, de même qu'en Virginie & en Thibetan.

Yeou, quatre. Et en Virg. *Yeou.*

Nizinske, vingt. En Virg. *Nisnikha.*

Nanninske, cinquante, en Virg. *Nanannatahshinchag.*

Mereöuangan, cœur, & *Raoue*, cœur. C'est l'Or. RYE *Rhoé*, affection de cœur, amitié, cœur.

On voit ici la terminaison *gan* commune à ces divers Peuples du nord de l'Amérique.

Essé, dans les composés, *bois à brûler*. C'est l'Or. YTZ, *hets*, *hess*, bois.

Me, de, comme l'Héb. *Mi*, *Mim*.

V.

Langue des Virginiens.

Cette Langue est à-peu-près inconnue : il n'en existe qu'une Grammaire, imprimée en 1666 à Londres, si rare, que je n'ai pu encore la découvrir nulle part. On n'en a aucun Dictionnaire. *Reland* en donna seulement quelques mots dans sa Dissert. sur les Langues de l'Amérique. Mais on peut y suppléer par la Traduction de la Bible que firent dans cette Langue les Missionnaires Anglois dans le siecle dernier, & dont je dois un exemplaire à la générosité de M. *Iselin*, Secrétaire perpétuel de la Ville & République de Basle.

En en parcourant quelques chapitres, j'y ai reconnu divers mots communs, soit aux Algonquins & aux Abenaquis, soit à nos anciennes Langues.

Ne marque la premiere personne, *ke* la seconde, *how* la troisieme.

Ohke, la terre. En Algonq. *Ahke*. En Pehlvi, *Akhe*, le monde, la terre.

Noosh, mon pere. En Algonq. *Noush*.

Matchee, mauvais, méchant. En Algonq. *Matchi*. Abenaq. *Matsighek*. En Héb. MShCHTh, *Mashketh*, méchant, ruine, mal.

Nippekontu, eau. En Algonq. *Nip*. eau. En Grec, *Nipô*, laver.

Neqoutta, six. En Algonq. *Nekoutans*.

Par ces rapports & par d'autres entre ces deux Langues, il paroît que la Langue mere du Canada s'est étendue jusques aux côtes de l'Océan.

On y apperçoit aussi divers rapports avec nos anciennes Langues, sur-tout celui qui est fourni par les mots qui marquent les trois personnes, & qui se joignent à la tête de chaque mot; en sorte que *Noush* signifie mon pere, & *Koush* ton pere. Cet accord entre ces diverses Langues de l'Amérique Septentrionale & les Langues Orientales, & qui tient au génie même de ces Langues, ne sauroit être l'effet du hasard, sur-tout étant accompagné d'un si grand nombre d'autres rapports.

On retrouve dans la Langue de Virginie les terminaisons des mots Hébreux au pluriel, en *im* pour les noms masculins, & en *oth* pour les noms féminins.

Outh, pere, est l'Esclavon *Otse*; l'Or. *Otta*, *Atta*, pere; Tangut, *Atscha*; Czeremisses, *Atja*.

How, lui; *Howan*, qui. Prim. *Hov*, lui.

Kenos, parle. En Tangut & Mongale, *Kel*, parler. Héb. QOL, voix.

Nuk-kuhk-ouwaongash, mes commandemens. *Nu*, mes, avec la reduplication de la consonne suivante *nuk*. *Waongash*, terminaison plurielle. *Kuhk*, commandement. En Héb. CHUQ, *Cuq*, statut, décret, commandement.

Nou-situmm-ouongash, mes jugemens. En Or. SUD, *Sud*, conseil, avis, seigneurie.

Neomunau, il prit. Dans le Nord & en Or. *Nem*, *Nam*, prendre.

Ponumun, placer. En Lat. *Pono*; mais ce mot pourroit être de l'invention des Traducteurs; ils en ont employé d'Anglois, lorsqu'ils n'en ont point trouvé de correspondans dans le Virginien, en leur donnant un air national: tels

Horseoh, chevaux; *Heardsut*, troupeaux; *Assesoh*, ânes; *Us-floksut*, brebis.

Wunn, voir. Or. ŒN, prononcé *Wœn*, voir.

Wunnegan, bon. Prim. *Ven*, *Quen*, beau, bon.

Wut-chippa-nowonganit, tribu. Héb. *Schebet*, tribu, ſceptre, &c.

Waant-ammonk, ſageſſe; *Waantam*, ſage. Or. BUN, prononcé *Wun*, *Wan*, intelligent, prudent, ſage.

D'ailleurs les mots de cette Langue ſe diſtinguent preſque toujours par une longueur extraordinaire, due à leurs longues terminaiſons de trois ou quatre ſyllabes, telle que *Gannumnonash*; à leurs longues initiales, & à la compoſition même de ces mots.

V I.

Langue de Penſylvanie.

Dans le Journal des Savans in-4°. 1710, p. 49 & ſuiv., on trouve quelques mots de la Langue de Penſylvanie, voiſine de celle de Virginie. On voit par-là que ces deux Langues ont un très-grand rapport entr'elles & avec les nôtres.

Matta dans les deux Langues ſignifie *ſans*, *non*.

Winnit, bon; & en Virginien, *Wunne-gan*.

Anna, mere. *Pone*, pain. En Orient. *Pan*, *Pam*, fruit.

Hatta, avoir. *Paya*, venir.

Metſe, manger. Celt. *Mad*, *Mets*, Mets.

VII.

Langue Mexicaine.

Je ne connois de cette Langue que quelques mots que *Jean de Laet* dit avoir tirés d'un Vocabulaire que les Espagnols avoient publié à Mexico, dans cette Langue, & qui sont rapportés en partie par Reland, dans la Dissertation dont j'ai déjà parlé, & dans le 48ᵉ vol. de l'Hist. des Voyages in-12. Malgré cette disette de mots, on ne laisse pas que d'appercevoir divers rapports de cette Langue avec d'autres.

La premiere personne y est également désignée par *Ne*, comme dans toutes celles que nous venons de parcourir, & *lui* par *yeu*; la seconde personne par *Te*, *k* étant devenu ici *t* par un changement très-commun. Mais ce en quoi la Langue Mexicaine se distingue ici de toutes les autres, c'est par l'addition *Huatl* qu'elle a faite à chacun de ces mots, disant

Ne-hualt, Moi; *Te-hualt*, toi; *Yeu-hualt*, lui, il. Quant à la valeur de l'addition, c'est ce que je ne saurois déterminer avec si peu d'élémens. Ce doit être un mot expressif, & qui désigne quelque idée relative à une existence élevée.

Tli, *Tl*, abréviation de *Tel*, est une terminai-

ſon très-fréquente dans cette Langue : elle paroît répondre à notre terminaiſon *ter* des Latins, & *tre* en François.

Tahtli, pere. Prim. *Tat.*

Nantli, mere, Prim. *Na-na.*

Teuch-poch, fille. En Or. *Tuch*, *Doch*, *&c.* fille.

Teutcatli, nom du temple de *Vitzliputzli* ; mot à mot, dit-on, maiſon de Dieu ; mais *Catli*, ſignifie *maiſon* en Mexicain. *Teut* eſt donc Dieu ; & c'eſt ainſi un mot Prim.

Ca-tli, maiſon. Prim. & Or. *Ca*, *Caſ*, maiſon.

Vitzli-putzli, Dieu ſouverain du Mexique. C'eſt un mot manifeſtement composé. *Id* ſignifie le temps ; *Put*, *Pod*, la puiſſance. Il peut tenir à ces racines, & déſigneroit *le Dieu des temps.*

Lan, pays, région, lieu. En Celt. *Land*, pays ; *La*, lieu, qui, en ſe naſalant, fait *Lan.*

A-tl, eau ; *A*, *Av*, eau, en Prim.

Ilhuicatl, le ciel. Ce mot paroît composé de *Catl*, maiſon, & de *Ilhui*, qui ſignifiera lumiere, aſtres. En Prim. *Hell*, *Ill*, briller, éclat, ſplendeur, ſoleil, &c.

Tepet, montagne. Prim. *Top*, *Tup*, ſommet, élévation, toupet.

Ameyatli, fontaine. Prim. *Mey*, eaux.

Tecolli, charbon. Prim. *Col*, charbon. *Te* ſeroit un préfixe, une eſpece d'article.

Zahza-catla, lac. Prim. *Ze*, *Za*, mouvement, agitation des eaux. *Ze*, *See*, mer, lac.

VIII.

Langue du Pérou.

Dans un Mémoire de M. *Pelloutier*, ſur le rapport des Américains avec les Celtes (Mém. de Berlin, 1749), on voit que le Docteur *Helnius* trouvoit une *grande conformité* entre la langue Hébraïque & celle des Habitans du Pérou, qu'il croyoit deſcendus des Carthaginois. Il eſt fâcheux que ce Savant n'ait point ſpécifié la nature de ces rapports : nous en aurions profité avec empreſſement, & nos Lecteurs y auroient ſûrement gagné. A ce défaut, voici quelques comparaiſons qui nous ont frappés.

M. de la Condamine, dans ſon Mémoire ſur les anciens monumens du Pérou, au temps des Incas (Mém. de Berl. 1746), rapporte ces ſix mots péruviens, qui ſe trouvent tous liés avec des mots orientaux.

Inca, fils du ſoleil; *Inti*, ſoleil. En Oriental, *In*, ſoleil.

Inca-Pirca, Palais des Incas. En Or. *Bir*, palais; d'où *Bir-Int*, palais du ſoleil, ou labyrinthe.

Ichu, jonc délié, dont les Péruviens font la

brique en le pêtriſſant avec de la terre graſſe. En Or. AcHU, jonc.

Tica, brique faite avec l'*ichu*; & *Ticani*, faire la brique. En Or. DUK, pêtrir, filer, broyer.

Hoco, 1°. une niche, 2°. une fenêtre. Prim. *Og*, *Oc*, œil.

C'eſt une choſe digne de remarque que ce ſavant Académicien n'ait rapporté que ſix mots, & qu'ils offrent tous de pareils rapports.

Pacha, le monde, la terre. Prim. *Pag*, canton, terre; de-là *Pacha-Camac*, Dieu, *mot à mot*, Ame du monde.

Cama, ame, en Péruvien, a beaucoup de rapport au Galibi, *Acapo*, ame.

Hanan, ſupérieur, de *An*, *On*, élevé. On a répété le mot radical; *Han-an*.

Hanan-Pacha, ciel; mot à mot, monde ſupérieur.

Runa, homme. En Egypt. *Rum*, homme.

Saca-runna, hommes féroces. *Saca*, ſignifie donc *féroce*.

Maju, fleuve. Prim. *Mai*, eau.

Mama, mere.

Apu, chef, ſeigneur. En Or. *Ab*. Galibi, *You-po-po*, chef, tête. Bréſil, *Apô*, chef ſuprême.

Churi, fils. Prim. & Gr. *Kor*, fils.

Huayna, jeune. Celt. *Yuen*.

Mantara, coup. Celte, *Matar*, ce avec quoi on frappe, on perce; dard, javelot, trait.

Quipos, nœuds de cordelettes, qui tenoient lieu d'écriture. En Chinois, *Coué*: c'est la premiere syllabe de *Qui-pos*. *Coué* signifie en Or. élément; *Po*, bouche, parole.

I X.

Langues des Isles de la mer du Sud.

Les Langues de la mer du Sud n'étoient connues que par quelques chétifs Vocabulaires qu'avoit recueilli le célebre *le Maire*, dans le premier voyage qu'on eût fait dans ces contrées, lorsque la découverte de l'Isle *Taïti* ou d'*Otahitée*, faite en trois mois de distance, par M. de Bougainville & par MM. Banks, Solander & le Capitaine Cook, leur fournit les moyens d'enrichir la république des lettres d'un grand nombre de mots en usage dans ces diverses Isles. Chacun s'empressa d'examiner ces nouveaux mots, pour découvrir par leur moyen si les Habitans de ces Isles éloignées de tout Continent, avoient été les créateurs de leur propre Langue, ou si on les devoit considérer eux-mêmes comme des Colonies venues d'ailleurs avec une Langue déjà connue.

M. Banks me mit lui-même à cet égard à une épreuve

épreuve unique. A peine étoit-il arrivé en Angleterre avec les richesses qu'il avoit apportées de ces Isles, qu'instruit de mes recherches sur les Langues, il me fit envoyer soixante-deux mots de Taïti ou d'Otahitée numérotés & sans leur explication, afin que j'en découvrisse la valeur.

En lui témoignant ma reconnoissance de son attention, je répondis que je ne m'étois jamais donné pour une personne qui devinoit les Langues, mais seulement qui les comparoit; que dans cette comparaison j'étois toujours dirigé par le son du mot & par sa valeur, & qu'ici je n'avois qu'un point de comparaison; que cependant pour ne pas laisser sans réponse l'espece d'énigme qu'il proposoit, & pour lui donner une idée de ma maniere d'opérer, j'avois essayé de comparer tels & tels de ces mots inconnus que j'indiquois avec tels & tels mots Orientaux & Primitifs qui m'étoient déjà connus, & entre lesquels j'appercevois des rapports de son & de famille; en sorte que si ces mots inconnus avoient un rapport de sens avec ces mots connus, ils devoient offrir en Taïtien telles & telles idées, sans que je puisse déterminer néanmoins leur objet particulier; que c'étoit ainsi qu'une personne qui ne sauroit pas l'Anglois pourroit rapporter à une seule famille, & à l'idée générale de *pointe* & de *piquant* une trentaine de

mots anglois que je citois, sans se tromper, & sans pouvoir cependant déterminer la valeur propre de chacun. M. Banks parut satisfait de cette essai, & eut la complaisance de me faire écrire que j'avois passé son attente.

Par l'examen des Langues du Sud, dont M. de Bougainville, MM. Banks & Solander, le Capitaine Cook, dans ces derniers temps, & le Maire, il y a près d'un siecle & demi, nous ont donné des Vocabulaires, on voit qu'elles tiennent étroitement à la Langue Malaye, la plus méridionale de l'Asie, & à celles qu'on parle dans les Isles du midi de l'Asie & de l'Afrique; en sorte que toute la portion méridionale de notre globe paroît unie par une Langue commune à-peu-près à toutes les Peuplades qu'on y a rencontrées. Mais comme la Langue Malaye a les plus grands rapports avec les autres Langues de l'Asie, sur-tout avec la Langue Arabe, qui en a elle-même de très-grands avec la Celtique; on ne sera pas étonné de voir que les Langues de la mer du Sud ont de si grands rapports avec toutes nos anciennes Langues.

Les Taïtiens sont riches en voyelles & en diphthongues : ils le sont moins en consonnes. Ils ont les voyelles *a*, *he* ou *ê* long & aspiré l'*êta* des Grecs, *e*, *i*, *o* bref & *o* long, *u* & *ou*, ce qui forme l'octave des sept voyelles.

Ils ont les diphthongues *ai*, *aou*, *ei*, *eou*; & pour consonnes *l*, *m*, *n*, *p*, *r*, *t*, *v*; c'est-à-dire, deux linguales *l*, *r*, deux labiales *m*, *p*, auxquelles on peut joindre *v*, une nasale *n* & une dentale *t*. Ils ne connoissent donc que quatre touches fixes de l'instrument vocal; & de la plupart ils n'en tirent que l'intonation forte. Ils sont donc obligés de remplacer toutes nos autres lettres par ce petit nombre; aussi le Taïtien *Aotourou* changeoit en *Poutaveri* le nom de *Bougainville*, changeant *b* en *p*, *g* en *t* & *l* en *r*.

On voit par la comparaison de leur Langue avec le Vocabulaire que le Maire attribuoit aux Isles de Salomon, que ce sont ces mêmes Isles qu'on n'avoit jamais pu retrouver.

Les nombres se désignent dans toutes ces contrées par des noms qui prouvent une origine commune.

NOMBRES.

François.	*Taïti.*	*Isles de Salomon.*	*Sud.*	*Malais.*	*Javan.*	*Isle du Prince.*	*Madagascar.*	*Nouvelle Guinée.*
Un.	Atai.	Taci.	Tika, Lahie.	S-atou.		Hegie.		Tika.
Deux.	Aroua.	Loua.	Rua.	Dua.	Lorou.	Dua.	Rua.	Roa.

On voit ici L, R & D *substitués sans cesse l'un à l'autre.*

Trois.	Atorou.	Tolou.	Torou.	*Tiga.*	Tullu.	Tollu.	Tellou.	Tola.
Quatre.	Aheha.	Fa.	Haa.	Am-pat.	Pappat.	Opat.	Effats.	Fatta.
Cinq.	Erima.	Lima.	Reina.	Lima.	Limo.	Limah.	Limi.	Lima.

Rim & Lim *signifient également* main & cinq, *ce qui est très-bien vu.*

Six.	Aouno.	Houw.	Wheney.	Annam.	Nunnam.	Gunnap.	Ene, Emy.	Wamma.
Sept.	Ahitou.	Fitou.	Hetu.	Tudju.	Petu.	Tudju.	Titou.	Fita.
Huit.	Awarou.	Walou.	Waru.	*Delapan.*	Wolo.	*Delapan.*	Wallon.	Wala.
Neuf.	Ahiwa.	Ywou.	Iva.	*Sambilan.*	*Songo.*	*Salapan.*	Sivi.	Siwa.
Dix.	Aourou.	Ongefoula.	Ahouroa.	Sapoulou.	Sapoulou.	Sapoulou.	Poulo.	Sanga-foula.

Tandis que ce dernier se prononce Sanga-poulo *dans l'Isle de Moyse.*

Les noms qui forment la colonne intitulée *Taïti* sont de M. de Bougainville. La colonne suivante est de le Maire, & la troisieme des Voyageurs Anglois, de même que les quatre autres; mais le mot *Poulo*, dix, qui termine l'avant-derniere, est tiré de Reland. Les nombres de la Nouvelle-Guinée sont de le Maire.

On voit une différence constante entre M. de Bougainville & les Anglois. Les noms du premier commencent tous par une voyelle, qui manque chez les autres.

Parties du corps.

Ea, racine, & sûrement *tête*. Nouvelle-Guinée, *Tete*.

Mata, les yeux; mot Malayen & de l'Isle des Cocos. Dans l'Isle de Moyse, *Mattan-ga*. En Jav. *Moto*. Isle de Savu, *Matta*. Avec la terminaison négative *po*, *Mata-po*, louche, borgne.

Taria, les oreilles. Nouv. Guin. *Talingan*. Malais, *Talinga*.

Eou, les mamelles. Mal. *Sous*. Cocos, *Chou*. Javan. *Sou-sou*.

Etapoue, *Tapoa*, pieds. Prim. *Pou*.

Obou, les intestins. Angl. *Oboo*, le ventre. Prim. *Ob*.

Voici quelques rapports entre les Langues de la mer du Sud & le Malayen, apperçus par les Angl.

Maa, manger. Mal. *Maca*. Javan. *Mangan*.
Matte, tuer. Mal. *Matte*. Javan. *Matte*.
Euwa, pluie. Mal. *Udian*. Jav. *Udan*.
Mannu, un oiseau. Jav. *Mannu*.
Eyca, un poiſſon. Mal. *Ican*. Jav. *Iwa*. Iſle de Savu, *Ica*.
Etannou, enterrer. Mal. *Tannam*. Jav. *Tandour*.
Enammou, moſquite. Mal. *Gnammuck*.
Taro, racine de coco. Mal. *Tallas*. Jav. *Tallas*.
Uta, intérieur des terres. Mal. *Utan*.

Ils ont auſſi apperçu ces rapports entre l'Iſle du Prince, le Malais & le Javanois.

Nez, *Erung*. Mal. *Edung*. Jav. *Erung*. Madag. *Ourou*.
Ventre, *Beatung*. Jav. *Wuttong*.
Clou, *Cucu*. Mal. *Cucu*. Jav. *Cucu*.
Main, *Langan*. Mal. *Tangan*. Jav. *Tangan*. Madag. *Tang*.

Mais revenons aux mots de Taïti : nous en allons parcourir quelques-uns dans l'ordre alphabétique, ſuivant l'ortographe françoiſe.

Aibou, venez ; c'eſt le Galibi & l'Or. *Bo*, *Ba*.
Aouira, éclair. *Eouramai*, lumiere. *Ouera*,

chaud ; *Oura*, rouge, tiennent tous au Prim. OR, OUR, lumiere, feu, chaleur.

Eai, le feu. Or. *Esh*. Nouv. Guin. *Eef*.

Ea-toua, ſupérieur, les génies, la divinité : c'eſt le *Latou* des Iſles de Salomon & Cocos & de la Nouvelle Guinée. Malay. *Ra-tou*, chef.

Emao, mordre ; 2°. requien. *Maa*, manger. *Maeo*, démanger. Tout ceci tient au Prim. *Ma*, mâchoire, manger, &c.

Epouta, bleſſure ; *Pout*, bleſſer. Prim. *Put*, couper.

Era, le ſoleil ; *Erai*, le ciel ; *Eri*, roi ; *Eric*, royal. Prim. *Re*, ſoleil, roi, lumineux.

Epouma, ſifler ; *Epouponi*, ſoufler le feu ; *Pouponi*, à la voile ; onomotapées, comme le *Bucca* des Latins & le *Phuſao* des Grecs.

Evai, l'eau ; *Evaiè*, humide : mot de toute Langue.

Evaine, femme. Malay. *Beine*, femme ; & Celt. *Ban*.

Evero, lance. Prim. *Ber*. Lat. *Veru*.

Evuvo, flûte. Orient. *Abub*, flûte, d'où le Lat. *Ambubaiæ*.

Mai, de plus ; *Mala*, plus ; *Malou*, grand, conſidérable. Prim. *Ma*, *Mal*, &c. dont la famille eſt immenſe.

Malama, lune, flambeau de la nuit. En Mal. *Malam*, nuit ; & Jav. ſoir.

Manoa, bonjour. Pr. Arab. Lat. &c. *Man*, bon.

Mataï, vent. Prim. *Mat*, *Bat*, &c.

Aouerai, occident. Mal. *Baret.*

Mate, tuer. Mal. *Matte*, Jav. *Patte*; mot oriental, d'où *Echec-mat.*

Ouanao, accoucher. Or. *Ban*, *Ben*, enfans, &c.

Poto, petit. Or. *Pet.*

Tara-tane, femme mariée. Mal. *Tara*, associé, uni, & *Tan*, possession, terre.

Tero, noir, paroît tenir à la même racine que le Latin *Ater.*

Toura, dehors. Mal. *Loura.*

Tou-panoa, ouvrir la porte, la fenêtre; *Pa-pani*, fermer, boucher. Mal. *Penit.* porte.

Le Maire dit que dans les Isles de Salomon *Eca* signifioit un roseau de pêcheur. Ce mot appartient à *Eyca*, poisson, en Taïtien, Mal. &c.; & que *Hakoubea* signifioit un clou. Ce seroit le *Cou-cou* des Malayens, Isle du Prince, &c.

En Taït. *Ouatou*, pierre, est le *Fattou* de l'Isle des Cocos, *Batou* des Malayens, *Vatou* de Madag., & peut-être le *Tabou* des Galibis, qui tous signifient *pierre.*

Nouvelle Zélande.

Les Voyageurs Anglois qui avoient avec eux un Taïtien, débarquerent dans cette contrée à plus

de 300 lieues à l'occident de Taïti, en se rapprochant de l'Asie. Leur Indien ne fut pas peu étonné de voir qu'il s'entendoit avec les naturels du pays. On peut voir dans leur relation nombre de mots qui sont exactement les mêmes ; ce qui fournit une nouvelle preuve du rapport de ces Langues méridionales.

Il résulteroit de toutes ces observations que l'Amérique Septentrionale a été peuplée par le Nord de l'Asie ; & les Isles de l'Amérique Méridionale, par l'Asie Méridionale, de même que le Pérou : tandis que le Brésil & le Chili, dont les Langues ont un caractere absolument différent des Langues de l'Amérique Septentrionale, auront pu se peupler par l'Afrique Occidentale.



REMARQUES
GÉOGRAPHIQUES
ET CRITIQUES

SUR la véritable longitude du Kamtſchatka, *&* *ſur la Carte qui contient la route de* Jakuzk *au Port d'*Ochozk.

LE célebre Voyageur *Bering*, dont nous avons fait mention dans cet Ouvrage, p. 161 &c., crut, d'après les obſervations qu'il avoit faites dans ſon premier voyage, que la diſtance de l'embouchure de la riviere de *Kamtſchatka*, juſqu'au 67 d 18', étoit de 11 d 10' de latitude, & de 30 d de longitude vers l'eſt. Ce calcul a ſervi juſqu'à préſent de baſe à tous les Géographes, parce que les découvertes faites depuis ce temps-là ſont reſtées dans l'obſcurité, peut-être pour ne pas ſe démentir en rétractant les éloges donnés trop légérement à *Bering*.

Cependant M. *Engel*, ancien Bailli d'Echalens, dans le pays de Vaud, & M. *Robert de Vaugondy*, Géographe du Roi, en comparant tout ce qui a tranſpiré des découvertes des Ruſſes, ont com-

mencé à mettre en doute les calculs du Voyageur Russe.

C'est pour dissiper entiérement les ténebres dans lesquelles on avoit été plongé à cet égard, que nous avons fait graver, & que nous mettons sous les yeux de nos Lecteurs une carte que nous avons été assez heureux de nous procurer en original. Elle représente la route de *Jakuzk* au *Port d'Ochozk* dans le *Kamtschatka.*

Elle a été dressée par un Anglois, nommé M. *Williams Walton*, qui a été employé dans ces découvertes, & qui l'envoya le 15 Février 1743 à M. *Fischer*, Professeur d'Histoire & Membre de l'Académie Impériale de Saint-Péterslbourg. Nous y joignons la rédaction qu'il en fit à son retour, & qui mérite de même que sa carte autant de confiance que d'attention.

D'après cette carte, on verra combien furent justes les observations de M. *Engel* dans ses recherches sur la position de l'Asie & de l'Amérique, & combien il avoit raison de se défier avec M. *Gmelin* de l'exactitude du Capitaine *Bering*, que des brouillards épais & presque perpétuels avoient empêché de reconnoître les côtes ; combien il étoit fondé à demander d'après quelle observation *Bering* avoit fixé à 30 d. la différence entre le *Kamtschatka*

& le 67 d. 18 ' de latitude où il étoit arrivé ; combien de jours il avoit mis à cette route ; quels sont les rumbs qu'il avoit suivis ; quel détail il donnoit de sa navigation qu'on pût pointer : en sorte que tout ce qu'on pouvoit conjecturer, c'est qu'il avoit couru vers le nord-nord-est.

En mesurant sur les cartes la longueur des côtes, je trouve que cette route devroit avoir 2500 verstes; mais si on la réduit d'un huitieme, on trouvera 2200 verstes : la distance entre *Kamtschatka* & ce point d'arrivée étant déterminée par un grand cercle, donneroit 2080 verstes ou 400 lieues marines, en supposant 30ᵈ de longitude ; & 1742 verstes, ou 335 lieues, en supposant 19 d pour la différence en longitude. Or, en partant de la différence de 5 d qui se trouve dans la distance de 13 d entre *Jakuzk* & *Ochozk* sur les cartes russes, & la distance de 8 d de longitude entre ces deux mêmes lieux, d'après notre carte authentique de *Williams Walton*, je réduirois cette différence de 30 d en longitude entre *Kamtschatka* & 67 d 18 ', à près de 22 d pour le plus grand écart oriental que puisse avoir le Cap *Serze-Kamen*.

Tout le monde verra que nous ne cherchons point à rétrécir à plaisir l'Asie en longitude, puisque nous conservons à la traversée de la mer

d'*Ochozk* à *Bolchaja-Reka* 150 milles d'Allemagne, qui donnent par le calcul 14 d 24 ' de longitude.

Ainsi en supposant

	Jakuzk à 127 d 27 ' de Paris,	
Si on y ajoute	8 d	pour *Ochozk*,
	135 d 27 '	
	14 d 24 '	pour *Bolschaja-Reka*.
	149 d 51 '	
	1 d 16 '	pour *Avatscha*.
	150 d 7 '	
	22 d	pour *Serze-Kamen*.
	172 d 7 ', on aura 192 d 7 ' du méridien de l'Isle-de-fer.	

Que seroit-ce donc si on réduisoit la traversée de la mer d'*Ochozk* à raison de 13 à 8? On auroit encore 9 d à retrancher. Mais réduisons-la d'un huitieme; ce seroit 1 d 45 ' à retrancher sur 192 d 7 '; ce qui donneroit 190 d 22 ', au lieu de 205 d que les cartes donnent au *Serze-Kamen*, différence de 14 d 38 '.

Rien donc ne démontre mieux la défectuosité du calcul du Capitaine *Bering* que ce résultat tiré d'une carte postérieure plus authentique & plus exacte; celle de *Williams Walton*, Anglois, levée en faisant la route de *Jakuzk* jusqu'au port d'*Ochozk*,

en ſuivant les rivieres de *Lena*, d'*Aldan*, de *Maja*, de *Judoma* & *Orak*, juſqu'à la mer *Penſchine*, que je préſente ici comme un nouveau préſent à mes Lecteurs curieux. Ceux qui auroient quelque doute ſur ſon authenticité, pourront jetter les yeux ſur les deux originaux que je laiſſerai entre les mains de mon Libraire, afin que les Curieux puiſſent ſe convaincre par eux-mêmes. C'eſt dans la même vue que nous avons conſervé juſqu'aux noms ruſſes, tels qu'ils ſe trouvent ſur la carte originale.

Fautes à corriger.

PAge 20, ligne 4, près de Zarizin ou d'Aſtracan, *liſez* près de Zarizin & d'Aſtracan.
Pag. 23, lig. dern. conſulter, *liſez* examiner.
Pag. 33, l. 4, comme qu'il en ſoit, *liſez*, quoi qu'il en ſoit.
Pag. 51, lig. 20, n'eut., *liſez* n'aie.
Pag. 54, lig. 15, les femmes les font, *liſez* ſe les font.
Pag. 58, lig. 23, de plus, *liſez* le plus.
Pag. 82, lig. 11, Kramus, *liſez* Krumus.
Pag. 104, lig. 5, Sibérie, *liſez* Sibirie.
Pag. 117, lig. 6, Bratyki, *liſez* Bratzki.
Même lig. Sibérie, *liſez* Sibirie.
Pag. 123, lig. 2, Kuczium, *liſez* Kutſchum.
Pag. 178, lig. 22, Dukola, *liſez* Jukola.
Pag. 179, lig. 16, Vialka, *liſez* Viatka.
Pag. 182, lig. 9, avoient conſulté, *liſez* avoient pu conſulter.
Pag. 53, ligne derniere, & premiere de la page 54, à Samarou-Jam, *liſez* Samarov-Jam.
Pag. 72, lig. 17, Kras naja, *liſ.* Kraſnaja en un ſeul mot.

TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table.

